L'ÉCHANGEUR
THÉÂTRE BAGNOLET

REVUE DE PRESSE
SAISON 2025 >> 2026

CONTACTS
FANNY.H@LECHANGEUR.ORG
COMMUNICATION@LECHANGEUR.ORG

À PROPOS DE L'ÉCHANGEUR...

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« l'Échangeur de Bagnolet - qui, alors qu'il est toujours menacé de fermeture, propose, soulignons-le, ces derniers mois, l'une des programmations franciliennes les plus audacieuses et stimulantes.»
Vincent BOUQUET - Sceneweb - mars 2026

Lien : https://sceneweb.fr/vincent-dissez-dans-le-projet-barthes-dans-une-mise-en-scene-de-sylvain-maurice/

Armelle Héliot
THÉÂTRE AU QUOTIDIEN

«C'est toujours un bonheur de se rendre à l'Échangeur, à Bagnolet. Un des lieux les plus importants de la création théâtrale en France. Et qui a failli sombrer, abandonné par ceux qui devraient le soutenir de toutes leurs fibres.»
Armelle HELIOT - Théâtre au quotidien - mars 2026

Lien : https://theatreauquotidien.fr/sylvain-maurice-vincent-dissez-barthes-en-toute-intelligence/

Théâtre du blog

«Un grand plateau bien équipé techniquement et adapté aux mises en scènes d'aujourd'hui. L'accueil du public est généreux et il y a une proximité des transports... Ce théâtre est pourtant dangereusement menacé de fermeture à cause d'une baisse drastique de ses subventions.»
Christine Friedel - Théâtre du blog - octobre 2025

Lien : http://theatredublog.unblog.fr/2025/10/11/vent-fort-de-jon-fosse-traduction-de-marianne-segol-mise-en-scene-de-gabriel-dufay/

l'Humanité

«Quant à l'avenir du théâtre de l'Échangeur, de restrictions budgétaires constantes en menaces implicites, on le voit compromis, non loin de la disparition pure et simple. Ce serait là un nouveau chapitre de la forfaiture d'Etat, à l'encontre d'un théâtre dont les vertus culturelles et esthétiques ne sont plus à démontrer depuis belle lurette.»
Jean-Pierre Leonardini - L'Humanité - Octobre 2025

Lien :https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/la-chronique-theatrale-de-jean-pierre-leonardini/une-ecriture-froide-qui-brule

À PROPOS DE LA SAISON 2025/2026

SEPTEMBRE 2025 - FESTIVAL ENSEMBLE(S)

Conçu par 2e2m, Cairn, Court-circuit, Multilatérale & Sillages

Radio France - 07/09/2025
Radio France - 24/09/2025
Jean-Guillaume Lebrun - Concert Classique - 19/09/2025
Michèle Tosi - ResMusica - 19/09/2025
Christian Merlin - Le Figaro - 09/2025
Fédération des Ensembles Vocaux et Instrumentaux Spécialisés - 17/09/2025
L'officiel des spectacles - 17/09/2025
L'officiel des spectacles - 10/09/2025
Fest - 16/09/2025
Fest - 15/09/2025
Fest - 01/09/2025

OCTOBRE 2025 - VENT FORT

Mise en scène Gabriel Dufay

Jean-Pierre Léonardini - L'Humanité - 12/10/2025
Le journal d'Armelle Héliot - 12/10/2025
Chantal Boiron – Ubu Scène d'Europe - 10/2025
Manuel Piolat Soleymat - 14/10/2025
Marie-Céline Nivière - Coup d'oeil (L'oeil d'Olivier) - 14/10/2025
Pièces Détachées - Radio Campus - 17/10/2025
Christine Friedel - Théâtre du Blog - 11/10/2025
Jean-Pierre Thibaudat - Le Club de Mediapart - 19/03/2025
Morgane Fourcault - ZoneCritique- 10/04/2025
Antoine Couder - Cult.news- 22/03/2025
Brigitte Rémer - Ubiquité Culture- 23/03/2025
Sceneweb- 05/03/2025
Marie-Françoise Grislin - Hebdoscope- 02/04/2025
Véronique Hotte - Hotello - 06/03/2025
Véronique Hotte - Hotello - 16/04/2024
Frédérique Roussel - Libération - 09/12/2023
Étienne de Montety - Le Figaro - 12/03/2025

OCTOBRE 2025 - MOTHER TONGUE

Chorégraphie & interpretation Lucía García Pullés

Cédric Chaory - UMOOVE - 2025
Caroline Châtelet - Sceneweb - 22/10/2025
Claudine Colozzi - Coup d'oeil (L'oeil d'Olivier) - 03/04/2025
Samuel Gleyze-Esteban - L'Humanité - 31/03/2025
Beatrice Lapadat- Cultnews - 28/04/2025

NOVEMBRE 2025 - TOMBER SANS BRUIT

Composition Elise Dabrowski
Mise en scène Jean-Benoît Nison

Selma Riche - France Bleu – 12/02/25
Yvan Bernaer - La Nouvelle République – 27/01/2025
Claire-Marie Caurin - ClassYkeo – 19/12/2024
Sceneweb – 09/10/2025

JANVIER 2026 - RIEN DE PLUS QU'UN PEU DE MOELLE

D'après l'oeuvre de François Rabelais
Mise en scène Malte Schwind

Anaïs Heluin - ScèneWeb - 17/01/2026
Jean-Pierre Thibaudat - Le Club de Mediapart - 16/01/2026
Nicolas Thevenot - Un fauteuil pour l'orchestre - 18/01/2026
Anaïs Heluin - Politis (page 29) - 22 au 28 janvier 2026
Christine Friedel - Théâtre du blog - 21/01/2026

FÉVRIER 2026 - FRIDA KAHLO - UN PORTRAIT MUSICAL

Création musicale Ezequiel Spucches
Mise en scène Clara Chabalier

Véronique Hotte - Hottello - 05/02/2026

FÉVRIER 2026 - J'AI DANS LA TÊTE UN SAC DE FRAPPE

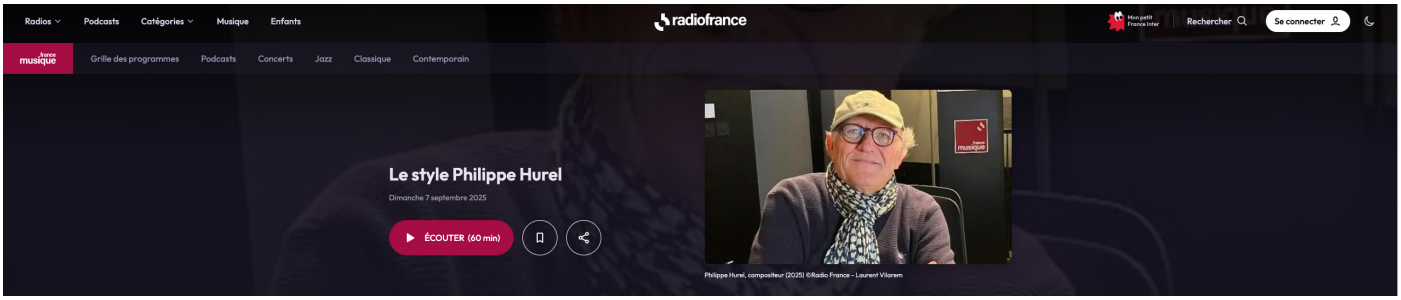
Écriture Sylvain Sounier
Mise en scène & jeu Sylvain Sounier & Maxime Kerzanet

Vincent Bouquet - Sceneweb - 16/02/2026
Milène Lang - Zone-critique.com - 02/2026
Amélie Blaustein-Niddam - cult.news - 30/01/2026
Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - Coup d'oeil (L'oeil d'Olivier) - 01/02/2026

MARS 2026 - LE PROJET BARTHES

D'après *La préparation du roman* de Roland Barthes

Sceneweb - 12/01/2026
Hocine Bouhadjera - Actualitté - 09/02/2026
Radio Libertaire - 22/02/2026
Agnès Santi - La Terrasse - 05/03/2026
L'officiel des spectacles - 07/03/2026
Par l'équipe de Sceneweb - 10/03/2026
Françoise Gomez - Fabula - 09/03/2026
Follow Paris - 10/03/2026
Elle - 12/03/2026
ThéâtreOnLine - 11/03/2026
Brigitte Rémer - Ubiquité Cultures - 12/03/2026
Armelle Héliot - Théâtre Au Quotidien - 12/03/2026
Jean-Pierre Thibaudat - Médiapart - 14/03/2026
Yonnel Liégeois - Chantiers De Culture - 14/03/2026
Agnès Santi - La Terrasse - 15/03/2026
Delphine Edy - Collateral - 16/03/2026
Véronique Hotte - WebThéâtre - 16/03/2026
Vincent Bouquet - Sceneweb - 16/03/2026
Amélie Blausten-Niddam - Cult.news - 17/03/2026
Marie- Laure Barbaud - M La Scène - 17/03/2026
Jean-Marie Durand - Les Inrockuptibles Arts/Scènes
Anne Diatkine - Libération - 17/03/2026
Mathieu Perez - Le Canard Enchainé - 18/03/2026
Sylvie Boursier - Un fauteuil pour l'orchestre - 18/03/2026 Pierre
François - Holybuzz - 18/03/2026
Mireille Davidovici - Arts-Chipels.fr - 19/03/2026
Michel Schaer - Burgdorf - 19/03/2026
Yves Perennou - Théâtre(s) - 20/03/2026
Joshka Schidlow - 13/03/2026
Chantal Boiron - UBU Scène d'Europe - 26/03/2026



Ils ne sont pas si nombreux les compositeurs dont on reconnaît le style en quelques secondes. Avec sa musique nerveuse et acérée, Philippe Hurel est de ceux-là. Le compositeur français est le héros du Festival Ensemble(s) qui se tient du 17 au 21 septembre 2025 au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet.

Avec
• Philippe Hurel, compositeur français (Domfront, 1955 -)

Cette semaine, nous menons l'enquête sur le style musical de Philippe Hurel. Parmi les éléments à l'étude: sa notion du concerto, ses différentes influences, son goût pour la dialectique et la confrontation entre une extrême rigueur d'écriture et une recherche de spontanéité. Derrière son aspect extrêmement sensuel et rythmique, la musique de Philippe Hurel cache une angoisse mélancolique et rend un hommage pudique à ceux qui ne sont plus là.

Lien de l'audio : https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/creation-grand-format/le-style-philippe-hurel-7930223

Mercredi 17 septembre
SIx miniatures en trompe-l'oeil
Ensembles (Court-circuit, Cairn, Sillages, 2e2m et Multilatérale).
Préambule : Création pour flûte solo (Eve Garuchot)
Concert enregistré par France musique pour diffusion le 24 septembre 2025 à 20h dans l'émission «Concert du soir présentée par Arnaud Merlin.
Vendtedi 19 septembre
....à mesure par 2e2M
Tombeau in Memoriam pour percussion et piano
Samedi 20 septembre
Localized Corrosion par Ensemble Cairn
Dimanche 21 septembre
Etudes pour Atlanta (étude1 et 3) pour flûte et percussion
So nah, so ferm I et II par l'ensemble Court-Circuit «Concert du soir» présentée par Arnaud Merlin.
Vendredi 19 septembre
à mesure par 2e2M
Tombeau in Memoriam pour percussion et piano
Samedi 20 septembre
Localized Corrosion par Ensemble Cairn
Dimanche 21 septembre
Etudes pour Atlanta (étude 1 et 3) pour flûte et percussion
So nah, so fern I et II par l'ensemble Court-Circuit

Programmation musicale

Philippe Hurel : *Localized Corrosion*
Ensemble Nikel
Nikel A Decade 2017

Philippe Hurel : *Eolia*
Federico Altare; flûte
Vidéo : https://youtu.be/XH9st6JW8Os
Philippe Hurel : *Chorus*
Yubeen Kim (flûte)
Bochumer Symphoniker
Tung-Chieh Chuang (direction)
Enregistrement privé
Philippe Hurel : *Nuit de lune*
Orchestre de Chambre Nouvelle Aquitaine
Kanako µAbe (direction)
Enregistrement privé

Philippe Hurel : *Six Miniatures en trompe l'oeil 1*
Ensemble intercontemporain
Ed Spanjaard (direction)
Adès 1995
Philippe Hurel : *Six Miniatures en trompe l'oeil 2*
Ensemble intercontemporain
Ed Spanjaard (direction)
Adès 1995
Philippe Hurel : *Six Miniatures en trompe l'oeil 4*
Ensemble intercontemporain
Ed Spanjaard (direction)
Adès 1995

Philippe Hurel : Espèces d'espaces
Jean Chaize (récitant), Elise Chauvin (soprano)
Ensemble 2e2m
Pizerre Rouillier (diretion)

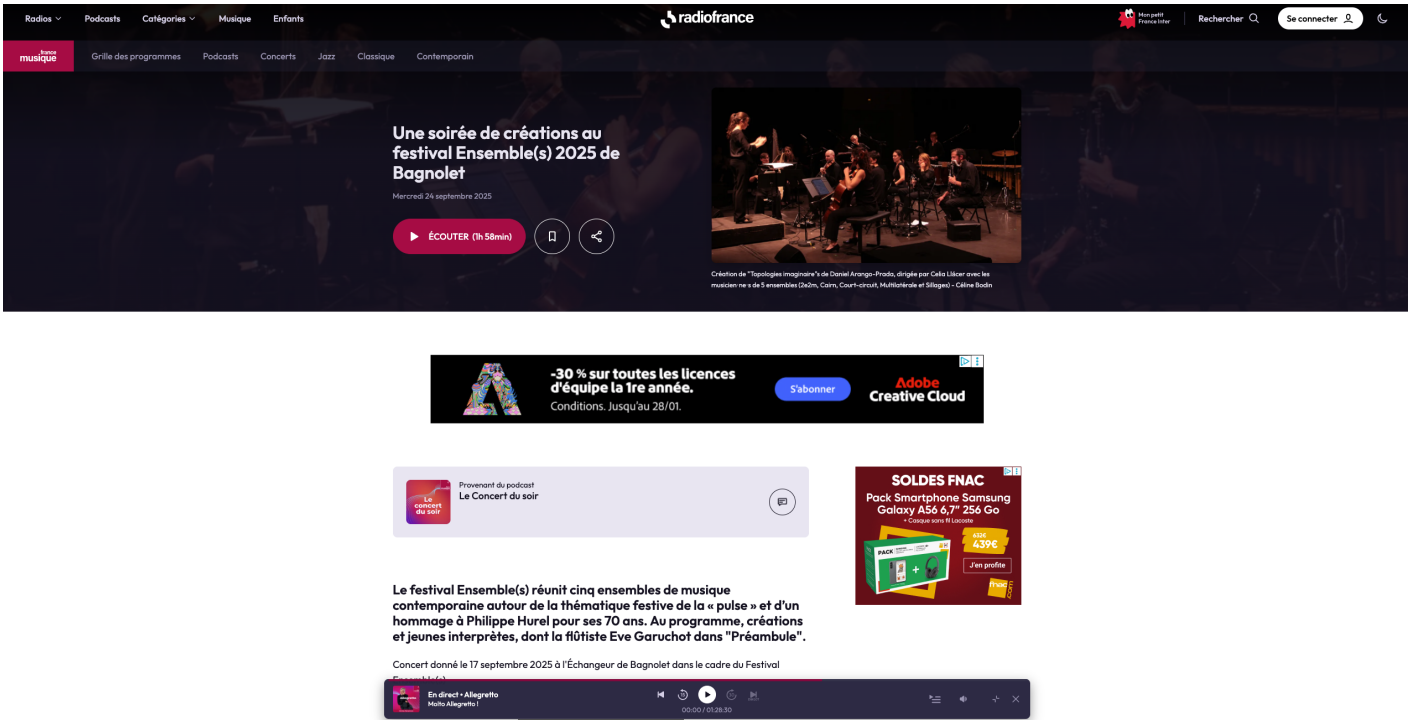
Enregistrement privé
Philippe Hurel : *Quatre Variations*
Matthew Ward (percussions)
Argento Chamber Ensemble
Michel Galante (direction)
Enregistrement privé

Philippe Hurel : *So nah und fern II*
Ensemble Court-Circuit
Jean Deroyer (direction

L'équipe :
Thomas Vergracht : Producteur déléguée

Céline Parfenoff : Réalisation

Martine Mony : Collaboration



PROGRAMME DU CONCERT
MERCREDI 24 SEPTEMBRE 2025
Philippe Hurel (né en 1955) : Préambule - pour flûte (2025)
Commande de l'Ensemble Court-Circuit – Création mondiale
Ève Garuchot, flûte – élève au Conservatoire d'Ivry-sur-Seine

Feliz Anne Reyes Macahis : Banyan - pour clarinette, basson, saxophone, trombone, percussion, violoncelle, contrebasse (2025)
Commande de l'Ensemble Court-Circuit – Création mondiale
Benoît Savin, clarinette
Loïc Chevandier, basson
Stéphane Sordet, saxophone
Florent Didier, trombone
Clément Delmas, percussions
Eve Payeur, percussions
Alexa Ciciretti, violoncelle
Didier Meu, contrebasse
Léo Margue, direction

Daniel Arango-Prada (né en 1987) : Topologies imaginaires (2025)
Création mondiale
Anne Cartel, flûte
Matteo Cesari, flûte
Benoît Savin, clarinette
Véronique Fèvre, clarinette
Clément Delmas, percussions
Eve Payeur, percussions
Vincent Leterme, piano
Aurélie Saraf, harpe

Lien du podcast : https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/le-concert-du-soir/une-soiree-de-creations-au-festival-ensemble-s-2025-de-bagnolet-7676424

Constance Ronzatti, violon
Léo Belthoise, violon
Cécile Brossard, alto
Alexa Ciciretti, violoncelle
Celia Llácer, direction

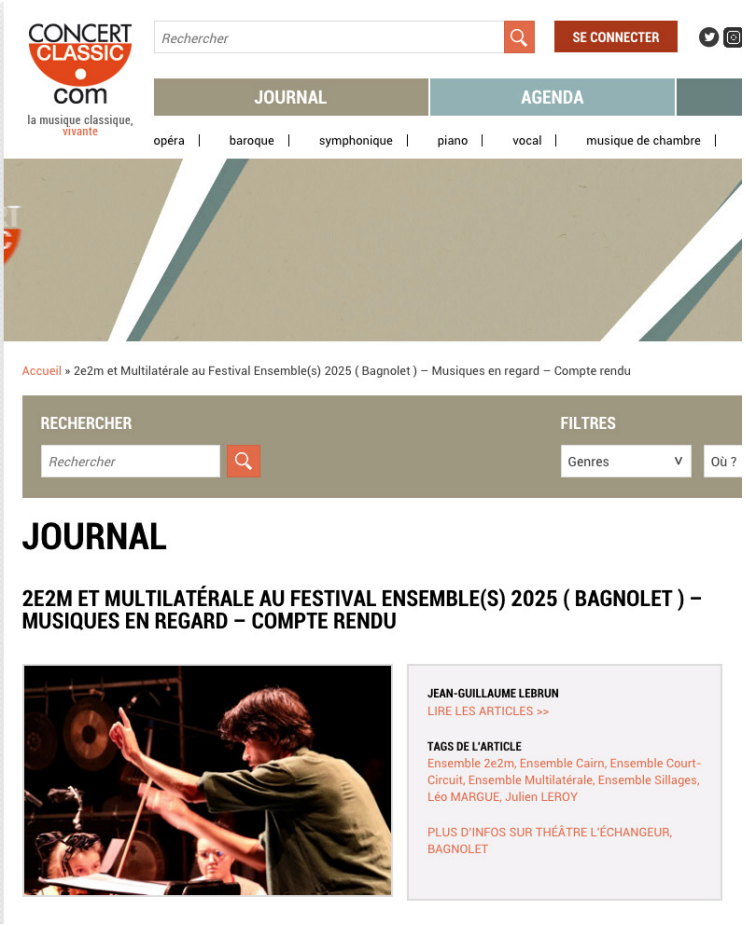
Philippe Hurel (né en 1955) : Six miniatures en trompe-l'œil - pour 2 flûtes, 2 clarinettes, 2 cors, 2 percussionnistes, harpe, piano, violon, violon II, alto et violoncelle (1900-1911)
Anne Cartel, flûte
Matteo Cesari, flûte
Benoît Savin, clarinette
Véronique Fèvre, clarinette
Cédric Bonnet, cor
Eric du Faÿ, cor
Clément Delmas, percussions
Eve Payeur, percussions
Aurélie Saraf, harpe
Vincent Leterme, piano
Constance Ronzatti, violon
Léo Belthoise, violon
Cécile Brossard, alto
Alexa Ciciretti, violoncelle
Julien Leroy, direction

NOUVEAUTÉS DU DISQUE
Arvo Pärt (né en 1935) : Credo
Kalle Randalu, piano
Entonian National Male Choir
Ellerhein Girls' Choir
Ellerhein Alumni Choir
Estonian Festival Orchestra
Paavo Järvi, direction
Enr. juillet 2025 (Estonie)
Alpha Classics 1158

Nicolas Bacri (né en 1961) : Notturno ed allegro opus 151 (2019)
Elisabeth Balmas, violon et alto
Orlando Bass, piano
Enr. 2024
Passavant Music PAS124336

Osvaldo Coluccino (né en 1963) : Rispecchiato in quarzo - pour piano et électronique (202)
Jan Michiels, piano
Osvaldo Coluccino, électronique, piano préparé
Enr. 2020 (Bruxelles)
Kairos 0022065KAI

François Mardirossian (né en 1989) : Trois souvenances
François Mardirossian, piano
Enr. 2024
Ad Vitam Records AV250715



Pour la sixième année, le Festival Ensemble(s) ouvre la saison contemporaine parisienne, à deux pas au-delà du périphérique, au théâtre L'Échangeur à Bagnolet. Belle idée que ce long week-end qui réunit cinq acteurs de la création musicale : les ensembles 2e2m, Cairn, Court-Circuit, Multilatérale et Sillages. La troisième soirée (le week-end commençait cette année dès le mercredi) est l'occasion d'entendre le plus ancien (2e2m, fondé par Paul Méfano en 1972) et le plus jeune (Multilatérale, qui fête cette semaine ses 20 ans).



© Céline Bodin

Le programme de 2e2m propose deux oeuvres avec électronique. Le très énergique Shades of Ice (2011) de la Polonaise Agata Zubel, qui fut compositrice en résidence auprès de l'ensemble en 2019, tire son inspiration des grondements des glaciers d'Islande : la clarinette et du violoncelle jouent beaucoup sur
la diffraction et l'éclat (multiphoniques, sons écrasés) et s'insinuent dans les sons enregistrés sur le terrain, amplifiés jusqu'à saturer l'espace sonore.

Commande de l'ensemble à Hugo van Rechem (né en 1996), violoniste et mandoliniste aux frontières du jazz et du classique, GLID•(e)ING • CEIL•(ed)ING___bathbleedingdust convoque piano préparé, percussions, violoncelle et un choeur – celui des élèves du Conservatoire d'Ivry-sur-Seine. S'il y a bien quelques belles intentions tant pour la voix (utilisation rythmique de la voix parlée) que pour l'articulation avec les instruments, et s'il faut souligner le beau travail du chef Léo Margue (photo) auprès des jeunes chanteurs, cette fantaisie vaguement horrifique manque d'une construction solide et répète assez lourdement les mêmes effets sonores.

Philippe Hurel, figure imposée

Entre ces deux pièces, Léo Margue donne une interprétation pleine d'énergie d'… à mesure (1996) de Philippe Hurel, guidant parfaitement les jeux rythmiques auxquels se livrent les six musiciens – la « section rythmique » (la pianiste Chae-Um Kim et le percussionniste François Vallet-Tessier) s'y montre particulièrement brillante. Le compositeur, dont on fête cette année les 70 ans, est la « figure imposée » du festival, ses oeuvres apparaissant dans chacun des programmes. Multilatérale a ainsi choisi pour le deuxième concert de la soirée, le Tombeau in memoriam Gérard Grisey (1998). Dans cette oeuvre-rituel où les moments d'énergie pure (et tragique) alternent avec ceux où le temps s'élargit, la pianiste Lise Baudouin et la percussionniste Hélène
Colombotti impressionnent.

Lise Baudoin & Hélène Colombotti

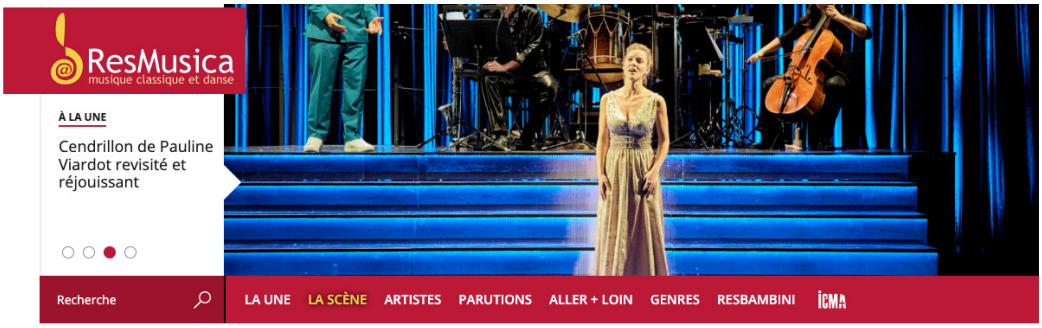
En regard, elles interprètent Argile de Lanqing Ding (née en 1990), une musique beaucoup plus linéaire mais qui manifeste un vrai sens de la poésie sonore. Autre mise en regard : blue horizons, tinnitus, red train, inorganic lines and their sorrows d'Ikumi Yamauchi (née en 1996), créée, comme la pièce de Lanqing Ding, en juillet dernier dans le cadre de l'académie ARCo organisée par Multilatérale à Marseille, reprend l'effectif de Dérive 1 de Pierre Boulez (1925-2016) – qui est d'ailleurs le même que celui d'… à mesure de Philippe Hurel. L'idée de cet hommage indirect, sans volonté de citer ni même d'évoquer, est intéressante mais, manquant d'unité, le souvenir de la pièce de la jeune compositrice s'efface devant la plénitude de Dérive. Julien Leroy
dirige tout en fluidité, accentuant les couleurs des vents notamment (Marius Biscuit à la flûte, Alain billard à la clarinette). Entre ces deux diptyques croisant les générations, Aurélie Saraf interprète Automate I d'Anne Castex (née en 1993), étude hybride pour harpe et électronique, à la subtile poésie mécanique. En avant-concert, la jeune Joséphine Dubois-Sengès, élève du Conservatoire du 11e arrondissement de Paris, créait avec brio Elle oscille pour harpe seule.

Jeunes et très jeunes artistes

En effet, chaque concert est précédé d'un prélude confié à de jeunes – voire très jeunes – musiciens. Ainsi la soirée s'est-elle ouverte avec le très poétique Parler oiseau de Séverine Ballon (née en 1980), joué par deux élèves du Conservatoire d'Ivry, Ulysse Monjardet (flûte) et Sofia Tapia-Primo (clarinette).
L'écriture pour jeunes instrumentistes y est à son meilleur, tantôt mesurée ou plus libre, variant les effets sans en faire catalogue et ajoutant même une dimension scénique (arrivée et sortie par l'arrière-scène) et, mine de rien, une approche spatiale de la musique. Suit Ciglio II (1993), typique de l'écriture en
mouvement perpétuel de Franco Donatoni (1927-2000), porté avec beaucoup d'engagement par Camille Wauquier (flûte) et Émilie Duchemin (violon), étudiante au Pôle Sup'93. De même, Irène Demongeot et Paola Bazelaire-Ferré (Conservatoire de Paris 11e), avant le concert de Multilatérale, rendentelles
toute la magie musicale et théâtrale des mots composés de Conversation et Dialogue amoureux de Georges Aperghis ; le compositeur, né à Athènes en 1945, a évidemment toute sa place ici à Bagnolet, lui qui y fonda l'Atelier de théâtre et musique (ATEM), réinventant le théâtre musical.

Jean-Guillaume Lebrun
Bagnolet, L'Échangeur, 19 septembre 2025 // https://festivalensembles.com

Lien de l'annonce : https://www.concertclassic.com/article/2e2m-et-multilaterale-au-festival-ensembles-2025-bagnolet-musiques-en-regard-compte-rendu





CONCERTS, FESTIVALS, LA SCÈNE, MUSIQUE D'ENSEMBLE PARTAGER

Philippe Hurel est la tête d'affiche du festival Ensemble(s)#6

Le 19 septembre 2025 par Michèle Tosi

Deux pièces de Philippe Hurel étaient au programme du premier concert du festival Ensemble(s) mettant à l'honneur le compositeur dont on fête les quarante ans de carrière.







Attentif aux jeunes interprètes qui jouent la musique d'aujourd'hui – la journée du 18 septembre leur est consacrée – le festival a pris la bonne habitude de préluder chaque concert avec les jeunes talents de différents conservatoires (parisiens et d'Île de France) pour qui les compositeurs ont écrit : tâche au combien délicate (écrire « facile » tout en restant soi-même) pour Philippe Hurel qui a confié à la flûtiste Ève Garuchot, élève du CRC d'Ivry-sur scène, le soin de créer Préambule, pièce courte aussi séduisante que bien conduite, avec sa signature timbrale, le whistle tone, un mode de jeu que notre flûtiste prometteuse a eu tôt fait de maîtriser. Du CMA XX de Paris, Antoine Labrusse-Eglès « s'attaque » à Contrapunctus de Mark André, une pièce pour piano très étrange qui vise les extrêmes sans mettre véritablement en valeur les doigts du jeune pianiste.

Bonne habitude toujours, celle de convoquer les cinq ensembles (Cairn, Court-Circuit, 2e2m, Sillages et Multilatérale) au sein du premier concert du festival qui fait salle comble. Banyan, donnée en création sous la direction de Léo Margue, est une pièce pour sept instrumentistes de la compositrice Philippine Feliz Anne Reyes Macahis. Au micro d'Anne Montaron, sur le plateau de L'Échangeur de Bagnolet, elle nous parle de l'histoire douloureuse des peuples minoritaires expulsés de leur territoire ; le banian s'érige comme représentation sacrée de cette terre perdue. Les musiciens ont des micros-lèvres amplifiant souffle, onomatopées et autre langage indistinct, comme une litanie venue du fond des âges disant l'impossibilité d'exprimer. Cantonnée dans le registre grave, l'écriture est ciselée, sensible et tout en saillies, finement conduite, avec l'élan et la précision du geste de Léo Margue.



La création de Topologies imaginaires du Colombien Daniel Arango-Prada invite sur le podium la jeune cheffe espagnole Celia Llácer dont le travail soigné et l'énergie du geste font merveille. L'oeuvre est inspirée du roman éponyme d'Italo Calvino dans lequel Marco Polo fait la description de 55 villes inexistantes au grand empereur Kublai Khan. De quoi enflammer l'imagination de notre compositeur convoquant douze instrumentistes dont deux percussionnistes, une harpe et un piano. Des voix imaginaires s'entendent dans cette musique des grands espaces dont Arango-Prada se plait à diversifier les paysages à travers des sections contrastées : le voyage est vivant et coloré, avec des trouvailles sonores comme ce continuum rythmique du piano préparé et de la harpe qui strie l'espace-temps dans la première section. La percussion prend parfois le dessus avec les joutes sonores spectaculaires des deux interprètes (Ève Payeur et Clément Delmas) sur les peaux ou encore l'écriture solistique de la flûte (Anne Cartel) amorçant un processus de transe qui porte l'intensité sonore à son sommet dans les dernières mesures

Les Six Miniatures en trompe l'oeil pour 14 instruments de Philippe Hurel datent de 1991 – le compositeur n'a que 36 ans – et révèlent un style déjà bien affirmé, balançant entre courant spectral et influence dynamisante du jazz. L'oeuvre dirigée ce soir par Julien Leroy alterne une musique pulsée et éruptive – tension – et des instants de temps long et lisse, laissant l'image sonore se déployée dans la richesse de ses composantes spectrales – détente. Véritable kaléidoscope sonore donnant à entendre chacune de ces facettes, la pièce fascine par la richesse de ses accords complexes (le piano de Vincent Leterme y est central) et l'énergie du geste toujours réamorcée où s'exerce le pouvoir du timbre hurelien dans ses capacités lumineuses et la force percussive de ses impacts. Julien Leroy s'y emploie avec bonheur, à la tête de musiciens totalement investis.

Enregistré par France Musique, le concert sera diffusé le mercredi 24 septembre dans le « Concert du soir »

d'Arnaud Merlin ; le festival court jusqu'à dimanche, faisant se relayer chaque ensemble et son chef respectif.
Crédit photographique : © Thierry Nicolas (Philippe Hurel) / ResMusica
(Visited

Lien de l'annonce : https://www.resmusica.com/2025/09/19/philippe-hurel-est-la-tete-daffiche-du-festival-ensembles6/

Réservé aux abonnés

À Strasbourg et Bagnolet, deux visages de la musique contemporaine

Par **Christian Merlin**

Le 21 septembre 2025 à 16h29

musique contemporaine Festival

Copier le lien



À Strasbourg, *Eternal Dawn*, d'Alexander Schubert, annoncé comme une réflexion sur le transhumanisme, n'offre qu'un très ennuyeux minimalisme new age. *Thais BRETON*

CRITIQUE - En Alsace, le Festival Musica mise sur le mélange des styles. En banlieue parisienne, le Festival Ensemble(s) défend les fondamentaux de la musique savante. Le plus novateur n'est pas celui que l'on croit.

Autrefois, le fait que le Festival Musica de Strasbourg et le Festival Ensemble(s) de Bagnolet aient lieu en même temps aurait été perçu

Lien de l'article : https://www.lefigaro.fr/musique/a-strasbourg-et-bagnolet-deux-visages-de-la-musique-contemporaine-20250921

La Lettre du Musicien
L'INFORMATION DES PROFESSIONNELS DE LA MUSIQUE

Présentation
6ème édition
17 > 21 sept. 2025 • Théâtre L'Échangeur, Bagnolet
5 jours de création musicale • 5 ensembles • 8 concerts • 20 créations • 99 oeuvres • 41 compositeur.rice.s • plus de 100 artistes réuni.e.s

---

Rendez-vous incontournable de la rentrée, le Festival Ensemble(s) vous invite à découvrir la diversité d'une musique de création libre et vivante. Cinq jours de festival ponctués de huit concerts, avec plus d'une centaine d'artistes réunis.
Les ensembles fondateurs – 2e2m, Cairn, Court-circuit, Multilatérale et Sillages – présenteront chacun un concert et se réuniront à deux reprises : pour l'ouverture du festival et pour le concert Legato, aboutissement d'un projet de coopération internationale pour jeunes compositeur·rice·s.
Des étudiant·e·s et élèves des conservatoires des XIe et XXe arrondissements de Paris, d'Ivry-sur-Seine, de Bagnolet mais aussi du Pôle Sup'93, du CRR 93 Jack Ralite d'Aubervilliers et du Conservatoire national supérieur de Paris, participeront également aux cinq jours de festival.
Et, nouveauté cette année, le jeudi sera une journée de rencontres et échanges autour des questions de transmission et d'enseignement de la création musicale, avec une soirée où chaque conservatoire proposera un projet artistique autour de la création

---

PROGRAMME COMPLET festivalensembles.com
RÉSERVATIONS billetweb.fr/festival-ensembles2
• Pass Ensemble(s) : 50 euros en prévente / 60 euros sur place
• Billet soirée (1 billet = 1 soirée) : de 8 à 20 euros

Le Festival Ensemble(s) est coproduit par les ensembles 2e2m, Cairn, Court-circuit, Multilatérale, Sillages. Coréalisation Théâtre L'Échangeur – Cie Public Chéri. Avec le soutien du Centre national de la musique, de la Maison de la Musique Contemporaine (MMC), de la Sacem, de la Fondation Francis et Mica Salabert, de Diaphonique, fonds franco-britannico-irlandais pour la musique contemporaine, de la Fondation Vaughan Williams et de la SPEDIDAM. En partenariat avec : soundfestival, New Music Dublin Festival, Contemporary Music Centre Ireland, Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, Pôle Sup' 93, CRR 93-Aubervilliers, CMA XI et XX de Paris, CRC d'Ivry-sur-Seine et CRC de Bagnolet.

Fédération
des Ensembles
Vocaux et
Instrumentaux
Spécialisés

FEVIS

Festival Ensemble(s) • Du 17 au 21 sept. • Théâtre L'Échangeur, Bagnolet
festivalensembles.com

—

Pour sa 6ème édition, le Festival Ensemble(s) s'ouvre comme à son habitude avec un concert réunissant des musiciens et musiciennes des 5 ensembles. Une bonne occasion pour jouer la pièce Six Miniatures en trompe-l'oeil de Philippe Hurel, à l'effectif instrumental conséquent et atypique. À ses côtés sont réunies deux personnalités toutes deux nées en 1987, la compositrice d'origine philippine Feliz Anne Reyes Macahis et le compositeur d'origine colombienne Daniel Arango-Prada, qui ont reçu commande pour deux nouvelles créations.
L'idée de topographie sonore revient à plusieurs reprises dans les trois pièces. À travers des écritures musicales différentes, des espaces réels ou imaginaires posent cette question de la perception : que voyons-nous vraiment ? Quelle influence cela a sur une réalité donnée ? La pièce de Philippe Hurel, constituée de six miniatures, peut être jouée selon deux ordres qui modifient complètement leur perception. Le premier fait entendre six pièces autonomes séparées les unes des autres par un léger silence, et s'enchaînant selon des oppositions très marquées, tels des îlots. Le deuxième propose au contraire une oeuvre en un seul mouvement, sans interruption. L'utilisation de « situations musicales » caractéristiques et reconnaissables dans les miniatures provoque une perception ambiguë des zones intermédiaires, à la façon des anamorphoses ou des trompe-l'oeil utilisés dans les arts visuels. Il en résulte que le premier ordre donne l'impression d'une succession de mouvements contrastés, dans un temps rapide et nerveux, tandis que le deuxième procure au contraire l'impression d'une pièce lente, où l'aspect rythmique fait partie d'un flux continu. C'est d'ailleurs la première fois que le compositeur intègre directement des motifs rythmiques issus du jazz dans son écriture.

Dans un effectif instrumental très proche des Six Miniatures, le compositeur Daniel Arango-Prada s'appuie quant à lui sur l'ouvrage littéraire d'Italo Calvino, Les villes invisibles, pour développer son projet de topologies imaginaires. Il s'agit d'une exploration de villes invraisemblables et métaphoriques dont Marco Polo fait la description au grand empereur Kublai Khan. Entre onirisme et réflexion philosophique, ces lieux utopiques posent des problématiques conceptuelles comme le désordre et le chaos, l'accumulation et la superposition, la symétrie et le contraste… C'est tout le processus de l'existence de ces villes qui est posé, depuis leur peuplement, jusqu'à leur évolution, leur effondrement et leur possible renaissance.
La compositrice Feliz Anne Reyes Macahis pose de son côté un regard sur un sujet d'actualité aux Philippines qui nous renvoie à un espace-temps très précis : « Comment évoquer par le son, la terre et la vie perdue ? » Il est question ici de la propriété foncière de certaines minorités, un problème grave qui influence les migrations et même l'évolution de certains chants traditionnels, sujet qu'elle développe dans le cadre de ses recherches. La voix parlée et chantée tiendra donc un rôle particulier et sera présente chez les interprètes, pour que s'expriment des mots et des déclarations porteurs d'un message. La compositrice utilise le fruit de ses recherches pour rendre ses auditeurs plus sensibles à ces luttes et cette culture dont la distance géographique empêche à première vue toute proximité.

Le Festival Ensemble(s) est coproduit par les ensembles 2e2m, Cairn, Court-circuit, Multilatérale, Sillages.
Coréalisation Théâtre L'Échangeur – Cie Public Ché

Avec le soutien du Centre national de la musique, de la Maison de la Musique Contemporaine (MMC), de la Sacem, de la Fondation Francis et Mica Salabert et de la SPEDIDAM.
En partenariat avec : Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, Pôle Sup' 93, CRR 93-Aubervilliers, CMA XI et XX de Paris, CRC d'Ivry-sur-Seine et CRC de Bagnolet.
Concert enregistré par France musique pour diffusion le 24 sept. à 20h dans l'émission Le Concert du soir présentée par Arnaud Merlin. Puis disponible en streaming sur le site de France Musique et l'appli Radio France.
*commande de Court-circuit, avec l'aide à l'écriture d'oeuvre musicale originale du ministère de la Culture et le soutien de la Sacem et de la Fondation Francis et Mica Salabert
** commande du Festival Ensemble(s), avec le soutien de la Sacem et de la Fondation Francis et Mica Salabert

l'officiel des spectacles

CONCERTS

FESTIVALS

● **DÉPART D'INCENDIES**. Jusqu'au 5 octobre. Après 2023, la deuxième édition du festival dédié aux troupes de théâtre. Dans la salle de répétition du Théâtre du Soleil (12e). Pl. de 8 à 25€.

● **ENSEMBLE(S)**. Du 17 au 21 septembre. Pour sa 6e édition, le festival accueille cinq ensembles pour huit concerts et de nombreuses créations musicales. Pass Ensemble(s) 60€. Billet 1 soirée 20€, TR 15€.

Théâtre de l'Échangeur (Bagnolet, 93). *Mer 20h* : 5 ensembles, au programme : créations et œuvres de Feliz Anne Reyes Macahis, Daniel Arango-Prada et Philippe Hurel. *Ven 20h* : Ensemble 2e2m, au programme : œuvres et créations d'Agata Zubel, Philippe Hurel et Hugo Van Rechem. *Ven 21h30* : Ensemble Multilatérale, au programme : œuvres de Ding Lanqing, Philippe Hurel, Anne Castex, Ikumi Yamauchi et Pierre Boulez. *Sam 18h* : 5 ensembles, au programme : créations de Laura Bowler, Anne Castex, Vincent Portes, Laura Heneghan, Paul Scully, John Aulich, Monika Dalach Sayers. *Sam 20h30* : Ensemble Cairn, au programme : œuvres et créations de Lin-Ni Liao, Donnacha Dennehy et Philippe Hurel. *Dim 17h* : Ensemble Sillages, au programme : œuvres de Philippe Hurel, Luciano Berio, Farnaz Modarresifar. *Dim 19h* : Ensemble Court-Circuit, au programme : œuvres d'Imsu Choi, Philippe Hurel.

● **FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS**. Jusqu'au 31 décembre. En 2025, le Festival d'Automne accompagne 65 créations, dont 25 premières mondiales et 22 françaises. Infos et aide à la résa 01 53 45 17 17.

● **FESTIVAL DE L'ORANGERIE DE SCEAUX**. Jusqu'au 12 octobre. La 56e édition du célèbre festival de musique de chambre accueille de nombreux musiciens, artistes solistes, ensembles et diversité de styles. Pl. de 5 à 40€. Infos et résa au 07 66 06 01 56.

Domaine (Sceaux, 92). *Sam 16h* : (Sur le bassin du bosquet de Pomone) Trio H2O, au programme : œuvres d'Astor Piazzolla, Peteris Vasks, Vincent Lê Quang, Carlos Jobim, Charlie Parker... et création de Charles Heisser. Ent. gratuite sur résa. *Dim 16h* : (Sur le bassin du bosquet de Pomone) Quatuor Galilée, au programme : Quatuor n°8 de Chostakovitch, œuvres de Mostafa et Gandhi Saad et de Mohammad Abdel Wahab. Ent. gratuite sur résa.

● **JAZZ NOUVELLE-ORLÉANS À LA GOUTTE D'OR**. Du 19 au 21 septembre. Fondé en 2023, le festival accueilli par l'association Au Fil des Voix, en partenariat avec le New Orleans Jazz Museum, au 360 Paris Music Factory, a vocation à célébrer la fraternité naturelle entre la Goutte d'Or et la Nouvelle-Orléans. Pass 3 jrs : 65€.

360 Paris Music Factory (18e). *Ven 20h* : James Andrews et Nola French Connection. Pl. 25€, TR 23€. *Sam 20h* : Cha Wa et Nola French Connection. Pl. 25€, TR 23€. *Dim 17h* : Sarah Quintana. Pl. 25€, TR 23€. *Dim 19h* : Joe Lastie. Pl. 25€, TR 23€.

● **LES NUITS DE LA BOMBA**. Du 19 au 21 septembre. Déployé sur trois scènes, le festival du label italien de la musique pop indépendante ouvre sa 2e édition à ses artistes et leurs amis.

La Bellevilloise (20e). *Ven 19h30* : Ciliegia Suicidio, Colombre et Maria Antonietta, Franco126, Giorgio Poi, Kaky, Millecoltelli, Nuvolari, Pépite, Pop X, Ronnie. Pl. 33,99€.

Le Trabendo (19e). *Sam 19h* : Azael & Thrilljard, Camoufly, Chiaroscuro, Civile, Fenoaltea, Replicant, Sano... Pass 2 jrs 53,05€.

L'Olympia (9e). *Dim 20h* : Liberato. Pl. 39,66€.

● **MAAD IN 93**. Du 19 septembre au 4 octobre. Festival musical itinérant de créations et de rencontres musicales en Seine-Saint-Denis, le MAAD in 93 propose pour ses 15 ans plus d'une dizaine de créations uniques, dont certaines en proche banlieue.

Le Tamanoir (Gennevilliers, 92). *Sam 20h30* : Kimia et Doucekawa - Guembri Superstar et Lova Lova. Pl. 15€, TR 12€, -12 ans gratuit.

● **PARIS POPFEST**. Du 18 au 20 septembre. Pendant trois soirs, le Hasard ludique célèbre les différentes couleurs de l'Internationale Pop avec onze concerts, deux DJ sets et des concerts acoustiques. Pass 3 soirs 53€.

Le Hasard Ludique (18e). *Jeu 20h* : Essential Logic - Dog Park - Holiday Ghosts. Pl. 20/22€. *Ven 20h* : Comet Gain - Die Katapult - Would-be-goods - The Sunny Street - Madrid Popfest. Pl. 20/22€. *Sam 17h* : Sur les rails de la Petite Ceinture : Green Catani - White Town - Pete Astor (The Loft). Ent. libre. *Sam 20h* : The Loft - Blueboy - Paris Banlieue - Jyoti Mishra - White Town (DJ). Pl. 20/22€.

● **PIANISSIMO VOL. XX**. Jusqu'au 28 septembre. Le rendez-vous annuel des amoureux du piano se déroule au Sunside, qui accueille une riche programmation mêlant talents confirmés et légendes du jazz.

Sunside (1er). *Ven, sam 21h30* : Étienne Guéreau trio. Pl. 30€, TR 20€.

● **TRAVERSONS !**. Jusqu'au 20 septembre. Le Théâtre Traversière inaugure son festival culturel, musical et cinématographique. Cette année, direction le Brésil en passant par le Portugal et le Cap-Vert.

Traversière (12e). *Jeu 19h* : Devotos. Pl. 12€, TR 9€. *Sam 19h* : Roda de Samba par Roberto Moreno. Ent. libre.

Multiple(s) - Ensemble 2e2m

Théâtre de l'Échangeur - Bagnolet



Au programme : **Ensemble 2e2m**, au programme : oeuvres et créations d'Agata Zubel, Philippe Hurel et Hugo Van Rechem.

Le concert **Multiple(s) - Ensemble 2e2m** est référencé dans notre rubrique **Contemporain / Expérimental**.
Festival : Ensemble(s)
Lieu : Théâtre de l'Échangeur, Bagnolet
Date du concert : Vendredi 19 Septembre 2025
Horaires : Vendredi 19 Septembre : 20h00
Places disponibles ? 01.43.62.71.20
Site web : www.lechangeur.org

ENSEMBLE 2E2M : Pulse



PROGRAMME Feliz Anne Reyes Macahis Banyan • création mondiale* clarinette, basson, saxophone, trombone, percussion, violoncelle, contrebasse -direction, Léo Margue Daniel Arango-Prada Topologies imaginaires • création mondiale** 2 flûtes, 2 clarinettes, 2 percussions, harpe, piano, 2 violons, alto, violoncelle -direction, Celia Llácer Philippe Hurel Six miniatures en trompe-l'oeil 2 flûtes, 2 clarinettes, 2 cors, 2 percussions, harpe, piano, 2 violons, alto, violoncelle -direction, Julien Leroy -En prélude... Philippe Hurel Préambule • création mondiale commande de Court-circuit Ève Garuchot, flûte -élève au Conservatoire d'Ivry-sur-Seine Mark Andre Contrapunctus Antoine Labrusse-Eglès, piano -élève au Conservatoire Georges Bizet, Paris XX _____ 5 Ensemble(s) avec les musicien.ne.s des ensembles 2e2m, Cairn, Court-circuit, Multilatérale et Sillages Direction-Léo Margue • Celia Llácer • Julien Leroy Anne Cartel, Matteo Cesari, flûtes Benoît Savin, Véronique Fèvre, clarinettes Stéphane Sordet, saxophone Loïc Chevandier, basson Cédric Bonnet, Éric du Fäy, cors Alain Rigollet, trombone Clément Delmas, Ève Payeur, percussions Chloé Ducray, harpe Vincent Leterme, piano Constance Ronzatti, Léo Belthoise, violons Cécile Brossard, alto Alexa Ciciretti, violoncelle Didier Meu, contrebasse _____ Pour sa 6ème édition, le Festival Ensemble(s) s'ouvre comme à son habitude avec un concert réunissant des musiciens et musiciennes des 5 ensembles. Une bonne occasion pour jouer la pièce Six Miniatures en trompe-l'oeil de Philippe Hurel, à l'effectif instrumental conséquent et atypique. À ses côtés sont réunies deux personnalités toutes deux nées en 1987, la compositrice d'origine philippine Feliz Anne Reyes Macahis et le compositeur d'origine colombienne Daniel Arango-Prada, qui ont reçu commande pour deux nouvelles créations. L'idée de topographie sonore revient à plusieurs reprises dans les trois pièces. À travers des écritures musicales différentes, des espaces réels ou imaginaires posent cette question de la perception : que voyons-nous vraiment ? Quelle influence cela a sur une réalité donnée ? La pièce de Philippe Hurel, constituée de six miniatures, peut être jouée selon deux ordres qui modifient complètement leur perception. Le premier fait entendre six pièces autonomes séparées les unes des autres par un léger silence, et s'enchaînant selon des oppositions très marquées, tels des îlots. Le deuxième propose au contraire une oeuvre en un seul mouvement, sans interruption. L'utilisation de « situations musicales » caractéristiques et reconnaissables dans les miniatures provoque une perception ambiguë des zones intermédiaires, à la façon des anamorphoses ou des trompe-l'oeil utilisés dans les arts visuels. Il en résulte que le premier ordre donne l'impression d'une succession de mouvements contrastés, dans un temps rapide et nerveux, tandis que le deuxième procure au contraire l'impression d'une pièce lente, où l'aspect rythmique fait partie d'un flux continu. C'est d'ailleurs la première fois que le compositeur intègre directement des motifs rythmiques issus du jazz dans son écriture. Dans un effectif instrumental très proche des Six Miniatures, le compositeur Daniel Arango-Prada s'appuie quant à lui sur l'ouvrage littéraire d'Italo Calvino, Les villes invisibles, pour développer son projet de topologies imaginaires. Il s'agit d'une exploration de villes invraisemblables et métaphoriques dont Marco Polo fait la description au grand empereur Kublai Khan. Entre

www.fest.fr

Ensemble 2e2m : Gliding



PROGRAMME Agata Zubel - Shades of Ice clarinette, violoncelle et électronique Philippe Hurel - ...à mesure flûte, clarinette, vibraphone, piano, violon, violoncelle Hugo Van Rechem - GLID•(e)ING • CEIL•(ed)ING bathbleedingdust création mondiale • commande de 2e2m choeur, percussion, piano préparé/claviers, violoncelle et électronique -En prélude... Séverine Ballon - Parler Oiseau création mondiale • commande de 2e2m Ulysse Monjardet, flûte et Sofia Tapia-Primo, clarinette -élèves au Conservatoire d'Ivry-sur-Seine Franco Donatoni - Ciglio II Émilie Duchemin, violon et Camille Wauquier, flûte -étudiantes au Pôle Sup'93 _____ Léo Margue, direction Jean-Philippe Grometto, flûte Véronique Fèvre, clarinette François Vallet, percussion Chae-Um Kim, piano/claviers Dorothée Nodé-Langlois, violon Sarah Givelet, violoncelle Choeur des élèves du Conservatoire d'Ivry-sur-Seine _____ Ce programme propose de découvrir trois personnalités aux influences et démarches singulières, qui ont chacune une approche du son comme source d'énergie et de puissance rythmique. La pièce Shades of Ice d'Agata Zubel, pour clarinette, violoncelle et électronique live, a été commandée par le London Sinfonietta. Caractérisée par une grande vitalité rythmique, le rendu sonore est monumental. De nombreux multiphoniques et sons d'archets écrasés sont utilisés, et des timbres orchestraux combinés à des enregistrements Field Recording composent la partie électronique. Ces enregistrements, Agata Zubel les a réalisés en Islande lors de voyages sur le glacier Vatnajökull, source d'inspiration pour cette pièce. Fascinée par les différentes gammes de couleurs, du blanc au bleu en passant par le gris et le noir, la compositrice a souhaité non pas illustrer mais plutôt faire renaître l'atmosphère si particulière qui y règne. Nourris par des influences multiples, de la musique classique au jazz en passant par les musiques improvisées, Hugo Van Rechem propose une nouvelle création imprégnée d'un esprit surréaliste nourri tant par les visions de Dalí que les sculptures dégoulinantes de Maria Martins. Cette nouvelle pièce qui associe un choeur de jeunes du Conservatoire d'Ivry-sur-Seine, partenaire du festival Ensemble(s) depuis plusieurs années, explore des effets de glissement sonore, ou « glide » pour utiliser un terme plus spécifique à la production électronique. Ce mode de pensée, fil conducteur d'un univers sonore où les transitions de rythmes et de textures dissolvent les repères d'écoute habituels, nous plonge dans une inquiétante étrangeté et une continuelle métamorphose. Comme une manière de faire fondre les frontières entre l'acoustique et l'électronique, un nouvel espace s'ouvre entre ces voix à priori discordantes du choeur, du violoncelle, du piano/synthétiseur et des percussions. La pièce de Philippe Hurel, ...à mesure, se caractérise par une énergie rythmique flamboyante si chère au compositeur. Influencée à la fois par des phrasés rythmiques directement issus du jazz et des calculs d'interpolations avec ordinateur, la pièce se compose de plusieurs parties très distinctes : dans la première partie, le piano et le vibraphone ont été écrits à la main tandis que le reste du groupe fonctionne à partir d'un calcul de l'ordinateur. Dans la partie centrale a lieu un phénomène de boucles, qui perturbe l'organisation des couples d'instruments, avec des accumulations d'événements, des permutations, et des incrustations tels des « chorus » ou « variations » . Une dernière boucle

1 Septembre 2025

www.fest.fr

COURT CIRCUIT - PULSE - Festival Ensemble(s)



Concert dans le cadre du festival Ensemble(s) Pour sa 6ème édition, le festival Ensemble(s) s'ouvre comme à son habitude avec un concert réunissant des musiciens et musiciennes des 5 ensembles. Une bonne occasion pour jouer la pièce Six Miniatures en trompe-l'oeil de Philippe Hurel, à l'effectif instrumental conséquent et atypique. À ses côtés sont réunies deux personnalités toutes deux nées en 1987, la compositrice d'origine philippine Feliz Anne Reyes Macahis et le compositeur d'origine colombienne Daniel Arango-Prada, qui ont reçu commande pour deux nouvelles créations. L'idée de topographie sonore revient à plusieurs reprises dans les trois pièces. À travers des écritures musicales différentes, des espaces réels ou imaginaires posent cette question de la perception : que voyons-nous vraiment ? Quelle influence cela a sur une réalité donnée ? Philippe HUREL - Préambule pour flûte - CRÉATION MONDIALE Mark ANDRE - Contrapunctus pour piano Feliz Anne Reyes MACAHIS - Banyan pour clarinette, basson, saxophone, trombone, percussion, violoncelle, contrebasse - CRÉATION MONDIALE Daniel Arango PRADA - Topologies imaginaires pour 2 flûtes, 2 clarinettes, 2 percussions, harpe, piano, 2 violons, alto, violoncelle - CRÉATION MONDIALE Philippe HUREL - Six miniatures en trompe l'oeil pour 2 flûtes, 2 clarinettes, 2 cors, 2 percussions, harpe, piano, 2 violons, alto, violoncelle Musiciens de Court-circuit, Multilatérale, Cairn, 2e2m, Sillages Léo Margue • Celia Llácer • Julien Leroy, direction Anne Cartel, Matteo Cesari, flûtes Benoît Savin, Véronique Fèvre, clarinettes Stéphane Sordet, saxophone Loïc Chevandier, basson Cédric Bonnet, Éric du Fäy, cors Alain Rigollet, trombone Clément Delmas, Ève Payeur, percussions Vincent Leterme, piano Aurélie Saraf, harpe Constance Ronzatti, Léo Belthoise, violons Cécile Brossard, alto Alexa Ciciretti, violoncelle Didier Meu, contrebasse L'ensemble COURT-CIRCUIT est conventionné par la DRAC IdF pour la période 2025-2026

VENT FORT
MERCREDI 8 >> VENDREDI 17 OCTOBRE 2025

l'Humanité

Une écriture froide qui brûle

Gabriel Dufay met en scène *Vent Fort*, du norvégien Jon Fosse, dont les pièces sont jouée en France depuis u demi-siècle. C'est toujours avec le même étonnement qu'on dresse l'oreille à l'écoute de ses textes laconiques, subtilement allusifs, emrpeints d'un mustère dû à son art poétique. On irait chercher la théorie des climats pour tenter d'expliquer cette écriture froide qui brûle.

Un home revenu d'un long voyage (Thoas Landbo) nous dit qu'il regarde par la fenêtre du 14ème étage d'un appartement. Au fil d'un monologue semé de considérations insolites sur le langage, on saisit qu'il a perdu toute notin du temps et de l'espace. Il s'éffonce de se souvenir de ce qui l'a amené dans cet appartement, ou surgit une femme (Alessandra Domenici), qu'il reconnait pour sienne, avec laquelle il aurait eu un enfant, qu'on ne verra pas. Puis on découvre le jeune amant (Kadir Ersoy) de l'épouse.

Se déroule alors un fait divers conjugal sensiblement tragi-comique, chorégraphié avec soin (coneils de Kaori Ito et Corinne Barbara). Les hommes s'enpoignent, en iennent aux mains. La femme n'en peut mais. à la fin, l'homme désemparé qui vient de revivre son passé ou de prévoir son futur dans un présent aléatoire, se jette dans le vide, du haut de la fenêtre d'u il a contemplé son existence.

C'est si expressif, dans l'ordre métaphysique, qu'en terre catholique on jurerait qu'on vient d'assister à l'étape de purification d'âmes de défunts expiant leurs péchés. Des âmes, certes, mais furieusement organiques dans le jeu. À point nommé, une sorte de co-ryphée féminin (Founémoussou Sissoko) sillonne la scène en tous sens, en faisant entendre, dans une pénombre savante, la voix chantée du destin inéluctable.

Après les rappels, Gabriel Dufay a déclaré que la réalisation de *Vent fort* n'a pu se faire qu'au prix de son endettement personnel. Il a lu le beau discours de Jon Fosse, lors de la cérémonie de son prix Nobel en 2023, où il affirmait, avec force, la défense de l'art.

Quant à l'avenir du théâtre de l'Échangeur, de restrictions budgétaires constantes en menaces implicites, on le voit compromis, non loin de la disparition pure et simple. Ce serait là un nouveau chapitre de la forfaiture d'État, à l'encontre d'un théâtre dont les vertus culturelles et esthétiques ne sont plus à démontrer depuis belle lurette.

Jusqu'au 17 octobre, à l'Échangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle, Bagnolet (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01 43 62 71 20 ; reservation@lechangeur.org. Gabriel Dufay met également en scène, de Jon Fosse, Étincelles, au studio de la Comédie-Française, jusqu'au 2 novembre.

Lien de l'article : https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/la-chronique-theatrale-de-jean-pierre-leonardini/une-ecriture-froide-qui-brule

Le Journal d'Armelle Héliot
Critiques théâtrales et humeurs du temps

THÉÂTRE — 2025-10-12

Jon Fosse éclairé par Gabriel Dufay

by ARMELLE HÉLIOT

A la Comédie-Française avec Etincelles, comme à l'Echangeur de Bagnolet, avec *Vent fort,* le metteur en scène, en intimité avec l'œuvre de l'écrivain norvégien, nous le révèle dans ses lumières, servi, ici et là, par de fortes personnalités d'interprètes.

Jon Fosse a reçu le prix Nobel de littérature en 2023. Dans le discours qu'il tint lors de sa réception, il expliquait sa relation à l'écriture. En se souvenant combien, enfant, adolescent, il était terrorisé à l'idée de lire devant ses camarades, dans une classe, il expliquait son cheminement : « En un sens, c'est comme si la peur m'avait retiré le langage et que je devais le récupérer (…). Il décide d'une solution : « J'ai commencé à écrire mas propres textes, des petits poèmes, des petites histoires ». Et de préciser : « Et j'ai découvert que cela me donnait un sentiment de sécurité, qui était tout le contraire de la peur. J'ai trouvé en quelque sorte un endroit à l'intérieur de moi qui n'était qu'à moi, et depuis cet endroit, je pouvais écrire ce qui n'était qu'à moi. »

Cinquante ans plus tard, c'est toujours ainsi qu'il écrit : « depuis ce lieu secret en moi, un endroit dont, très honnêtement, je ne sais pas grand-chose, sinon qu'il existe. »

Gabriel Dufay et Camilla Bouchet ont traduit ces mots. Gabriel Dufay a également élaboré un long dialogue avec l'écrivain. Ce livre d'entretiens, Ecrire c'est écouter, est publié par l'Arche. Il est très intéressant, mais on peut voir les deux spectacles sans ces sources lumineuses.

Au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, *Etincelles* est un montage qui lie un texte, quatre courtes pièces inédites, sept poèmes sans titre. S'il fallait trouver un fil, un thème, on dirait qu'il est question du temps.

On est immédiatement saisi par l'espace, ses plans inclinés comme des chemins qui descendent vers le plateau, montent vers les cieux, plate-forme, panneaux translucides, saisi par les tons, les lumières, quelque chose de mystérieux et d'envoûtant qui doit beaucoup à l'équipe artistique réunie. Margaux Nessi pour la scénographie, Séblan Falk-Lemarchand pour les lumières –et jusque dans les moments ténébreux, on ne perd rien des visages, des expressions. Le son de Samuel Robineau est présent, mais jamais ne paraphrase. Les costumes d'Aude Désigaux sont d'un dessin pur, jusqu'au plus simple.

L'essentiel repose sur un groupe d'interprètes profonds, à fortes personnalités. Le premier à paraître est Didier Sandre, portant de sa voix grave et troublante, un très beau texte : Quand un ange passe par la scène, que l'on a pu lire dans le livre d'entretiens cité. Suivent les pièces, séparées par les poèmes. Si l'on arrache les arguments au style, à l'écriture, ils peuvent apparaître simples. Mais les traductions de Camilla Bouchet, Marianne Ségol, Terje Sinding, Gabriel Dufay lui-même, mettent en valeur la complexité des situations, des paroles, des sentiments. Tout est trouble et inquiétude.

On ne résumera pas ici ce que l'on pense percevoir des faits. On ne peut que louer le mouvement général de la représentation et l'art enthousiasmant des comédiennes et comédiens. Anna Cervinka, toujours magnifique, Clément Brisson, remarquable, Sefa Yeboah, que l'on ne connaît pas encore très bien, et, révélation délicieuse, Morgane Real.

On pourrait commenter sans fin ce travail impressionnant et très bouleversant qui, en une heure, donne une idée forte de l'art de Jon Fosse. Une heure dense et très légère en même temps.

Une heure également pour *Vent fort*. Un travail conduit par la compagnie Incandescence. Pas évident de réunir les financements. Vent fort avait été présenté quelques jours à Créteil avant l'été. Une mise en scène très soignée avec scénographie animée de vidéos, de sons, de musique.

La voix très belle de Founemoussou Sissoko, sa présence magique, donne une couleur de conte lointain à une situation qui peut sembler prosaïque. Un homme de haute stature, visage clair, léger accent –il est Danois- délivre le récit de son malheur. Thomas Landbo dit son désarroi. On dirait un personnage arraché à une tragédie antique. Mais celle qui le trahit pourrait appartenir à une comédie de mœurs contemporaine. Alessandra Domenici, elle aussi léger accent –mais italien- donne une énergie tout en retenue au personnage, face à Kadir Esroy, le jeune homme. Venu de l'école du TNS, grand parcours déjà, il impose sa présence forte, mais douce.

Une chorégraphie spirituelle fait vibrer le plateau : Kaori Ito et Corinne Barbara sont passées par-là.

On ressent dans ce spectacle, dans ce texte, ce qu'il peut y avoir d'ironique, de cocasse dans ce que veut Jon Fosse. Mais on n'ose pas rire, même dans les moments franchement comiques, comme si l'on était encore sous le joug de Claude Régy… Or, le livre d'entretiens de Jon Fosse et Gabriel Dufay nous le fait comprendre. Libérons nous !

Studio de la Comédie-Française, 18h30 du mercredi au dimanche inclus, jusqu'au 2 nov. Les textes ont été traduits par Camilla Bouchet, Marianne Ségol, Terje Sinding et Gabriel Dufay mais ne sont pas encore publiés.

L'Echangeur, à Bagnolet, présente « *Vent fort* » jusqu'au 17 oct.

Le théâtre de Jon Fosse est publié à l'Arche. « Écrire c'est écouter », livre d'entretiens de Gabriel Dufay avec Jon Fosse également.

UBU
Scènes d'Europe
European stages

Jon Fosse, poète de la disparition

Par Chantal Boiron

Cet automne, trois créations autour de Jon Fosse (Prix Nobel de Littérature en 2023) sont à l'affiche. Au T2G de Gennevilliers, Daniel Jeanneteau et Mammar Benranou mettent en scène Et jamais nous ne serons séparés, dans la traduction de Terje Sinding, avec Dominique Reymond, Solène Arbel et Yann Boudaud (1). Avec *Étincelles Pièces courtes*, au Studio de la Comédie-Française, Gabriel Dufay signe un montage de courtes pièces et de poèmes, interprété par un quintet de comédiens : Didier Sandre, Anna Cervinka, Clément Bresson, Sefa Yeboah et Morgane Real (2). À l'Échangeur, il présente Vent fort, sa dernière création, avec Alessandra Domenici, Kadir Ersoy, Thomas Landbo et Founémoussou Sissoko.

S'ils sont forcément très différents, les deux premiers spectacles que nous avons vus révèlent néanmoins des correspondances dans les thématiques abordées par Jon Fosse et nous montrent la grande cohérence qu'il y a dans son œuvre. Jon Fosse est le poète de la disparition et du manque, des départs et des retours, des abandons et des retrouvailles, de ces choses si ordinaires et pourtant si mystérieuses qui font nos vies.

Et jamais nous ne serons séparés au T2G de Gennevilliers : attendre…



© Jean-Louis Fernandez : Dominique Reymond dans Et jamais nous ne serons séparés de Jon Fosse, mise en scène de Daniel Jeanneteau et Mammar Benranou au T2G

Dans Et jamais nous ne serons séparés, on ne sait jamais ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. L'histoire est pourtant simple : une femme attend l'homme qu'elle aime. Il ne vient pas. Est-ce une rupture ? A-t-il disparu à jamais ? Est-il mort ? Pour dire l'angoisse de l'absence et la solitude, Jon Fosse nous fait pénétrer dans l'intériorité de cette femme, de ce qu'elle ressent, pense ou imagine. Et cela reste une énigme. On est sans cesse au bord du vertige. Il faut de grands comédiens pour interpréter Jon Fosse, pour nous faire entendre à nous spectateurs la musicalité de son écriture, nous faire ressentir la complexité et la profondeur de sa pensée. Dominique Reymond est merveilleuse, comme toujours. Apparemment, son monologue n'est que la répétition de phrases banales. Mais peut-être les mots ont-ils pour elle un pouvoir magique qu'on ignore :

« Il faut qu'il vienne maintenant
Il faut qu'il vienne maintenant
Et maintenant il va bientôt venir
Je suis forte et grande et belle
Et alors il faut qu'il vienne
Car je suis si forte et si grande et si belle
Et alors il devrait venir
Il faut qu'il vienne maintenant »

En effet, ce long monologue intérieur n'est pas qu'une litanie hypnotique. C'est une véritable partition musicale. Les phrases répétées ne sont jamais tout à fait les mêmes. C'est un mot qui diffère, le ton de la femme qui change. Parfois, cela modifie le sens de la phrase. Parfois même, cela contredit ce qu'elle a dit précédemment. Et puis, il y a le jeu de Dominique Reymond qui nous fait vivre tous les états que traverse cette femme dans son attente. La voilà qui décroche le téléphone. Qui prend une bouteille dans le placard, hésite puis la repose. Qui parle à un coussin sur le canapé comme s'il s'agissait de cet homme qui ne vient pas. Elle le dit : « Je suis un lien avec les objets ». Elle dressera la table pour deux avec « les très beaux verres anciens » parce qu'il les aime lui aussi. Et il y a la voix de Dominique Reymond qui peut prendre toutes les tonalités. C'est un véritable instrument de musique. Elle peut faire la petite fille, se moquer d'elle-même avec ironie nous faire rire pour, ensuite, nous émouvoir davantage. Mais, malgré tous ces petits gestes très concrets, elle restera une énigme pour nous…





© Jean-Louis Fernandez : Solène Arbel, Yann Boudaud et Dominique Reymond dans Et jamais nous ne serons séparés de Jon Fosse, mise en scène de Daniel Jeanneteau et Mammar Benranou au T2G

À la fin, on en revient à la première scène, à ses mêmes incessantes répétitions et à la solitude qui l'entoure. Elle s'adresse à lui : « Ainsi vont les choses. La vie n'est qu'attente ». Elle dit aussi : « Je suis si bien dans ce qui est habituel, dans ce qui se répète… Je suis un lien. » Et, lorsqu'elle qu'elle disparaît à son tour, on entend son rire, un petit rire narquois que l'on avait entendu au début. Et l'on se dit que cette attente ne finira jamais.

Étincelles au Studio de la Comédie-Française : disparaître…

C'est la première fois que Jon Fosse est monté à la Comédie-Française. Gabriel Dufay, comédien, metteur en scène et traducteur, a réalisé sur le petit plateau du Studio un montage de plusieurs de ses textes (de courtes pièces inédites et des poèmes) qu'il a intitulé *Étincelles* (2). Lui-même a traduit plusieurs de ces textes avec Camilla Bouchet. Les autres ont été traduits par Terje Sinding ou par Marianne Segol. Les cinq comédiens qu'il a réunis (Didier Sandre, Anna Cervinka, Clément Bresson, Sefa Yeboah, Morgane Real) forment comme un quintette qui nous transmet magnifiquement la musicalité de l'écriture de Jon Fosse. Il faut dire que l'intimité du studio convient parfaitement à la poésie de Jon Fosse. Car le texte conçu, re-construit par Gabriel Dufay est comme un long poème mélancolique où, là encore, il est beaucoup question de disparition, de départs, de retours improbables. Pourtant, ce n'est jamais triste. Il y a même des instants fugaces, quelques « étincelles » de bonheur. Et, l'on voit la lumière surgir à travers l'obscurité.

Entre Jon Fosse et Gabriel Dufay, il existe des liens très forts. Gabriel Dufay a traduit, mis en scène plusieurs de ses pièces. Ils se sont rencontrés, se sont écrit. Une complicité artistique et une amitié sont nées. L'Arche a publié les entretiens de Gabriel Dufay avec Jon Fosse (3).

Le premier texte, dit par Didier Sandre, nous parle des mystères du théâtre. Jon Fosse évoque ces « instants lumineux, fulgurants » qu'il peut y avoir au théâtre, ces brefs moments où « un ange passe par la scène », comme on le dit en Hongrie. Didier Sandre nous apparaît alors comme l'auteur, du moins comme son messager.

Dans les trois courtes pièces, aussi brèves et intenses que des haïkus, on assiste à des séparations. À l'épure de l'écriture répond le minimalisme de la mise en scène. Derrière un léger rideau, on aperçoit un chemin en pente qui grimpe on ne sait où.. Par terre, il y a du sable. C'est là que tout se passe. Dans les deux premières pièces *Pendant que la lumière baisse et que tout devient noir* et *Liberté*, ce sont des ruptures de couples avec des tentatives de retrouvailles qui restent vaines et de nouvelles histoires qui commencent. Même lorsqu'on vit un nouvel amour, il n'est pas si simple de rompre les liens, d'en finir avec les fantômes du passé … Même si l'on veut s'échapper et recouvrer sa « liberté » : « Sans liberté, on n'est pas un être humain ». Oui, mais qu'est-ce que la liberté ? L'essentiel se joue en quelques répliques. Les personnages de Jon Fosse n'ont pas besoin de beaucoup de phrases pour nous faire comprendre leur désarroi, leurs doutes, leurs peurs ou le bonheur qui, soudainement, semble les surprendre. Leurs corps parlent davantage. Il y a une grande intensité chez les cinq comédiens. Peu de gestes, peu de mouvements mais toujours très intenses. Très justes. Le solo dansé par Sefa Yeboah en est comme une sorte de prolongation silencieuse.

Disons deux mots sur la bande son qui s'en tient aussi au strict nécessaire : la pluie qui tombe dans la première pièce, la ritournelle d'une boîte à musique ou le vent qui souffle dans Là-bas. Mais, tout au long du spectacle, il y a une petite phrase musicale, juste quelques notes de piano, qui revient en leitmotiv.

Avec Là-bas, la troisième pièce, c'est d'une autre disparition qu'il s'agit. Cette fois, on touche à la métaphysique. Un couple (Didier Sandre et Anna Cervinka) fait une randonnée en montagne. On sent toute la tendresse qu'il y a entre eux. Mais aussi de la mélancolie. Lui semble déjà ailleurs. Et, soudain, il aperçoit une lumière que sa compagne ne voit pas. Attiré par cette lumière, il s'en ira sans qu'elle puisse l'arrêter. Et, il grimpera dans la montagne vers on ne sait quoi… Probablement, vers la mort.

Avec le poème qui suit, on reste dans cette dimension métaphysique avec des questions sur l'amour, le sens, la mort. Dit par Didier Sandre, Anna Cervinka, Clément Bresson et Morgane Réal, c'est comme un quatuor jusqu'à ce que Sefa Yeboha les rejoigne pour un dernier poème en solo. Il porte la lampe qu'on avait vue au début. À son tour, il devient le messager de Jon Fosse qui parle de « vivre dans le secret » : « qu'on me laisse vivre dans le secret » … À la fin, il éteindra la flamme.

1) Et jamais nous ne serons séparés de Jon Fosse, mise en scène de Daniel Jeanneteau et Mammar Benranou dans la traduction de Terje Sinding au T2G, Théâtre de Gennevilliers (du 18 septembre au 13 octobre 2025)
2) Étincelles – Pièces courtes de Jon Fosse, mise en scène de Gabriel Dufay avec la troupe de la Comédie-Française au Studio (18 septembre – 2 novembre 2025)
3) Jon Fosse : Écrire, c'est écouter – Entretiens avec Gabriel Dufay (Collection Tête-à-tête)
L'œuvre théâtrale de Jon Fosse est publiée en français par l'Arche.

CRITIQUE Par Manuel Piolat Soleymat - le 14 octobre 2025

Plus que quelques jours pour découvrir la mise en scène saisissante que signe Gabriel Dufay au Théâtre L'échangeur Cie Public Chéri, à Bagnolet, d'une pièce de Jon Fosse intitulée *Vent Fort*.

Quatre remarquables comédiennes et comédiens (Alessandra Domenici, Kadir Ersoy, ThomaS Landbo et Founémoussou Sissoko, qui est également chanteuse) donnent vie et chair à ce «poème scénique» écrit par l'auteur norvégien en 2021. Comme toujours dans l'œuvre de Jon Fosse, il est ici question de visible et d'invisible, d'un présent troué et incertain, d'êtres qui se cherchent dans les méandres d'une réalité qui échappe.
Trois personnages s'aiment, s'observent, se rejoignent, s'opposent, se déchirent, s'interrogent, remettent en cause les frontières de l'espace-temps dans un tourbillon de mots, de corps-à-corps et de silences. Une femme et deux hommes se font face. Le trio amoureux qu'ils composent malgré eux entame une danse heurtée et magnifique, un pas de trois obsessionnel et illusoire.

Toutes les dimensions de cette représentation à la fois profondément concrète et hautement métaphysique concourent à nous plonger dans une atmosphère de poésie théâtrale aux ambivalences troublantes : les lumières de Sebian Falk-Lemarchand, les vidéos de Vladimir Vatsev, les chorégraphies de Kaori Ito et Corinne Barbara, la scénographie de Margaux Nessi, la création sonore de Bernard Vallery, les costumes de Aude Desigaux...

Il faut aller découvrir cette proposition d'une beauté obscure et lumineuse. On en sort nourri, grandi, vivifié.
Manuel Piolat Soleymat

https://lechangeur.org/programmation/spectacles/vent-fort

[photos] : Vladimir Vatsev

Vent fort : Une belle tempête sur l'entre-deux monde

Gabriel Dufay met en scène la dernière pièce de Jon Fosse. Sous-titrée poème-scénique, cette oeuvre particulière résonne comme un chant d'adieu et offre, avec l'histoire d'un couple, une belle réflexion sur notre passage sur terre.

Par Marie-Céline Nivière, le 14 octobre 2025

Gabriel Dufay, la voix émue, remercie à la fin de la représentation le Théâtre L'Échangeur, lieu culturel en danger, d'avoir permis à ce projet d'exister. Si ce grand connaisseur du dramaturge norvégien a actuellement sa mise en scène d'Étincelles à l'affiche du Studio de la Comédie- Française, la production de Vent fort a manqué de ne jamais voir le jour. Les temps sont durs et la culture menacée.

Poème sur la solitude, l'amour, la fin Jon Fosse avait abandonné l'écriture théâtrale, pourtant il y est retourné avec un texte étrange mais si signifiant. Un aboutissement de sa forme poétique, fait de phrases courtes et répétitives, de silences qui en disent long et de formidables ellipses. Ses personnages se parlent mais ne s'entendent pas. Ici cela retentit encore plus fort. Nous sommes dans un entre-deux. Un homme revient d'une longue absence. Il ne reconnaît plus rien. Il soliloque sur le temps, sur l'instant présent, sur ce maintenant qui devient vite demain.



© Vladimir Vatsev

Un huis-clos suspendu

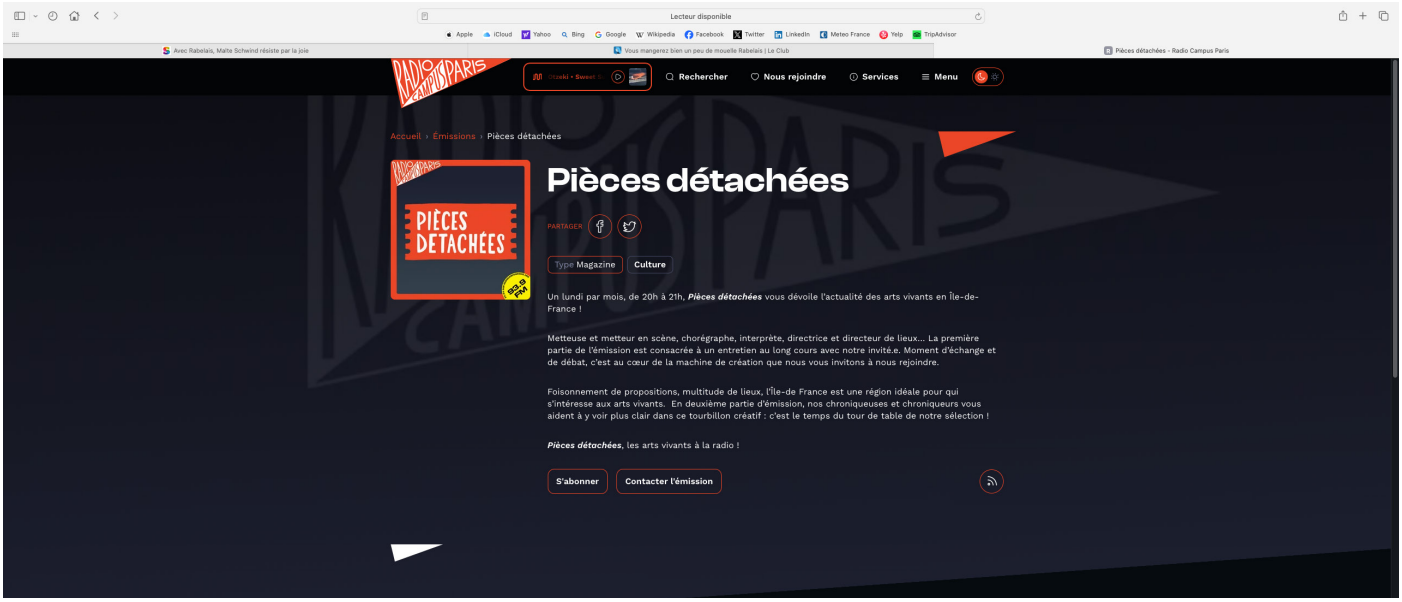
L'homme – incarné par l'exceptionnel comédien d'origine danoise Thomas Landbo – retrouve sa femme. Elle (vibrante Alessandra Domenici) a changé et vit dans un nouvel appartement avec un autre homme (solide Kadir Ersoy). Par ses mots et les situations, ce couple ne semble pas réel. Où sommes-nous ? Dans la tête d'un homme qui, comme Ulysse, revient d'un long voyage pour découvrir l'infidélité de sa femme ? Mais les propos qu'il tient et l'attitude du couple nous entraînent ailleurs.

La scénographie, où le noir du plateau traversé par des lignes blanches, des projections vidéo de silhouettes et d'ombre, les lumières et les fumées, dessine une sphère plus fantomatique. Les corps presque flottants du couple – très belle chorégraphie de Kaori Ito et Corinne Barbara – appuient ce sentiment d'être dans un monde parallèle. Ce que la présence de la magnifique chanteuse Founémoussou Sissoko intensifie.

Savoir lâcher prise
Ne serait-il pas revenu des morts, parce qu'elle refait sa vie et qu'elle doit se libérer de lui ? Même si son nouveau compagnon accepte de la partager avec son souvenir, sa place ne va-telle pas devenir trop envahissante ? Est-il juste venu réclamer une dernière part d'éternité ? Les mots du dramaturge norvégien soufflent et il suffit de se laisser porter par ce Vent fort. Mû par une grande sensibilité et un esthétisme très aigü à la Claude Régy, le travail scénique du metteur en scène Gabriel Dufay est d'une grande beauté. Un seul reproche, cette sacralisation empêche de savourer les traits d'esprits très savoureux de l'auteur qui, cette fois-ci et sans aucun clin d'oeil, avait aussi pris pour arme un peu d'humour.

Vent fort de Jon Fosse
Théâtre de l'Échangeur – Bagnolet
Du 8 au 17 octobre 2025
Durée 1h15.

Mise en scène Gabriel Dufay
Traduction Marianne Ségol
Avec Alessandra Domenici, Kadir Ersoy, Thomas Landbo et Founémoussou Sissoko.
Collaboration artistique Alessandra Domenici
Scénographie Margaux Nessi
Vidéo Vladimir Vatsev
Lumières Sebian Falk-Lemarchand
Son et musique Bernard Valléry
Costumes Aude Désigaux
Conseil chorégraphique Kaori Ito & Corinne Barbara
Régie son & vidéo Anaïs Georgel
Construction du décor Jean-Luc Malavasi
Accompagnement vocal Delphine Astoux
Texte publiée et représentée par L'Arche – éditeur & agence théâtrale.



Lien du podcast : https://www.radiocampusparis.org/emission/N6-pieces-detachees/MJk3-pieces-detachees-consciences-sur-scene

Théâtre du blog

Vent fort de Jon Fosse, traduction de Marianne Ségol, mise en scène de Gabriel Dufay

Posté dans 11 octobre, 2025 dans actualites, critique.

VENT FORT de Jon Fosse, traduction de Marianne Ségol, mise en scène de Gabriel Dufay

«Je dirais, écrit Jon Fosse, que cette pièce est un rêve que j'ai mis sur le papier, avec une dimension cauchemardesque, avec les forces cachées qui nous habitent. » On ne peut mieux dire… En face de nous, tout le concret du théâtre : un homme avec un léger accent étranger (Thomas Landbo), s'interroge sur le temps : le présent existe-t-il vraiment ? Comme dirait Horace, au-delà de son fameux Carpe diem, « Dum loquimur, fugerit invada aetas. » (Pendant que nous parlons, le temps dévorant aura fui.) *Pas de présent stable mais un instant déjà passé et en attente d'un futur qui l'efface. Ce n'est pas de la métaphysique abstraite, comme le fait observer le metteur en scène, mais le concret de la vie. Maintenant : un homme inquiet découvre qu'il ne tient rien «main tenant». Merci à la traductrice, Marianne Ségol de s'emparer de l'étymologie et du jeu de mots pour donner du jeu et du temps – mais lequel? -à l'acteur.



Cet homme donc, rentre chez lui et y trouve sa femme (Alessandra Domenici) avec un autre (Kadir Ersoy) bien -et bons- vivants tous les deux. Mais est-il chez lui ? Son logement le met-il de côté, ou lui appartient-il? Est-on «main-tenant », quand tout vous échappe, sinon cette certitude ridicule, affirmée et répétée, ce que signe le doute: «C'est ma femme, elle m'appartient. » L'autre est arrangeant : pourquoi ne pas rester ensemble, à trois ? Mais dans quel temps et quelle réalité ? Gabriel Dufay a recours aussi bien à la chorégraphie (les gestes amoureux), qu'à la technologie (vidéo de Vladimir Vatsev). Il suggère la force angoissante du rêve -à supposer que cet adultère en soit un- et le vertige de la grande ville. Au quatorzième étage, quelle tentation de fuir le vide en se laissant aspirer par ce vertige!

La scénographie de Margaux Nessi est ce qu'elle doit être : un rectangle vide, répondant à un écran noir en fond de scène et qui se peuple d'images mobiles grises. L'écran lui-même répondant à l'«œil du vent », la grande baie vitrée des immeubles modernes donnant sur un ciel tourmenté ou l'abîme d'une cour. L'actrice et chanteuse Founémoussou Sissoko apporte une présence physique fugace. Cela fait respirer le plateau et hausse ce qui pourrait être une histoire intime, à la hauteur du mythe.

C'est la beauté de cette pièce (2021) qui marque le retour de ce prix Nobel (2023) à l'écriture théâtrale, et qui, selon Gabriel Dufay, fait trembler l'existence même, dans sa simplicité. Un beau travail, vivant, vital, particulièrement à sa place dans la belle salle de l'Echangeur, à Bagnolet (Seine-Saint-Denis). Et, sur un grand plateau bien équipé techniquement et adapté aux mises en scènes d'aujourd'hui. L'accueil du public est généreux et il y a une proximité des transports… Ce théâtre est pourtant dangereusement menacé de fermeture à cause d'une baisse drastique de ses subventions.

Le budget du spectacle, plutôt frugal, est employé au mieux mais a été difficile à boucler. Gabriel Dufay a dû personnellement le compléter, comme si le travail de l'art et de la pensée était inutile, superflu, comme si c'était un luxe qui ne rapportait pas… Évacuer l'art de la vie et de la responsabilité sociale : une question inquiétante à poser avec force aux femmes et hommes politiques, locaux et nationaux.

Christine Friedel

Jusqu'au 17 octobre, Théâtre de l'Echangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, Bagnolet (Seine-Saint-Denis). T. : 01 43 62 71 20.

Au T2G, à Gennevilliers, jusqu'au 13 octobre, Et Jamais nous ne serons séparés de Jon Fosse, mise en scène de Daniel Jeanneteau (voir Le Théâtre du Blog).

*Ecrire, c'est écouter, entretiens avec Jon Fosse de Gabriel Dufay (L'Arche éditeur, 2023).

jean-pierre thibaudat
journaliste, écrivain, conseiller artistique
Abonné·e de Mediapart
1312 Billets · 0 Édition

BILLET DE BLOG 19 MARS 2025

L'écriture soufflante de Fosse traverse « Vent fort »

Après avoir cru en avoir fini avec le théâtre et après des années passées à achever sa « Septologie », Jon Fosse a écrit « Vent fort », une pièce mise en scène intensément par Gabriel Dufay, auteur d'un magnifique livre d'entretiens avec le prix Nobel de littérature 2023.

Signalez ce contenu à notre équipe

Imprimer · Partager



Scène de "Vent fort" © Vladimir Vatsev

De loin en très, très loin, *Vent fort* ressemble à une pièce de boulevard : un homme rentre chez lui après un long voyage et trouve sa femme avec un jeune amant. Elle lui dit de partir, il reste, l'amant lui propose de partager le lit de la femme, une nuit le mari, un nuit l'amant…

Mais c'est une pièce de Jon Fosse, sa dernière à ce jour, magnifiquement traduite du néo-norvégien par Marianne Ségol-Samoy, et bien sûr, c'est tout autre chose

Après dix années passées à finir la prose des sept livres de *Septologie* (dont les derniers viennent de paraître en traduction), Fosse retrouvait le théâtre.La pièce *Vent fort* a été créée au Norske teater en 2021 et traduite à l'Arche trois ans plus tard. Entre temps, Gabriel Dufay avait publié un livre d'entretiens avec Jon Fosse.

« *Cette pièce « Vent fort », expliquait-il à Gabriel Dufay, questionne aussi, quand on en dernier sur la pointe à la scène «est aussi, avant tout une réflexion sur le temps. Il est possible de l'envisager comme ça. Le temps est au centre de toutes mes pièces. Il n'y a quasiment que ça qui m'intéresse : le temps, la façon dont on met des mots dessus, dont on relie les temporalités. Le temps ne cesse d'aller en avant et en arrière, et entre ces mouvements, il y a ces instants miraculeux qui sont déterminants et qui peuvent avoir des similarités troublantes entre eux, et qui créent peut-être ce qu'on pourrait désigner comme le présent. Insaisissable.* » Fosse dit encore : « *Il y a, dans l'écriture de cette pièce, une dimension documentaire ,sur ces forces cachées qui nous habitent. Des forces étranges qui peuvent s'éveiller sur le plateau* ».

Fosse sous-titre sa pièce « *poème scénique* », il ne l'avait fait pour aucune autre. Ce qui est plus habituel, il nomme simplement ses trois personnages « *l'homme* », « *la femme* », « le jeune homme » représentent et merveilleusement interprétés chez Dufay, avec chacun.e sa part d'étrangeté par Thomas Landa. Léonore Zurflüh et Yuriy Zavalnyuk le mettent en scène ajoute la présence de poèmes et chants par Alexandra Domenici et a été conseil pour la chorégraphe par Kaori Ito. Tout cela d'excellente facture de même que la scénographie de Margarux Nessi, le travail vidéo de Vladimir Vatsev ou les lumières de Sevia Falk-Lemarchand. Tous, à bon escient, font de *Vent fort*, l'étrange et poétique tout pour approche réaliste jusque dans les étreintes.



Scène de "Vent fort" © Vladimir Vatsev

On se tient, de bout en bout, à la lisière du possible. A commencer par cette fenêtre invisible au bord de la scène devant laquelle l'homme s'assoit, se lève, ouvre puis referme la fenêtre avant de l'ouvrir à nouveau. Tout se délite, à la faveur d'un clignement des yeux, « *c'est fini c'est passé/ c'est dis passé* » dit l'homme. Même incertitude quant au lieu où nous sommes, au quatorzième étage d'un immeuble. L'appartement d'où cela s'avoir est l'homme vivait avec sa femme et l'enfant, celui ce il ne lui plaît pas dit-il. Sa femme a déménagé pendant qu'il était en voyage, pour vivre avec lui, l'amant, le jeune homme qui entre maintenant.

Les lieux, les temps, les vies d'avant et de maintenant se superposent. « *Paris* » ne cesse de revenir dans la bouche de l'homme. « *Paris* » dit plus d'une fois la femme à l'homme. Rôde, dans les interstices, une présence féminine fantomatique, qui entre dans ce rêve éveillé que semble cette pièce tandis que la fenêtre s'ouvre à nouveau, laissant entrer le vent dans cette pièce au quatorzième étage de l'immeuble et que l'homme s'en approche. Un hymne à l'amour aussi bien.

Les lecteurs, les spectateur de *le nain le vent* (mise en scène Patrice Chéreau) et de *Quelqu'un va venir* (mis en scène Claude Régy) tricoteront des échos entre ces trois pièces dont la première, *Vent fort* semble contenir en puissance des précédentes. A la fin de la pièce, le vent souffle de plus en plus fort, l'homme est proche de la fenêtre ouverte dont les vitres ont disparu. La femme lui dit de faire attention, le vent souffle encore plus fort et…

Après les saluts, Gabriel Dufay a lu la très belle lettre tirée « *L 'art c'est la paix* », écrite l'an dernier par Jon Fosse pour le Journée mondial du théâtre. Une lettre magnifique. Une opportunité n'a fait depuis que grandir. J'en extrais ce passage :

« *Tout bon art contient précisément cela: quelque chose d'étranger, quelque chose que nous ne pouvons pas comprendre complètement, et qu'en même temps nous comprenons, d'une certaine manière. Il contient un mystère pour ainsi dire. Quelque chose qui nous fascine et ainsi nous pousse à dépasser nos limites et, ce faisant, crée la transcendance que tout art doit à la fois contenir en lui-même et nous montrer. Je ne connais pas de meilleurs façon que d'unir les opposés. C'est l'approche exactement inverse de celle des violents conflits que l'on voit trop souvent dans le monde, qui colorent à la tentation destructrice d'anéantir tout ce qui est étranger, tout ce qui est unique et différent, souvent en utilisant les inventions les plus inhumaines que la technologie ait mises à notre service. Le terrorisme existe dans le monde. La guerre existe. Car les hommes ont également une part d'animalité, guidés par leur instinct de reservoir l'autre, l'étranger, comme une menace pour leur existence plutôt que comme un mystère fascinant. C'est ainsi que la singularité -les différences ! que nous pouvons tous observer -disparaît pour laisser place à une uniformité collective, où toute différence est une menace qu'il faut éradiquer .* »

Après sa création à la MC de Créteil , sa programmation au Théâtres des deux rives à Charenton-le-Pont, le spectacle *Vent fort* sera au TJP de Strasbourg du 20 au 23 mars puis le 29 avril au Théâtre du Carré. Il sera ott automne à l'affiche du Théâtre de l'échangeur de Bagnolet

Vent fort sous-titré ***un poème scénique***, traduit du néo-norvégien par Marianne Ségol-Samoy est publié à l'Arche comme tout le théâtre de Jon Fosse

Jon Fosse, "Écrire, c'est donner", entretiens avec Gabriel Dufay est également publié à l'Arche.

Un nouveau nom, septologie VI- VII (dernier des trois volumes de *Septologie*), traduit du néo-norvégien par Jean-Baptiste Coursaud vient de paraître chez Christian Bourgois.

Recommandé (0) · Partager

Commenter

Procès Sarkozy-Kadhafi : nos résumés en vidéo

Des centaines de pages de procès, sur le terrorisme, le financement libyen de la campagne de Nicolas Sarkozy en 2007 et les ventes d'armes : on vous propose un récit clair et concis, en cinq minutes et en accès libre.

Voir

Les articles les plus lus

Gouttes(s) — Enquête
Caricature de Cyril Hanouna : La France insoumise refuse de dire qui a validé l'affiche

Terrorisme — Enquête
Un témoin du procès des geôliers de l'Etat islamique menacé de mort à son domicile

Justice — Enquête
De nouveaux soupçons pèsent sur la juge Gerhards, déjà poursuivie pour douze délits présumés

Discriminations — Enquête
Des pompiers sonnent l'alarme sur le racisme décomplexé dans leurs rangs

Énergies — Enquête
Le document secret qui a bouleversé le contrôle du nucléaire français

Recommandés par nos abonné·es

Billet de blog
Expulsion de la Gaîté Lyrique : au petit matin, la honte

Billet de blog
La LDH porte plainte contre Apple

Billet de blog
Le scorbut en France

À La Une de Mediapart

Violences sexistes et sexuelles — Enquête
Loin du cinéma, des femmes dénoncent le comportement de Gérard Depardieu
Trois femmes affirment à Mediapart avoir été agressées ou harcelées sexuellement par l'acteur français. Des délits qui pourraient se cumuler. Aucune n'a porté plainte, mais deux ont apporté leur témoignage dans le cadre du procès de l'acteur, qui sera jugé pour agressions sexuelles les 14 et 15 mars.
par Marine Turchi

Dossier — 18 articles
L'affaire Depardieu
Depuis la révélation de l'ampleur des violences sexuelles et sexistes, dans Mediapart ou auprès de la justice, Celui-ci, qui conteste les accusations, sera jugé pour agressions sexuelles devant le tribunal correctionnel de Paris. En mars. Une affaire qui révèle aussi une forme de complaisance française face à #MeToo.
par La rédaction de Mediapart

International — Reportage
« Fatigués, en colère et désespérés » : en Israël, dans le défilé contre Nétanyahou
L'appel à manifester avait été lancé après que le premier ministre israélien a décidé de renvoyer le directeur des services de renseignement intérieur Ronen Bar à la veille de la guerre à Gaza. Sa principale revendication porte sur un accord de libération des otages.
par Clothilde Mraffko

Proche et Moyen-Orient — Entretien
« Que doivent faire les Palestiniens ? Mourir en silence ? »
Israël a sorti la guerre contre la bande de Gaza mardi 18 mars, tuant dans ses bombardements des centaines de personnes. Mediapart s'est entretenu avec Raji Sourani, avocat gazaoui, fondateur du Centre palestinien pour les droits humains, de passage à Paris.
par Gwenaelle Lenoir

Faites vivre le débat !

En vous abonnant, vous bénéficiez automatiquement de l'ouverture d'un blog. Dessins, essais, opinions, photos, vidéos, sons…à vous de publier vos billets !

En savoir plus

Zone critique – 10 avril 2025
Spectacles



JON FOSSE, GABRIEL DUFAY : QUAND LA RÉALITÉ S'ENVOLE

Morgane Fourcault
Rédactrice

Jon Fosse ne souhaitait plus écrire pour le théâtre après sa dernière pièce, *Ylaljali* en 2012. Mais près de dix ans plus tard, en 2021, le dramaturge propose une nouvelle pièce : *Vent fort*, qu'il présente comme un poème scénique. Tout en conservant son écriture épurée, il revient au théâtre avec une force nouvelle, « je n'avais jamais écrit comme ça » confie-t-il à Gabriel Dufay dans un recueil d'entretiens *Écrire, c'est écouter*. C'est grâce à ces mots que le metteur en scène Gabriel Dufay a su donner corps à ce texte poétique.

Une pièce d'amour

La scène se présente comme un grand vide noir d'où émane le souffle du vent. Une silhouette s'avance doucement vers les spectateurs avant de leur partager quelques mots sur l'amour. Puis cette dernière accompagne la musique du vent par un chant aux résonances rock. La voix d'Alessandra Domenici nous accompagnera ainsi jusqu'à la fin de la pièce pour ne pas nous faire oublier ce message. Car l'amour est ici sujet qui régit les protagonistes en un triangle amoureux. Le spectacle nous interroge sur l'acceptation de la fin d'une passion ; le vent fort

comme celui qui nous ramène inlassablement vers l'être aimé. L'Homme (Thomas Landbo) est de retour chez lui après une longue absence. Il vient retrouver La Femme (Léonore Zurflüh), mais voilà que pendant son absence elle a emménagé dans un nouvel appartement avec Le Jeune Homme (Yuriy Zavalnyouk). Le scénario pourrait être celui d'une comédie, le rire est au rendez-vous, jusqu'à jouer du cliché de l'amant qui sort de l'armoire. Cependant, dès le départ, la mise en scène nous place à l'endroit du rêve et questionne le spectateur : ne serions-nous pas en fait en plein cauchemar ?

Un cauchemar

Après le chant et avant le texte, les corps de La Femme et du Jeune Homme se relèvent de terre et se mettent à danser. Leurs souffles guident leurs corps qui se retrouvent, leur danse est organique et rend leur passion concrète. L'atmosphère du rêve est explicitement mise en scène grâce à la scénographie de Margaux Nessi. Les deux amoureux dansent sur des nuages, le sol brille comme un mirage. L'espace de jeu est délimité par un rectangle blanc au-dessus duquel un écran projette des vidéos, représentant tantôt les plans d'architecte de l'appartement, tantôt la vue de la ville du haut du 14e étage. Créées par Vladimir Vatsev, elles nous plongent dans un raisonnement onirique. Au plateau, un lit, une table et des chaises nous rappellent un environnement quotidien. Les incohérences et les raccourcis du rêve sont présents. Mais celui-ci tourne ensuite au cauchemar lorsque l'Homme, qui tente de séparer La Femme et Le Jeune Homme, semble ne pas être entendu ni vu par eux. Les paroles sont rythmées comme une partition de musique, les corps sont tendus. Puis le charme du rêve se rompt tout à coup lorsque le Jeune Homme s'adresse directement à l'Homme en lui demandant s'il doit partir. Un dialogue pragmatique s'ensuit, celui d'une impossible séparation amoureuse. Reste cette fenêtre d'abord ouverte par L'Homme mais qui ne cesse de s'ouvrir de plus en plus par elle-même, lentement…

La pièce n'a ni linéarité, ni logique et surtout, pas de réponse à donner.

« This isn't happening »

Au-delà du rêve, ce spectacle nous amène à nous interroger sur la réalité. Car si dès le début de la pièce nous considérons L'Homme comme le protagoniste principal, nous sommes progressivement amenés à douter de son existence. Peut-être ne sommes-nous pas témoins de son rêve, mais plutôt de sa mort. De quel voyage revient-il ? Serait-il un fantôme qui n'arrive pas à quitter la vie, à quitter sa femme ? Voilà sans doute la raison du déménagement de celle-ci… Il représente cet amour éternel qui nous suit dans le temps et dans l'espace, malgré une séparation. La pièce ne donne aucune réponse, son interprétation se fait avec ce qu'il y a de plus intime en chaque spectateur jusqu'à une révélation possible : le protagoniste principal n'est pas L'Homme, mais La Femme. Peut-être que toute cette histoire et ces paroles émanent de sa propre conscience. Nous sommes témoins de ses déchirements intérieurs, de sa difficulté à accepter que les traces d'un ancien amour viennent s'immiscer entre elle et l'homme qu'elle aime à présent. D'ailleurs c'est La Femme qui à un moment ouvre grand la bouche pour crier sans qu'aucun son ne sorte… La pièce nous fait comprendre que « les pensées […] ne sont pas réelles / elles sont juste à côté de ce qui est réel ».

Se consoler avec un maintenant qui n'existe plus

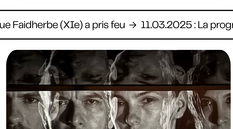
Davantage que l'amour, le rêve ou la réalité, le sujet de la pièce est avant tout le temps. Comment peut-on accepter le temps qui passe et ses marques en nous ? Comment peut-on le

laisser partir ? Le temps auquel on s'accroche, celui qui nous fait prendre conscience de notre solitude. L'Homme se questionnait déjà au début de la pièce : qu'est-ce que maintenant ? Maintenant nous échappe, car le temps de le dire, il n'existe déjà plus… La pièce n'a ni linéarité, ni logique et surtout, pas de réponse à donner. Le temps semble contenu sur scène. La lumière créée par Sebian Falk-Lemarchand traduit bien cette sensation, habillant l'espace comme une photo en noir et blanc. La fenêtre qui s'ouvre lentement par elle-même, de plus en plus grand jusqu'à tomber, représente ce temps qui nous engloutit. Le vent fort c'est peut-être le temps qui nous emporte. *Vent fort* convoque plusieurs formes d'art pour plonger le spectateur au plus profond de lui-même, découvrir ce qu'il a de plus intime. Si l'on ferme les yeux, chacun peut sentir le vent fort sur son visage, celui qui vient de la montagne, celui qui vient de la mer, celui du haut d'une tour qui vacille, celui de la vie.

- ***Vent Fort* de Jon Fosse, mise en scène Gabriel Dufay**.

Un article par Morgane Fourcault, le 10 avril 2025

cult.
news



5 : Le magasin de disques Le Silence de la rue, situé rue Faidherbe (XIe) a pris feu → 11.03.2025 : La progr

Scènes Théâtre

Jon Fosse dans ses éléments

par Antoine Couder
22.03.2025

Puisque vous ne voulez pas voir le réel –ou si tout simplement le réel n'est pas visible, catégoriquement– alors oui, c'est un fait : vous serez emporté par « Vent fort ».

Le paradoxe de tout ça, si l'on en croit Jon Fosse, c'est que tout est absolument visible, tout est là, sous nos yeux. La pièce de boulevard, racontée pour faire drame et surtout drame bourgeois, se déroule, en effet, sur la scène. L'amant est là, ou alors, il est dans le placard, mais dans tous les cas, il est bien avec cette épouse qui semble avoir complètement oublié l'existence de son mari. Tout ce que l'on voit est bien réel, mais en quelque sorte « ne peut pas être », en tout cas ne devrait pas.

Tout au présent

Qu'est-ce qui est réel ? Ce que l'on voit de loin, ce que voit parfaitement le spectateur ? Ou ce que dit le texte qui parle de près, là où ça se passe ? Drame bourgeois et de facto débat scientifique sur ce que l'on peut appeler le réel ou encore le temps. « Le temps est au centre de toutes mes pièces. Il n'y a quasiment que ça qui m'intéresse, dit Jon Fosse à Gabriel Dufay, ici à la mise en scène et la création. « Le temps, la façon dont on met des mots dessus, dont on mêle les temporalités. Le temps ne cesse d'aller en avant et en arrière, et entre ces mouvements, il y a ces instants minuscules qui sont déterminants et qui peuvent avoir des similarités troublantes entre eux, et qui créent peut-être ce qu'on pourrait désigner comme le présent. Insaisissable."

On marche sur la tête

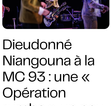
C'est bien ce qui arrive au pauvre mari pour qui l'apparition de ce présent est un tremblement de terre à la fois moral et scientifique. Son désarroi est palpable tout le long de la pièce, jusqu'à sa disparition finale, emporté par les éléments qui constituent alors ces réalités « invasives » qui auront raison de/contre lui. Le vent se fait fort, il est, lui aussi, inquiétant. C'est bien d'un drame intégral très directement lié à la condition humaine auquel on assiste ici. Un drame en ce qu'il est proche de la folie du « Lenz » de Georg Büchner. La folie, la poésie, le trou noir. On marche sur la tête. Le mari-narrateur et fantôme cherche des explications tout autant théologiques que philosophiques , il se protège d'abord en « Tractatus logico-philosophicus » pour ne pas devenir fou. Et puis peu à peu, au contraire, pour être prêt à comprendre la folie de la réalité pure qu'il ressent à l'instant de l'apparition de l'amant. Sa pensée, celle qui voit, n'y croit tout simplement pas. « Je n'en crois pas mes yeux », c'est presque littéral.

Vivre pour le dire

Les yeux sont peut-être, les vrais coupables dans cette débâcle du Cogito. Des yeux, esclaves de ces clignotements qui rendent les choses troubles et fantomatiques et troublent le théâtre des événements. Le mari, en effet, se débat sur scène pendant que les spectateurs surplombant les événements jouissent d'une vue d'ensemble. Et distinguent les personnages projetés sur une vidéo diffusée derrière les acteurs qui eux, n'y voient pas grand-chose. Les acteurs, bien sûr, sont occupés à « agir » dans ce spectacle total du théâtre de boulevard. Ils ne « réalisent » pas forcément qu'au même moment, leurs images se reflètent sur l'écran de la vidéo. Ils sont les jouets du temps, dirait Jon Fosse. Cette image « réelle » de l'écran, provoque un effet définitif de dérangement. Impossible de toucher à cette « division qui ne divise pas », la réalité des choses. L'idée n'existe pas, ce qui existe, nous l'avons sous les yeux : des personnages interconnectés sur scène et en même temps déconnectées, des hommes, des femmes se noyant dans des masses sombres, des textures vaporeuses qui semblent vouloir se figer et durcir le paysage. Quelque chose est étouffant, est-ce le mensonge, le désarroi ? On n'en saura pas plus. Mais on se souviendra du « Live to tell » de Madonna, chantée ici à la façon de Nick Cave. « Vivre pour le dire » pour traduire abruptement. Tout à fait le propos de la pièce.

@Photo : Vladimir Vatsev

« Vent fort », le 29 avril 2025 au Théâtre de Chartres – deux semaines en octobre 2025 à l'Échangeur – Théâtre de Bagnolet (tournée en cours)
Traduction : Marianne-Ségol-Samoy . Mise en scène : Gabriel Dufay. Avec Alessandra Domenici, Thomas Landbo, Yuriy Zavalnyouk, Léonore Zurflüh. Collaboration artistique : Alessandra Domenici. Scénographie : Margaux Nessi. Conseil chorégraphique : Kaori Ito. Vidéo : Vladimir Vatsev. Lumières : Sébian Falk-Lemarchand. Costumes : Aude Desigaux. Son : Bernard Vallery. Régio son/vidéo : Anaïs Georgel. Construction/décor : Jean-Luc Malavasi. Assistant à la mise en scène : Arnaud Bocquet. Administration : Clio Baran et Jérôme Bocquet



Dieudonné Niangouna à la MC 93 : une « Opération rumba » un peu trop étourdissante

par Julia Wahl
22.03.2025
→ Lire l'article



22.03.2025 → 22.03.2025

Une Vénus de 5743 ans aux Zébrures de Printemps : Olivia Csiky Trnka évoque la mort de manière « joyeusement frontale »

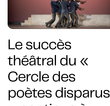
par Yaël Hirsch
le 21.03.2025
→ Lire l'article



14.03.2025 → 15.03.2025

Ikue Nakagawa : un solo subtil en noir et blanc pour révéler des choses cachées

par Marc Lawton
21.03.2025
→ Lire l'article



Le succès théâtral du « Cercle des poètes disparus » continue à Paris

par Paul Fourier
20.03.2025
→ Lire l'article



© DR

« Vent fort » d'après Jon Fosse, mise en scène de Gabriel Dufay

— par Brigitte Rémer, pour Ubiquité-Culture(s)

Théâtre

CRITIQUE — L'univers de Jon Fosse, écrivain norvégien, Prix Nobel de Littérature en 2023, reste énigmatique, ses pièces sont denses, linéaires et minimalistes. L'épreuve du temps qui passe est un de ses grands thèmes. Il décline le langage dans toutes ses variations, répétitions et réminiscences.

L'un de ses derniers textes, *Vent fort*, écrit en 2021 après son roman-fleuve *Septologie*, met en scène un Homme de retour chez lui après une longue absence et qui fait face à l'instant présent et à une autre réalité quand il comprend que sa place est prise. La Femme a changé d'espace et vit avec un autre, elle lui demande de partir. Ce huis clos autour du couple, sur l'amour et la séparation, apporte ses fantômes et nous parle. L'homme perd pied (Thomas Landbo), il est à la fenêtre, attiré par le vide et le tourbillon incessant du vent, « jeté dans l'explosion de ma vie » dit-il.

Le temps et l'espace se troublent comme se mêlent dans une certaine confusion le passé et le présent en mouvements de balancier, l'absence d'avenir. Il parle dans le vide, cherche sa respiration, la femme est loin déjà (Léonore Zurflüh), son amant (Yuriy Zavalnyouk) fait face à l'homme. Poèmes, chants et musique adoucissent un peu l'atmosphère à travers la figure de l'ange (Alessandra Domenici).

On est dans un espace vide, au quatorzième étage, un appartement qui figure le temps. La scène est comme l'espace mental de l'Homme. Face à nous, la fenêtre et quelques accessoires (scénographie Margaux Nessi, lumières Sébian Falk-Lemarchand). L'ensemble est sombre et le geste prend place, évoquant ce qui ne peut se formuler (conseil chorégraphique Kaori Ito). Au loin la

ville se projette, présente et discrète (vidéo Vladimir Vatsev). C'est comme le soliloque d'un homme face à lui-même, obsessionnel dans ses flux et ses reflux. La femme répond à peine. « Tu ne dis rien… » lui reproche-t-il. Climat d'angoisse et d'étrangeté, difficulté d'aimer, trahisons et mensonges, inquiétudes, obsessions, bilan d'une vie, radiographie d'un couple dans son incommunicabilité.

Chez Jon Fosse les pensées les plus profondes se disent avec un vocabulaire simple et les silences sont un langage. Une pensée se construit autour de la fragilité et de l'humanité, de la question du sens de l'existence, du déni de réalité, de la folie et de ses limites. Dans Je suis le vent et Quelqu'un va venir, deux textes plus anciens, on passait aussi du rêve au cauchemar, des fantasmes à la tentation du suicide, du questionnement sur soi-même aux questions métaphysiques, de la mobilité à la contemplation, de l'amour à la solitude. Le vent c'est aussi le souffle et la respiration cet espace sacré, l'intérieur et l'extérieur.

Dans la mise en scène de Gabriel Dufay les éléments parlent – fenêtre, portes, vent, gestes – comme cette fenêtre qui bascule jusqu'à se décrocher et tomber dans le vide, symbole du vacillement de la raison chez cet Homme, perdu. Le metteur en scène entretient une relation de longue date avec l'auteur, dont il a publié la correspondance et créera un spectacle autour de plusieurs de ses pièces à la Comédie-Française, en septembre 2025. Il expérimente l'hybridation des genres et des disciplines, et avait présenté à la Maison des Arts de Créteil Fracassés de Kae Tempest et Colère noire de Brigitte Fontaine. Sa direction d'acteurs est précise et fine, tous dans une hyperconcentration.

Au quatorzième étage devant la fenêtre, Ne te penche pas ! » aura-t-elle dit à plusieurs reprises. L'Homme se penche. Un cri déchire l'espace, qui dit Non ! La vie la mort se jouent en quelques secondes. La scène se recouvre de brume. La seule chose qui existe / en tout cas pour l'être humain / c'est un maintenant / qui est si bref qu'il n'existe plus / avant même qu'on l'ait pensé / oui comme une petite lumière / oui de l'éternité / Une petite étincelle d'éternité / Mais c'est quoi une étincelle / Un éclat soudain de lumière / Une vision soudaine / aussi vite disparue écrit Jon Fosse.

Spectacle vu le 5 mars 2025 à la Maison des Arts de Créteil. Puis en tournée

- **le 18 mars 2025 au Théâtre des 2 Rives, Charenton-le-Pont**
- **du 20 au 22 mars 2025 au TJP Grande Scène, Strasbourg**
- **le 29 avril 2025 au Théâtre de Chartres**

En partenariat avec :

Ubiquité-Culture(s)

[Voir le site internet.]





la tempête





Gabriel Dufay met en scène Vent fort de Jon Fosse



photo de répétition Vladimir Vatsev

Un homme, de retour après un long voyage, regarde par la fenêtre d'un appartement au quatorzième étage, il semble avoir perdu toute notion du temps et de l'espace. Il monologue pour tenter d'y voir plus clair et se souvenir de ce qui l'a conduit ici. Une femme entre dans l'appartement. Ils ont vécu ensemble et ont eu un enfant. Mais il semble qu'elle ait déménagé dans un autre lieu avec un jeune homme. L'homme est confronté à ses souvenirs et à ses fantasmes, confondant passé, présent et avenir. Sa femme – ou son ex-femme – et son amant s'éteignent devant lui. Tout à son obsession et confronté à une forme de folie, l'homme tente de les arrêter et de comprendre ce qui est en train de se passer. Le jeune homme est-il la projection de celui qu'il était ? Sommes-nous dans le nouvel appartement de la femme ou dans l'ancien appartement ? Le jeune homme et la femme sont-ils les fantômes de l'homme à la fenêtre, ou est-ce l'inverse ? L'homme cherche à résoudre toutes ces questions, et tout en étant amené à faire un bilan de son existence, semble de plus en plus inexplicablement attiré par la fenêtre et par le vent qui souffle.

« Vent fort est un spectacle conçu à partir d'un texte inédit de Jon Fosse, qui marque son retour au théâtre après dix années consacrées à l'écriture romanesque. C'est selon moi un véritable thriller amoureux, une pièce sur la mémoire, l'amour et la disparition. Elle se donne à voir comme une énigme offerte aux spectateurs et aux acteurs, les personnages s'apparentant à des êtres enfermés dans le labyrinthe du temps, dans des prisons invisibles, cernés par leurs propres fantômes, cherchant envers et contre tout à redevenir vivants. Pour moi, le personnage principal des pièces de Jon Fosse est le temps. Après les créations à la MAC de Fracassés de Kae Tempest et Colère noire de Brigitte Fontaine, dans lesquelles nous avions déjà expérimenté l'hybridation des genres et des disciplines (théâtre, danse, musique, arts numériques…), nous voulons poursuivre cette exploration. J'ai par ailleurs l'intuition depuis longtemps que les pièces de Jon Fosse appellent la danse et qu'elles sont tout autant théâtrales que chorégraphiques. L'idée première est donc de donner corps à ce véritable poème scénique, d'approfondir en images et en sons l'univers si singulier de Jon Fosse, d'en donner une lecture renouvelée. J'ai pour volonté avec ce spectacle de réveiller les fantômes (les forces invisibles et souterraines) et de faire naître de l'obscurité une lumière qui va en se renforçant. Fosse est pour moi le poète du quotidien et de notre époque parcellaire, ses pièces – ou ses poèmes – ont quelque chose à nous délivrer sur le mystère et la beauté de nos existences. »
Gabriel Dufay

Vent fort
Texte Jon Fosse
Traduction Marianne-Ségol-Samoy
Mise en scène Gabriel Dufay
Avec Alessandra Domenici, Thomas Landbo, Yuriy Zavalnyouk, Léonore Zurflüh
Chorégraphie Kaori Ito

Production : Compagnie Incandescence
L'Arche Est Editeur et Agent Théâtral du Texte représenté (www.arche-editeur.com)
Coproduction : Maison des Arts de Créteil, TJP, Centre Dramatique National Strasbourg Grand Est, T2R Théâtre des 2 Rives, Ville de Charenton, Théâtre de Chartres Scène conventionnée d'intérêt national, Cie Incandescence.
Avec le soutien du Théâtre Paris-Villette, Ambassade Royale de Norvège à Paris (en cours)
« La pièce Vent fort de Jon Fosse (traduction de Marianne Ségol-Samoy) est publiée et représentée par L'ARCHE – éditeur & agence théâtrale. www.arche-editeur.com

du 5 au 8 mars 2025
Maison des Arts de Créteil – CRÉATION

18 mars 2025
Théâtre des 2 Rives, Charenton-le-Pont

du 20 au 22 mars 2025
TJP Grande Scène, Strasbourg

29 avril 2025
Théâtre de Chartres

5 MARS 2025 PAR DOSSIER DE PRESSE

Partager cette publication

Vous aimerez peut-être aussi

Laisser un commentaire

Rejoindre la discussion?
N'hésitez pas à contribuer !

Nom *

E-mail *

Site web

Enregistrer mon nom, mon e-mail et mon site dans le navigateur pour mon prochain commentaire.

Laisser un commentaire

Dans le moteur de recherche, plus de 22 000 spectacles référencés

Rechercher

SCÈNE

VENT FORT

2 AVRIL 2025 HEBDOSCOPE

Le TJP CDN invitait le public à découvrir un poème scénique du grand écrivain norvégien Jon Fosse traduit par Marianne Segol - Samoy et mis en scène par un spécialiste de son œuvre Gabriel Dufay de la Cie Incandescence.



Vent-fort-mobile-©-Vladimir-Vatse

C'est une pièce qui intrigue par sa double appartenance, celle d'une banale histoire de jalousie dans un couple traditionnel et celle du mystère qui habite l'âme humaine aux prises avec la mémoire et le temps. Autant dire deux registres pratiquement antagonistes et que seul l'art peut réunir et ici il y réussit fort bien grâce entre autres à la danse et à la musique.

Le début de la pièce nous met en présence d'un homme qui ne cesse de regarder par la fenêtre en se demandant s'il s'agit de cette même fenêtre qu'il connaissait ou d'une autre forcément ailleurs et d'emblée on se dit que cet homme semble atteint d'amnésie ou d'un trouble mental, d'autant que bientôt il essaie de se situer par rapport à l'appartement dans lequel il revient après une assez longue absence, qu'il doit y retrouver celle qu'il aime mais là encore il a du mal à reconnaître l'endroit et en concluant que sa femme a déménagé pendant son absence, le voilà déstabilisé, se mettant à s'interroger sur le sens des mots comme « clin d'œil » ou « ici ».

Toute cette errance intellectuelle va se transformer en surprise et colère quand un jeune homme surgira dans l'appart et embrassera sa femme sous ses yeux médusés. Il ne comprend pas et s'insurge. Est-il la proie d'un cauchemar ou la réalité est-elle bel et bien celle qui se déroule sous ses yeux ?

Un malaise s'installe en lui comme en nous, la réalité devient fiction. Ne s'agit-il pas d'un dédoublement de la personnalité ? Le jeune homme semble comme l'homme s'être absenté durant un certain temps et à son retour être accueilli à bras ouverts par la femme, n'est-ce pas ce que l'homme espérait pour lui ?

La relation entre « sa femme » et l'intrus se concrétise, se manifestant par des étreintes amoureuses spectaculairement représentées par des danses expressives (chorégrahie Kaori Ito) où leur complicité et leur bonheur ne font aucun doute tandis que l'homme proteste et revendique une sorte de droit de propriété sur la femme au prétexte qu'ils sont mariés. Il ne cesse de le répéter comme d'en faire un argument imparable ce qui n'ébranlent ni le jeune homme ni la femme, toujours manifestement déterminés à vivre leurs retrouvailles.

Un autre épisode survient où il va être question de départ « Qui est légitime ici et qui doit partir ? Selon l'homme, c'est le jeune, il le lui répète à maintes reprises mais cherche en vain l'appui de sa femme qui semble ne pas suivre cette querelle jusqu'au moment où c'est elle qui incitera l'homme au départ malgré le fait que le jeune propose une cohabitation à trois et chose inouïe la possibilité de partager la femme. On frise alors le sordide, ce qu'aucun n'accepte. Il faut une échappatoire et c'est le vent qui ouvre la fenêtre de ce quatorzième étage et malgré les mises en garde de la femme et du jeune homme il s'approche et, happé par le vide, disparaît.

Cette pièce qui marque le retour de Jon Fosse à l'écriture scénique après plus de dix ans consacrés au roman demeure pour nous énigmatique mais semble nous dire que l'amour parti, l'amour déçu construit un scénario qui ne peut que tendre à montrer l'effondrement et sa concrétisation par une chute, une disparition irrémédiable.

Une scénographie très dépouillée avec pour tout décor cette grande image de la ville au loin (Margaux Nessi) et ce jeu d'acteurs quasiment expressionniste avec Thomas Landbo, l'homme qui a perdu ses repères, Léonore Zurfluh, la femme, l'amoureuse, l'oublieuse et Yury Zavalnyouk, le jeune homme décomplexé, nous ont conduits à mesurer et apprécier l'étrangeté de la condition humaine et sa nécessité de la représenter.

Marie-Françoise Grislin pour Hebdoscope

Représentation du 20 mars au TJP/CDN

ARTICLE PRÉCÉDENT
Parallax

Vent fort de Jon Fosse, traduit par Marianne Ségol-Samoy, L'Arche Editeur, mise en scène Gabriel Dufay, à La MAC – Créteil.



Crédit photo: Vladimir Vatsev

Vent fort, texte de **Jon Fosse,** traduit par ***Marianne Ségol-Samoy,*** L'Arche Editeur**,** mise en scène ***Gabriel Dufay,*** scénographie ***Margaux Nessi,*** vidéo ***Vladimir Vatsev,*** lumières ***Sebian Falk-Lemarchand,*** son et musique ***Bernard Vallery,*** costumes ***Aude Désigaux*** avec ***Alessandra Domenici, Thomas Landbo, Yuriy Zavalnyouk, Léonore Zurflüh.***

Gabriel Dufay, metteur en scène, est un fin connaisseur de l'œuvre de Jon Fosse; ses rencontres avec l'auteur ont fait l'objet d'un livre, *Ecrire, c'est écouter*, dont nous avons fait écho. Il lit à la fin du spectacle une lettre de Jon Fosse sur la défense du théâtre, qui conclut par: l'art c'est la paix – des mots qui résonnent fort en ces temps où la défense de la culture et de l'esprit pèse peu au regard des bruits de bottes.

Qui mieux que lui peut donc monter un texte rêche qui met en jeu les pulsions, les désirs enfouis ou refoulés, la jalousie possessive d'un homme pour qui le temps semble s'arrêter au présent immédiat. *Vent Fort* est sous-titré « *un poème scénique* » mais la forme reste théâtrale, fondée sur des monologues et des dialogues concis et elliptiques, parfois plus brutaux, plus crus que dans les textes précédents de l'auteur, et la situation tient d'une ambiguïté toute pinterienne.

Gabriel Dufay a choisi un mode de théâtralité affirmé, conjuguant chant, danse, scénographie recherchée, vidéo, pour ce théâtre de l'intime, un choix qui paraît presque à rebours de ce texte de confession existentielle mais qui en illustre le caractère impudique. Et la fin inéluctable.

Deux poèmes chantés par Alessandra Domenici sont intégrés au corps du spectacle, l'ouvrant et le fermant, la comédienne chanteuse agit comme une apparition sur le plateau noir, enfumé et brumeux, puis laissant apparaître, encadré par un liseré blanc, l'appartement dans lequel l'homme se tient. Au mur de scène; un grand écran distille des atmosphères urbaines et recrée un sentiment de vertige en multipliant les vues d'aplomb sur une ville moderne.

L'Homme, il est défini ainsi dans la distribution, exprime clairement ses états d'âme et l'appréhension qu'il ressent face au temps et au vide physique, les deux notions imprégnant son monologue. Sa conscience semble flotter dans une a-temporalité et on ne sait pas vraiment si la femme et le jeune homme avec qui il va se mesurer sont les fruits de ses fantasmes ou de la réalité. C'est en tout cas un homme brisé qui n'a pu surmonter le traumatisme d'une rupture. Thomas Landbo est conforme à ce personnage éminemment fossien, livrant avec tact et décortiquant par le menu l'impasse de sa vie.

Face à lui, Léonore Zurflüh, *La Femme*, et Yuriy Zavalnyouk, *Le jeune homme*, alternent danse, dans un pas de deux mimant ébats amoureux et jeux équivoques, attitudes débridées, propos désordonnés et excessifs, en totale opposition avec ceux de l'Homme. La Femme devient agressive et violente pour éconduire l'Homme alors que le Jeune Homme, émoustillé, se livre à des facéties sur le thème du ménage à trois. Ce contraste entre les affres intérieures de l'un et les postures des autres traduit une forme de dédoublement des pensées de l'Homme où ses fantasmes se mêlent à sa tristesse suicidaire.

C'est dans cette confrontation que le spectacle atteint son acmé mais aussi ses limites, laissant un peu perplexe. Les effets et le jeu volontairement outranciers de la femme et du jeune homme sont tellement marqués qu'ils ne laissent aucune place à l'émotion qui pourrait se dégager de la scène.

Du bel ouvrage d'orfèvre et la découverte d'un grand texte de Jon Fosse, mais davantage de simplicité aurait pu mieux le servir tant il met à nu la conscience humaine face à sa finitude.

Louis Juzot

Du 5 au 8 mars 2025, 20h, ***MAC – Maison des Arts de Créteil,*** place Salvatore Allende 94000 – ***Créteil.*** Le 18 mars, ***Théâtre des 2 rives Charenton-le-Pont***. Du 20 au 22 mars, ***TJP Grande Scène, Strasbourg.*** Le 29 avril, ***Théâtre de Chartres***. Octobre 2025, ***L'Echangeur, théâtre de Bagnolet.***

Partager :

Twitter Facebook

chargement…

veroniquehotte mars 6, 2025 Uncategorized

← Golem, texte de Amos Gitaï et Marie-José Sanselme, mise en scène Amos Gitaï, à La Colline – Théâtre national.

Black Label, conception et mise en scène de David Bobée & Joey Starr, à la MAC – Créteil, en tournée et à la Grande Halle de La Villette. →

Laisser un commentaire

Proudly Powered by WordPress

Commentaire Reblog Souscrire

Vent fort – Un poème scénique – de Jon Fosse, traduit du néo-norvégien par Marianne Ségol-Samoy, collection Scène ouverte, éditions de L'Arche, 2024.

Vent fort – Un poème scénique – de ***Jon Fosse***, traduit du néo-norvégien par ***Marianne Ségol-Samoy,*** collection ***Scène ouverte***, éditions de ***L'Arche, 2024.***

Jon Fosse est né à Haugesund, en Norvège, en 1959. Il est auteur de pièces de théâtre, de romans, d'essais, de poèmes et de livres pour enfants. Prix Nobel de littérature 2023, il est aujourd'hui avec Ibsen, le dramaturge norvégien le plus joué. Ses oeuvres sont traduites dans plus de quarante langes. Son théâtre est publié à L'Arche.

Ecrit en 2021, *Vent fort* marque le retour de Jon Fosse au théâtre, après dix années consacrées à la *Septologie,* son roman monstre. « *Je n'avais jamais écrit comme ça. Je dirais que c'est un rêve que j'ai mis sur le papier, avec une dimension cauchemardesque.*» (Jon Fosse, *Ecrire, c'est écouter : entretien avec Gabriel Dufay, 2023, L'Arche*)

Trois voix traversent ce poème scénique, se parlent sans toujours s'entendre. Comme surgi du passé, l'Homme rentre chez lui après une longue absence. Il se retrouve dans un nouvel appartement, où la femme a déménagé. Un jeune homme les interrompt en rentrant chez lui.

L'Homme – ça n'est pas en train d'arriver…/ pas maintenant/ jamais / ça n'est jamais arrivé…/ mais ça arrive / oui maintenant / je le vois bien / celle que j'aime…(p.30)

Autour de cet étrange triangle amoureux, temps et espace se désagrègent. Dans leur appartement au quatorzième étage, le vent souffle et la fenêtre tombe lentement dans le vide. C'est un poème sur l'amour et la solitude, mais aussi sur le temps et le mystère de l'existence, *Vent fort* fait se lever des présences au-delà du réel. (Quatrième de couverture)

Résonnent ainsi les leitmotiv chers à l'écriture de Jon Fosse, l'absence de réel échange, la difficulté d'aimer, l'angoisse et le sentiment existentiel d'étrangeté. Les trois figures de l'Homme, de la Femme et du Jeune Homme aimeraient dans l'appartement partager une même vision du monde. Une affaire de fenêtres aussi – celle de l'âme des deux autres que l'Homme découvre dans leur regard, tandis que la fenêtre de l'appartement ouvre quant à elle, sur le vertige extérieur du monde. Non-dit, implicite, suggestion, secret, le sens advient à travers l'imagination du lecteur.

L'Homme : Là/de l'autre côté / oui maintenant l'air n'est plus aussi épais / maintenant il est totalement transparent / maintenant je peux voir à travers / oui / oui vers l'immeuble de l'autre côté de la rue / et là…/ oui là ils ont construit / oui comme un long couloir sur l'extérieur/…/ je ne l'avais jamais vu avant…/ ils ont dû le construire/ pendant que j'étais parti / que j'étais en voyage…/ et maintenant je vois/ oui/ oui c'est plein de jeunes gens là dans le couloir…/ c'est étonnant/ oui tous ces jeunes gens / des garçons des filles / des hommes des femmes…/ et ils vont et viennent/ oui dans ce long couloir / qui est suspendu là…(P.50)

« Jon Fosse nous mène par la langue dans un autre rapport à l'être humain, où l'action la plus puissante se fait dans l'immobilité et la contemplation active. La langue de Fosse permet de faire vivre cette pensée qui se construit non seulement pendant qu'elle se dit, mais aussi quand elle n'arrive pas à se dire. C'est dans l'agencement de ces paroles que l'auteur invente ces pensées existentielles. Et les pensées les plus profondes se disent avec un vocabulaire très simple. Alors que la langue tâtonne et cherche son chemin, la pensée surgit. » (***Marianne Ségol-Samoy***)

La création de *Vent fort* aura lieu du 4 au 7 mars 2025 à la Maison des Arts de Créteil, dans une mise en scène de ***Gabriel Dufay,*** avec ***Thomas Landbo, Yuriy Zavalnyouk*** et ***Léonore Zurflüh***. Assistante à la mise en scène ***Corinne Barbara***, dramaturgie ***Marianne Ségol-Samoy,*** scénographie ***Margaux Nessi***, chorégraphie ***Kaori Ito***, lumières ***Sébastien Lemarchand***, vidéo ***Vladimir Vatsev***, costumes ***Aude Desigaux***.

Un *Vent fort* qui se lève sur le désir ardent du spectateur d'en savoir et sentir toujours un peu plus.

Véronique Hotte

Vent fort – Un poème scénique – de ***Jon Fosse***, traduit du néo-norvégien par ***Marianne Ségol -Samoy,*** collection ***Scène ouverte***, éditions de ***L'Arche, 2024.***

Partager :

Twitter Facebook

chargement…

veroniquehotte avril 16, 2024 Uncategorized

← Je vis dans une maison qui n'existe pas, texte et mise en scène de Laurène Marx, avec Laurène Marx.

Crime #AlwaysArmUkraine d'Esther Bol (Jérusalem, 2022), prose d'écran ou ensemble horizontal de pièces (daté des six premiers mois de l'invasion à grande échelle) traduit du russe par Gilles Morel, collection Sens Interdits, éditions L'Espace d'un instant, février 2024. →

Laisser un commentaire

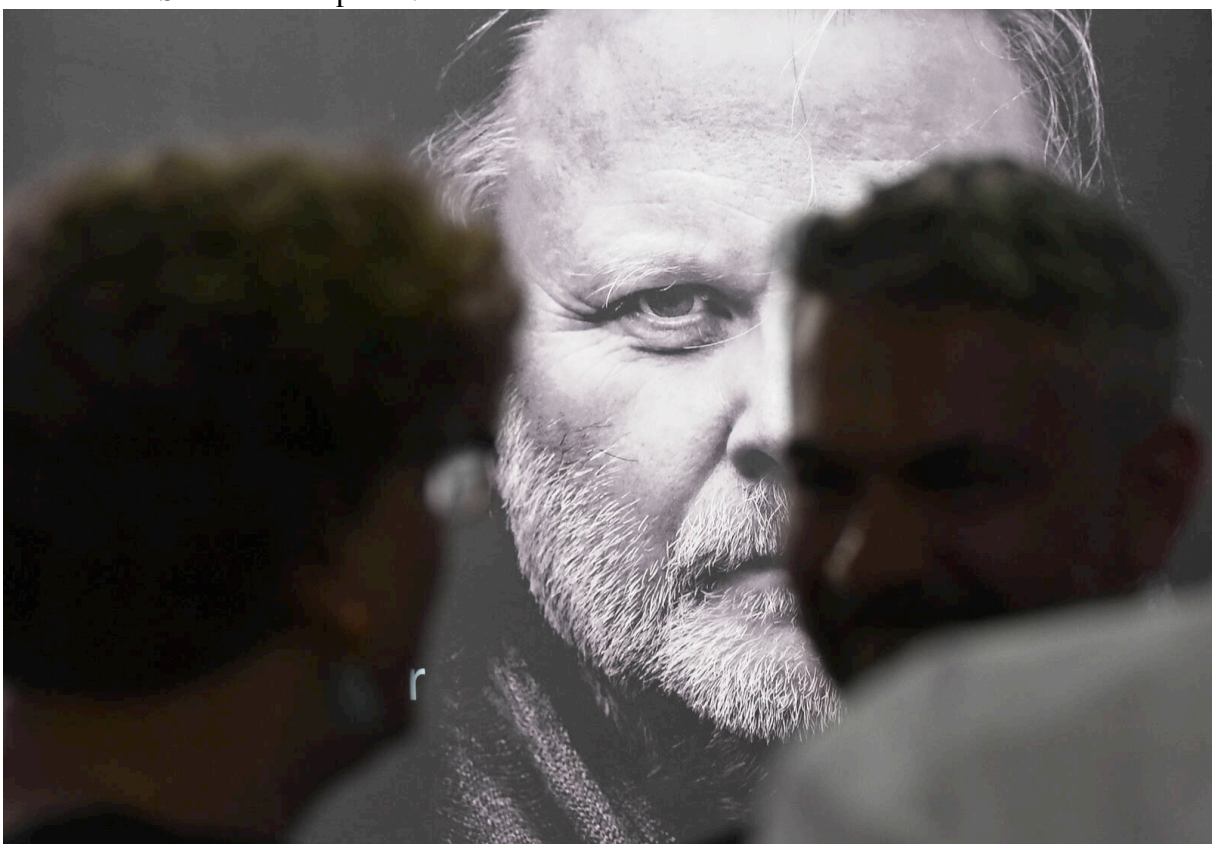
Commentaire Reblog Souscrire

LIBÉRATION - publié le 9 décembre 2023 à 19h04
Article réservé aux abonnés
par Frédérique Roussel

Prix Nobel de littérature

Gabriel Dufay : «Jon Fosse, une œuvre tendue vers la lumière»

Le metteur en scène parle en passionné et connaisseur de l'écrivain norvégien, qui reçoit ce dimanche à Stockholm le prix Nobel de littérature 2023.



Une affiche de Jon Fosse, au salon du livre de Francfort (Allemagne), le 18 octobre 2023 (Anne Dedert)

Gabriel Dufay a rencontré Jon Fosse pour la première fois en novembre 2012. Il montait sur scène *Ylajali* et voulait en parler de vive voix avec son auteur. Le rendez-vous avait été fixé dans un café d'Oslo, le *Kaffitstova*, qu'avait fréquenté Knut Hamsun. Après cette première rencontre, il y en eut d'autres – à Bergen et encore dans la capitale norvégienne – que le metteur en scène, comédien et traducteur enregistrait. Ces entretiens, réalisés entre 2012 et 2023, sont aujourd'hui publiés à l'Arche (1), au moment même où Jon Fosse se trouve à Stockholm ces jours-ci pour la remise du Nobel de Littérature. Gabriel Dufay se trouve avec lui en Suède, il a assisté jeudi à son discours devant l'Académie intitulé «Un langage silencieux», avant la cérémonie qui se déroule ce dimanche 9 novembre. Il sait que l'écrivain norvégien, soucieux de vivre caché, a une parole rare. Dans son discours, Jon Fosse a dit sa peur de la lecture à voix haute, sa découverte de l'écriture (*«En un sens j'ai trouvé un endroit à l'intérieur de moi qui n'était qu'à moi, et depuis cet endroit je pouvais écrire ce qui n'était qu'à moi.»*) ou *«la parole silencieuse»* dans son théâtre. Entre ces deux créateurs qui s'avouent timides et frileux d'exposition, passionnés de littérature, une conversation se

poursuit. Gabriel Dufay, qui va porter sur scène *Vent fort* en 2024, parlait mardi, deux jours avant le discours de Stockholm, de la force de l'œuvre de Jon Fosse.

Comment vous êtes-vous intéressé à Jon Fosse ?
J'avais lu ses pièces il y a vingt ans, mais elles ne me parlaient pas tellement. On relie beaucoup Jon Fosse au théâtre, alors qu'il a aussi écrit une vingtaine de romans, mais dont peu sont traduits. Quand j'ai découvert ses romans, notamment *la Remise à bateaux*, *Melancholia I*, *Melancholia II* (1), *Matin et Soir*, j'ai eu un coup de foudre absolu. J'ai relu ses pièces et tout d'un coup, cela s'est éclairci. Je me suis également passionné pour sa poésie qui n'est pas encore traduite, et pour ses essais. Et, il y a dix ans, j'ai découvert que Jon Fosse avait adapté au théâtre, sous le titre de *Ylajali* (2), un roman qui m'est cher, *Faim* de Knut Hamsun. C'est ainsi que j'ai décidé d'aller en Norvège pour l'interroger sur cette pièce. Ce fut une vraie rencontre. On peut tomber un peu de haut face à un auteur qui n'est pas toujours à la hauteur de l'œuvre. Là, j'ai pensé à ce livre de Georges Gurdjieff, *Rencontre avec des hommes remarquables*, adapté par Peter Brook : je me suis confronté au remarquable et ma compréhension de l'œuvre s'en est trouvée enrichie. J'ai monté la pièce et, depuis, nous sommes en échange constant.

Vous l'avez vu chaque fois en Norvège ?
A Oslo, puis Bergen. Mais la troisième fois, j'ai failli le rater parce que mon avion avait été détourné sur un autre aéroport. J'étais à 120 kilomètres d'Oslo et j'étais perdu. Il n'y avait plus de taxi, plus de train et j'avais rendez-vous avec lui le lendemain matin très tôt. Finalement, j'ai pris un taxi et j'ai été aidé par quelqu'un qui avait eu un accident de voiture dans une forêt. Et j'ai eu vraiment l'impression d'être dans une pièce de Jon Fosse : sa dernière pièce se passe dans une forêt avec quelqu'un de perdu qui a eu un accident de voiture. Ce sont le genre de choses assez troublantes que j'ai vécues avec lui. En tant que croyant de littérature, on voit des signes un peu partout ! C'est quelqu'un qui amène à être attentif à tous les signes, à tout ce qui se passe en dehors même de la conversation.

En quoi la découverte de Jon Fosse a-t-elle *«changé votre vie»* ?
J'ai un rapport très fort à la littérature, en particulier avec certains auteurs qui m'ont donné un autre regard sur le monde. Jon Fosse en fait partie. Il a une langue, un monde à lui. Et il y a quelque chose qui opère de l'ordre de la magie. A force de le lire à voix basse ou à voix haute, quelque chose arrive. C'est une œuvre réputée sombre, alors qu'elle est tendue vers la lumière. J'en ai eu la confirmation en le rencontrant. Il est passé par des ténèbres absolues, mais il est véritablement guidé vers quelque chose de lumineux et une forme d'émerveillement. Ses romans sont peuplés de suicides, de dépressions, de désespoir. Mais en même temps, il y a une espèce de volonté d'apaisement et de quête de transcendance.

Comment expliquez-vous qu'il soit vu comme un écrivain sombre, et soit si méconnu en France ?
Il y a d'abord les clichés par rapport à la Scandinavie, aux fjords, à quelque chose d'un peu noir. Jon Fosse a été monté par Claude Régy, immense metteur en scène qui l'a un peu révélé au public avec *Quelqu'un va venir*, *Melancholia* et *Variations sur la mort*. Mais Régy avait une manière très à lui de faire du théâtre, très métaphysique. Cette vision a peut-être écarté les autres. Et Jon Fosse a une réputation d'auteur sérieux, un peu triste comme Samuel Beckett ou Thomas Bernhard, alors qu'il a un humour et une vitalité inouïe. L'homme est quelqu'un d'extrêmement prolixe, avec un sourire formidable, et pas du tout un petit bonhomme triste qui serait seul sur son fjord à contempler l'humanité avec misanthropie. Il y a eu sans doute pas mal de malentendus, parce qu'on n'a pas une vision globale élargie de son œuvre.

D'autres metteurs en scène contemporains s'intéressent-ils à Jon Fosse ?
Daniel Jeanneteau va remonter sa première pièce, *Jamais nous ne serons séparés*, avec Dominique Reymond. Mais il y a une désaffection par rapport aux années 1990-2000, on a envisagé Jon Fosse comme difficile, exigeant à adapter. Il y a eu quelques rares tentatives. Pourtant, c'est une œuvre d'une grande fluidité et vitalité. Dans nos entretiens, il m'a dit cette phrase bouleversante : *«J'écris pour empêcher les gens de se suicider.»* Il est très attentif à cette vertu salvatrice des mots et de l'écriture. Paradoxalement, je pourrais le rapprocher de Valère Novarina. Chez Novarina, il y a cette même recherche de transcendance et d'être le terrassier de soi-même. Et cette idée que l'on n'écrit pas mais qu'on est écrit, qu'on ne parle pas, mais qu'on est parlé, qu'on est dépassé par des forces qui nous traversent. C'est assez frappant parce qu'en nynorsk, le dialecte norvégien que parle Jon Fosse, les sujets sont beaucoup plus traversés par des émotions que sujets d'émotion. On ne dit pas «je pleure», mais «les pleurs me traversent».

Dans vos entretiens avec lui, vous parlez non seulement de théâtre, mais aussi beaucoup de littérature et d'écriture…
C'est pour ça que le livre s'appelle aussi *Ecrire, c'est écouter*. Ce qui est paradoxal, c'est que Jon Fosse détestait le théâtre, ses représentations sociales mondaines, un peu comme Thomas Bernhard, et pourtant il en a fait son cœur de métier. Le théâtre a finalement été une révélation pour lui, à son corps défendant, parce qu'il en a d'abord écrit sur commande. Lui qui écrivait des romans et des poèmes a découvert qu'il pouvait s'exprimer par le théâtre. Mais il revenait régulièrement au roman parce qu'il y avait quelque chose dans le théâtre qu'il n'arrivait pas à exprimer, et inversement. En même temps, il y a une cohérence absolue de l'univers, le «cosmos Fosse», comme je l'appelle. Jon Fosse s'est donc retrouvé à écrire du théâtre, puis a arrêté il y a dix ans, pour ne s'y remettre que récemment.

On a l'impression qu'il est obsédé par la précision…
Quand on travaille son théâtre, même sur scène, on se rend compte que chaque didascalie n'est pas un hasard. Chaque temps qu'il laisse, chaque silence, il faut le respecter, c'est une partition d'une précision redoutable, un peu comme chez Pinter ou Beckett. Mais en même temps, quand je l'interroge sur sa manière d'écrire, il répond qu'il écoute et ne fait que retranscrire. Donc il n'a pas de plan de navigation et pourtant tout est extrêmement précis. Quand je lui demande la signification de la fenêtre qui se met à tomber dans *Vent fort*, par exemple, il est incapable de me l'expliquer. A côté de l'encre noire, des mots sur le papier, il y a aussi l'encre blanche, tout ce qui est écrit entre les mots. Le texte à l'encre blanche est crucial. A la lecture des pièces, on peut passer à côté, et en les mettant au plateau avec les corps, il y a quelque chose qui se passe sous les mots, entre les mots, qui est fragile mais qui devient tout à coup absolument essentiel.

Est-ce un poète avant tout ?
Je le crois profondément. En le présentant comme un dramaturge, on rate une marche. C'est quelqu'un qui est habité par la dimension poétique du langage. C'est aussi lié à la langue qu'il emploie, le nynorsk, une langue en voie de disparition, une langue minoritaire et très poétique aussi.

(1) Jon Fosse, entretiens avec Gabriel Dufay, *Ecrire, c'est écouter*, l'Arche, 112 pp. 9,50 €.
(2) Traduit avec Camilla Bouchet, l'Arche, 2012, 96 pp. 14 €.

LE FIGARO littéraire



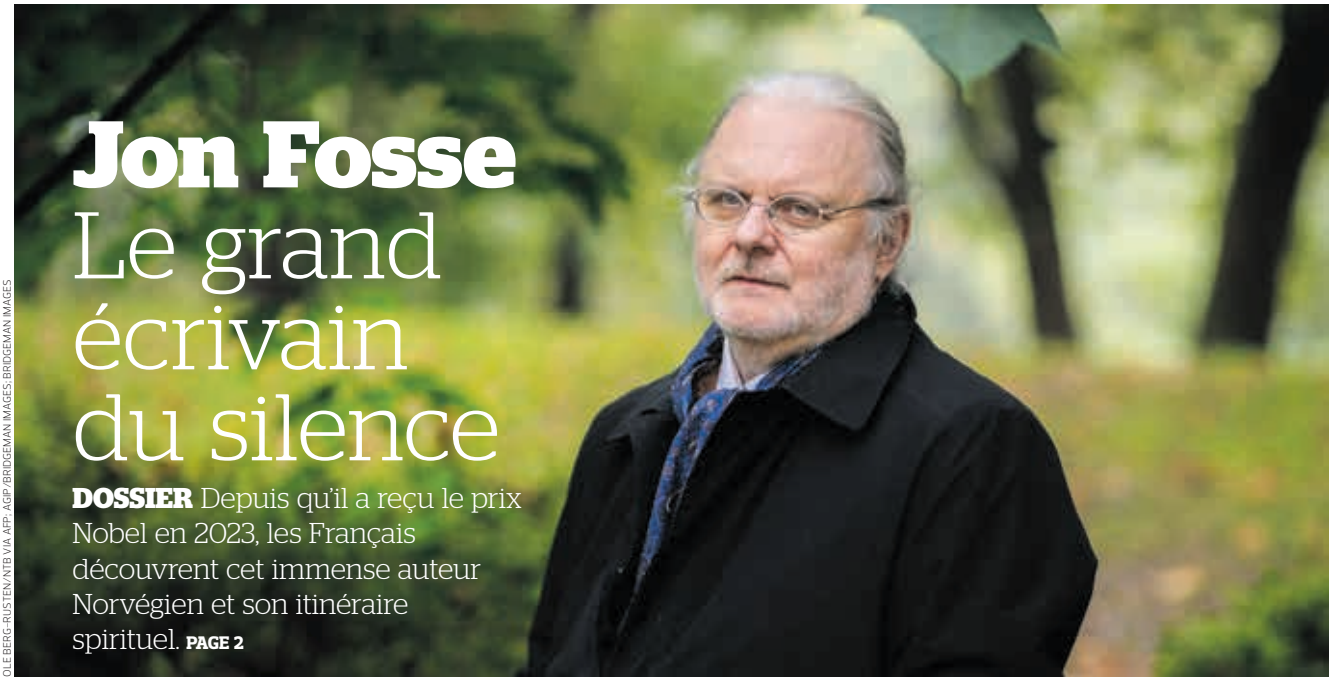
POUCHKINE

LE GRAND TRADUCTEUR ANDRÉ MARKOWICZ LUI CONSACRE UN DICTIONNAIRE AMOUREUX PAGE 5



HISTOIRE

ÉRIC ROUSSEL A LU CETTE NOUVELLE BIOGRAPHIE DE GEORGES POMPIDOU PAGE 6



OLE BERG-RUSTEN/NTB VIA AFP - AGIP/BRIDGEMAN IMAGES; BRIDGEMAN IMAGES

Jon Fosse
Le grand écrivain du silence

DOSSIER Depuis qu'il a reçu le prix Nobel en 2023, les Français découvrent cet immense auteur Norvégien et son itinéraire spirituel. PAGE 2

Cheng face à l'infini

LA CHRONIQUE
d'Étienne de Montety

François Cheng a fait irruption dans les lettres françaises en 1998 en publiant *Le Dit de Tianyi*. Seuls quelques-uns savaient qu'il poursuivait depuis longtemps un travail de traducteur et de poète, profitant de son histoire singulière pour bâtir un pont entre la Chine de son passé et la France de son présent. Quelque trente ans plus tard, il est là, recru d'honneurs, consacré, admiré, lu par des milliers d'amateurs sensibles à l'acuité de son regard mêlée à la douceur de ses mots.

Que dire d'*Une nuit au cap de la Chèvre*? Ce court récit peut se lire comme un compendium de son œuvre. Un séjour dans une maison des confins de la Bretagne, c'est-à-dire du monde occidental, lui est l'occasion d'une méditation devant les éléments infatigables : *« La mer, la mer, toujours recommencée !... »* On a envie d'achever le vers de Valéry avec lui : *« Ô récompense après une pensée / Qu'un long regard sur le calme des dieux ! »*

Si le sien pouvait porter plus loin, il irait jusqu'en Chine, sa terre natale. Cheng se prend donc à rêver. Dans un récit méditatif, il mêle l'intime à la cosmologie, revenant une fois encore sur cet adolescent atterri à Paris, comme un fétu de paille soulevé par le vent de l'histoire. Le quasi-centenaire qu'il est aujourd'hui ne laisse pas de s'étonner de ce destin qui, le temps d'une vie, a fait d'un jeune révolté un écrivain, membre de l'Académie française. Entre-temps, il y aura eu une voix, un appel comme il en parvient aux saints, aux héros et aux poètes : *« Chante et tu seras sauvé, et tout sera sauvé. »*

Quand il tente d'élucider le sens de cette succession de hasards et de rencontres, il ne peut pas ne pas envisager qu'un ordonnateur préside discrètement aux mouvements du cosmos et à ceux des hommes. Ce n'est pas un secret, le Chinois Cheng Baoyi a fait, sous l'influence de son épouse, Micheline Benoît, une rencontre décisive, la foi chrétienne : c'était il y a plus d'un demi-siècle à Assise, la ville du Poverello à qui il doit son prénom français. Il écrit : *« Au sein de l'humanité, un jour, quelqu'un a accompli le geste absolu, indépassable, le geste décisif qui a changé la nature et le sens de la mort. »* Et cette consolation née de la Croix rejoint en lui la culture taoïste : *« Celui qui cède à l'amour en se donnant au monde, à lui sera confié le monde. »*

Réflexion cosmologique, scènes d'enfance, naissance à la poésie, reprises de quatrains arrachés à la nuit, ce récit mêle plusieurs thèmes. Une fois encore, et ici plus qu'à l'ordinaire, la prose de Cheng est réduite à l'essentiel. Un mot de plus serait-il un mot de trop? Chacun est arraché au temps qui passe, à la fatigue et au fleuve des souvenirs. Il y a dans son propos un examen de conscience en cours. *« Que de fois les mots brûlants de la parabole du fils prodigue de l'Évangile – "J'ai péché contre le ciel et contre toi" – déversent leur incandescence dans ma chair, m'obligeant chaque fois à faire un effort surhumain pour me relever des ruines, pour renaître de mes cendres. »* Qui aurait soupçonné que Cheng est un homme inquiet qui attendait l'heure de l'apaisement et de la réconciliation? ■



UNE NUIT AU CAP DE LA CHÈVRE
De François Cheng,
Albin Michel,
74 p., 12,90 €.

Gallimard
présente



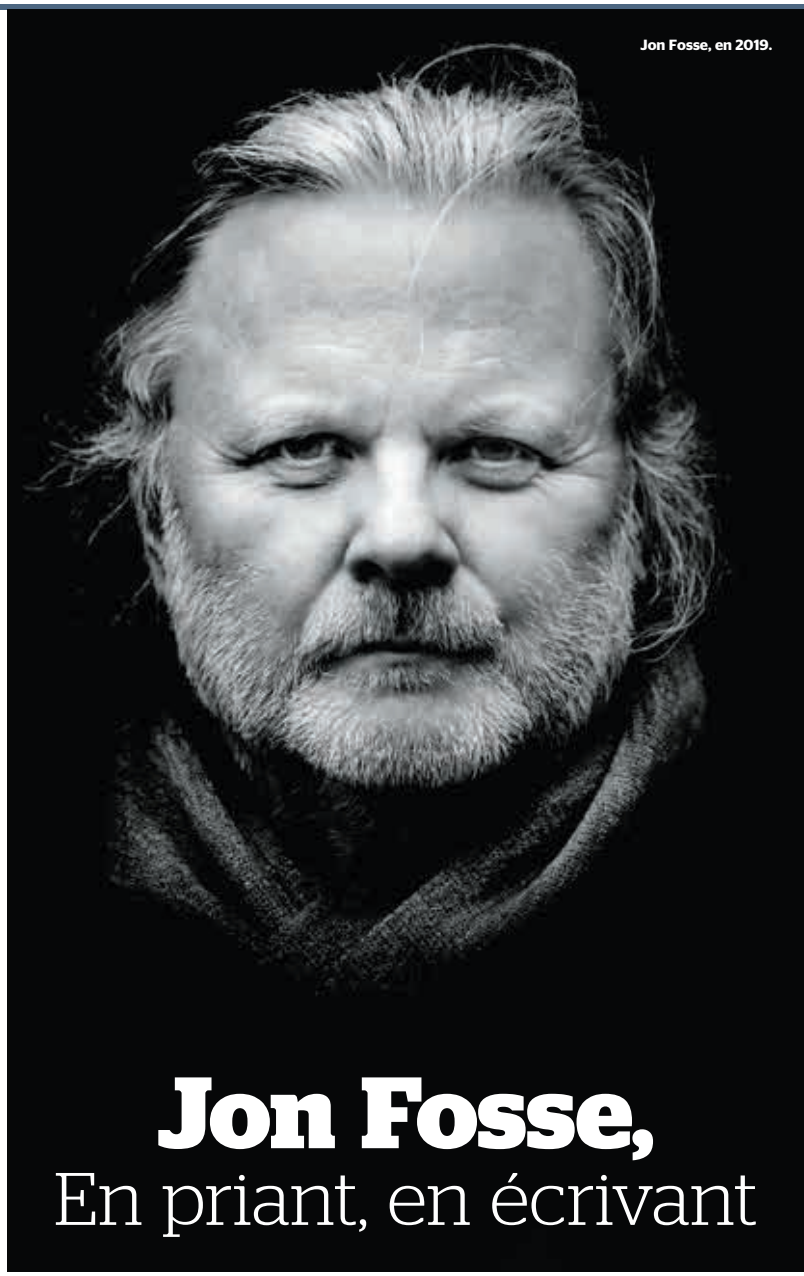
DISPONIBLE ÉCOUTEZ LIRE EN LIVRE AUDIO

TAHAR
BEN JELLOUN
Ils se sont tant aimés

Installés à Casablanca, Nabile et Lamia se sont aimés, mariés, trahis, puis ils ont divorcé. Des années plus tard, ils se retrouvent. Le temps a passé, charriant avec lui son cortège de désillusions, mais leur lien est resté intact. Sous l'impulsion de Lamia, plus passionnée et libre que jamais, ils vont se réinventer une vie à deux, à rebours de la tradition. Mais le bonheur est une chose fragile…

Le nouveau roman de Tahar Ben Jelloun

nrf



Jon Fosse, en 2019.

TOM A. KOLSTAD/EDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

Jon Fosse, En priant, en écrivant

DOSSIER

Lauréat du prix Nobel en 2023, l'auteur norvégien devenu catholique à 53 ans poursuit son œuvre singulière, ambitieuse et profonde.

Astrid de Larminat

« *Et merci à Dieu.* » Le 7 décembre 2023, à Stockholm, c'est par ces mots que s'achevait le discours de l'homme qui cette année-là recevait le prix Nobel de littérature. Sacrément audacieux, ce Jon Fosse, né le 29 septembre 1959 au bord d'un fjord en Norvège, dont nous n'avions pas encore lu l'œuvre immense. Certes il était déjà connu en France, mais surtout pour son théâtre, découvert en 1999 par le metteur en scène Claude Régy, monté ensuite par Patrice Chéreau et Jacques Lassale notamment. Les autres écrits de ce géant de la littérature, très nombreux – poésie, essais, romans – nous avaient échappé.

« *Et merci à Dieu.* » Il fallait oser ! Surtout devant l'Académie Nobel qui avait récompensé l'année précédente Annie Ernaux et n'est pas réputée pour avoir des penchants religieux. Sans doute y avait-il chez Jon Fosse un peu de provocation malicieuse dans cette adresse finale, mais il ne l'a pas dite en l'air. Pourtant, comme on le verra, il use du mot « Dieu » avec circonspection, hésitation, respect et timidité, sachant les malentendus qu'il peut engendrer.

Au cours de son discours déjà, après avoir expliqué qu'on reconnaît une authentique œuvre littéraire à ce qu'elle est traversée par un souffle silencieux derrière la langue écrite, il avait glissé : « *Et ce n'est que dans le silence qu'on peut entendre la voix de Dieu. Peut-être.* » Cette petite phrase nous mettait sur la piste de ce qu'on découvrira en lisant les mille pages envoûtantes de *Septologie* (dont le troisième et dernier volume, *Un nouveau nom*, vient de paraître). Ce roman d'une puissance comparable à ceux de Virginia Woolf, Joyce ou Kafka, mais plus accessible parce que le style est simple comme celui de Beckett, ce « *livre somme* » qui résume et subsume l'œuvre et la vie de Jon Fosse, montre ceci d'incroyable : lire peut être une expérience spirituelle. Pour les croyants comme pour les incrédules.

« L'art maintient l'espace spirituel ouvert et, sans un tel espace spirituel, aucune foi réelle ou véritable ne saurait exister. Je pense que c'est le sens du message du pape Jean-Paul II qui dit dans sa "Lettre aux artistes" que si l'art n'a pas besoin de l'Église, l'Église, elle, a besoin de l'art »

Jon Fosse

Plus surprenant encore, on découvre que cet écrivain moderniste, qui dit lui-même qu'il a été un gauchiste, est devenu catholique en 2012. Voilà ce qu'en dit le personnage axial de *Septologie*, le vieux peintre Asle, un des alter ego de l'auteur : « *Se considérer comme catholique n'est pas seulement une question de foi, oui, mais une manière d'exister dans la vie et dans le monde qui n'est pas sans rappeler celle d'être artiste.* » Catholique et artiste, même combat ? « *Pour moi ces deux manières d'exister dans le monde vont très bien ensemble, dans le sens où elles génèrent toutes les deux une distance par rapport au monde et pointent vers quelque chose de différent.* »

Pour Fosse, l'art et la foi participent d'un même mouvement de l'être. « *L'art maintient l'espace spirituel ouvert et, sans un tel espace spirituel, aucune foi réelle ou véritable ne saurait exister. Je pense que c'est le sens du message du pape Jean-Paul II qui dit dans sa* Lettre aux artistes *que si l'art n'a pas besoin de l'Église, l'Église, elle, a besoin de l'art* », explique-t-il dans l'excellent livre d'entretiens qu'il a réalisé en 2014 avec Eskil Skjeldal, *Le Mystère de la foi* (Artège).

Cet ouvrage retrace le long itinéraire mystique de Jon Fosse, indissociable de son parcours intellectuel, artistique et politique. Résumons. Enfant timide, le futur Prix Nobel a grandi au bord du Hardangerfjord, dans un village entre terre et mer, au sein d'une famille modeste, luthérienne. À la maison, on lisait la Bible avant les repas. À 16 ans, révolté par les « *âneries chrétiennes* », il écrit au pasteur qu'il quitte l'Église de Norvège. À cette époque, guitariste dans un groupe, il ne pense qu'à la musique. Il dessine aussi. Bien qu'il ait commencé à écrire vers l'âge de 12 ans, il n'a pas encore choisi d'en faire son art. Cela viendra lorsqu'il quittera la maison familiale, et, à 20 ans, il publie son premier roman. Au cours de ses études de lettres, il se plonge aussi dans la philosophie. De Wittgenstein et Heidegger, il dit que leurs écrits ont joué un rôle dans sa conversion future. D'ailleurs, dès les années 1980, il s'approche des églises et de la littérature catholique. En même temps, il est abonné au journal du Parti communiste norvégien. Bientôt, il fréquentera les réunions silencieuses des quakers. Le silence, il y revient sans cesse.

Il se passionne aussi pour la théologie, saint Augustin et Thomas d'Aquin – « *le plus grand de tous* », dit-il –, Maître Eckhart, et bien d'autres : « *Le meilleur texte dogmatique que j'ai lu sur Dieu est* La Théologie mystique *de Denys l'Aréopagite.* » Cependant, rappelle-t-il, « *pas plus que la critique littéraire ne peut saisir la magie d'un poème, la théologie ne peut saisir son objet* ».

En fait, sa quête spirituelle est fondée sur le roc de deux expériences directes du mystère. À 7 ans, après un accident, persuadé qu'il va mourir, il regarde autour de lui : « *Il y avait comme un voile doré sur les maisons, sur tout, ainsi que sur moi, et j'étais pour ainsi dire enfermé dans ce léger nuage doré. Il s'en dégageait une telle paix, une telle beauté.* » Vingt ans après, il connaîtra une extase comparable.

Dans les entretiens de 2014, Fosse convient qu'il est « *socialiste libéral* » et « *catholique libéral* » – mais surtout pas « *socialiste chrétien* ». Il s'explique : « *Il y a quelque chose de trop beau dans l'idéal selon lequel l'homme doive donner selon ses capacités et recevoir selon ses besoins, pour qu'il soit mis au rebut à cause de méfaits commis au nom du socialisme.* » De même : « *Il y a quelque chose de trop beau dans la représentation de Dieu devenant homme et de l'homme devenant Dieu, et ainsi vainquant la mort, pour qu'elle soit rejetée à cause de tel ou tel méfait commis au nom du christianisme.* »

Socialiste non progressiste, moderniste antimoderne, Jon Fosse aime les paradoxes, d'ailleurs le christianisme est selon lui la religion du paradoxe. Il ne rejette pas, par exemple, l'architecture doctrinale du catholicisme. « *Il faut un dogme ainsi que des préceptes moraux clairs et sans ambiguïté, et je trouve beaucoup de sagesse et de bon sens dans la morale catholique traditionnelle.* » Mais il nuance aussitôt : « *Face à un individu, il faut davantage être à l'écoute de ce que dit notre conscience et de ce qu'implique le fait d'être le prochain de quelqu'un, plutôt qu'écouter ce que dit la doctrine.* » Quant au dogme théologique proprement dit, on verra qu'il en est question dans *Septologie*, où Asle se bat ligne à ligne avec le Credo, montrant comment il y croit mais aussi comment il n'y croit pas.

Le jeune rebelle qu'a été Jon Fosse se serait-il rangé ? Il s'en défend : « *S'il y a bien un acte de rébellion dans la société norvégienne – pas seulement là, mais dans les milieux intellectuels européens aussi –, eh bien c'est de se convertir au catholicisme et de se qualifier de chrétien. Il me semble vraiment n'avoir rien fait de plus rebelle que de devenir catholique.* »

Jon Fosse est secret. Il ne cache pas pourtant qu'il a été marié trois fois. Sa troisième épouse, catholique d'origine slovaque, ne fut pas pour rien dans sa décision de rejoindre l'Église catholique. On en trouve des échos dans *Septologie*, par exemple au livre VI, lorsque Asle pour la première fois suit son Ales bien aimée dans une église. « *Ales s'agenouille et Asle reste debout, et il sent qu'il est soudain rempli de quelque chose, oui, il a la sensation que quelque chose le prend et le soulève d'une certaine manière, et il a la sensation de reposer dans ce soulèvement, que tout n'est que silence, un silence absolu, rempli de quelque chose, et ce qui remplit ce silence le remplit lui.* »

Jon Fosse est un rescapé, un brûlé de l'intérieur. Il a failli être tué par l'alcool. Il en est magnifiquement question dans *Septologie*. Il a arrêté de boire à l'époque de sa conversion. Mais il n'est pas loin de croire que pour être un bon artiste il faut avoir traversé le feu de la souffrance – un autre point commun avec la vie mystique.

D'ailleurs, sa manière d'écrire ressemble à l'oraison. « *Pour moi, écrire, c'est écouter. Écrire, c'est une écoute immense. (…) Le rêve est d'écrire une prose qui parle avec le son du silence (…) Je l'écoute surgir en moi comme un cadeau. Mais pour recevoir ce cadeau, je dois travailler dur* », explique-t-il à Gabriel Dufay, jeune metteur en scène français (1) qui a publié les entretiens qu'il a eus avec l'écrivain en 2012, 2019 et 2024 (*Écrire, c'est écouter*, L'Arche), heureux à chaque fois de rencontrer cet « *homme d'une gentillesse extrême* » qui ressemble à son œuvre.

Jon Fosse dit : « *Quand j'écris, je dois m'engouffrer dans l'inconnu.* » Et c'est ainsi qu'il faut plonger dans la lecture de *Septologie* (qu'il a commencé à écrire au château de Brangues, propriété de Claudel…), en commençant par le premier volume, *L'Autre Nom* (2). Il faut larguer ses amarres mentales, se laisser flotter sur la houle stylistique de Fosse et dans le flux de conscience d'Asle, ne pas vouloir reconstituer la chronologie ni distinguer les personnages dont certains semblent être dédoublés. Il faut simplement suivre Asle le solitaire, veuf, peintre très coté, qui fait des allers-retours en voiture entre sa vieille maison isolée au bord d'un fjord et la ville de Bjorgvin, dans un paysage de neige, à la fin de l'Avent. Des allers-retours aussi dans le temps. Alors on savoure les scènes ap-

« Je peux regarder pendant longtemps dans le vide, droit devant moi (…), et j'ai l'impression qu'au bout d'un moment quelque chose surgit de ce vide (…), oui, c'est dans ce silence vide que Dieu est le plus près, que Dieu peut être entendu »

Extraits de « L'Autre Nom »

posées les unes aux autres, ordinaires et merveilleuses, éclairées par une épiphanie ou assombries par l'angoisse. Asleig le paysan vient dîner de côtes d'agneau grillées ou de morue fermentée avec Asle, un jeune homme pousse une jeune fille sur une balançoire dans un square, Asle partage une bière avec sa tendre Ales au Café de la Gare ou à l'Auberge : ces scènes et tant d'autres reviennent parfois comme des vagues, ou comme les psaumes d'une liturgie cosmique. Il y a dans ce monde « *quelque chose de triste, oui, une sorte de chagrin, mais aussi une sorte de paix* » et « *au creux de cette grande lourdeur, il y a cette lumière d'une incroyable légèreté, oui, comme une foi* ».

Asle ne se lasse pas de regarder la mer la nuit par la fenêtre : « *Je peux regarder pendant longtemps dans le vide, droit devant moi (…), et j'ai l'impression qu'au bout d'un moment quelque chose surgit de ce vide (…), oui, c'est dans ce silence vide que Dieu est le plus près, que Dieu peut être entendu* ».

Pas d'action dans ce roman mais des péripéties et une intrigue, une énigme, une intensité croissante à mesure qu'on s'approche de Noël, de la fin, où l'on aura confirmation que peut-être ce récit dans lequel est enroulée toute la longue vie d'Asle n'a duré qu'un instant. Un passage. Jon Fosse déploie le temps dans ses multiples dimensions, comme un millefeuille ou un kaléidoscope, « *le passé qui ne passe pas* », le temps enroulé dans l'éternité, l'invisible lové dans le visible comme un enfant dans le sein de sa mère – « *cet invisible qui est dans le visible, qui agit en lui* » – et l'au-delà qui est déjà-là dans les petits riens de la vie.

Le livre VII de *Septologie* s'achève comme les précédents par un *Salve regina*, un *Pater*, un *Ave*. Voici un passage qui montre comment le personnage de Jon Fosse prie et croit. « *Et je dis Que ton nom soit sanctifié Sanctificetur nomen tuum, et une bénédiction se dépose sur tout, tout est sanctifié, tout est entier, tout est sacré, et je dis Que ton règne vienne Adveniat regnum tuum, et que cela advienne, et ça adviendra, ça advient en ce moment même, car le Royaume de Dieu est déjà parmi nous, il est en nous.* » Silence. ■

(1) Voir sa mise en scène de « Vent fort » de Jon Fosse, le 18 mars au Théâtre des 2 Rives (Charenton-le-Pont), du 20 au 22 mars au TJP de Strasbourg.
(2) Bourgois Satellites, 12 €.



UN NOUVEAU NOM. SEPTOLOGIE VI-VII
De Jon Fosse, traduit du néo-norvégien par Jean-Baptiste Coursaud, Christian Bourgois éditeur, 300 p., 23 €.

UMOOVE
MAGAZINE DE DANSE

MOTHER TONGUE – Lucia Garcia Pullès

/ CRITIQUE, critique / Par La rédaction



Lucia Garcia Pullès : naître pas mauvaise langue

PREMIER REGARD. Le mardi 17 décembre à La Manufacture – CDCN Nouvelle Aquitaine (La Rochelle), l'Argentine Lucía García Pullés a présenté 30mn de sa performance en cours de création *Mother Tongue*. Retour sur (fortes) impressions.

Elle est assise sur une enceinte. Corps magnétique autant qu'électrique. À ses pieds, une pancarte où est écrit : « Combien il y a de langue dans ta bouche ? ». Ça commence comme ça, une fille gainée dans une costume en rouge et en noir des plus seyants.

Dans la bouche de Lucia, une langue qui n'est pas pudique, aventureuse même. À croire qu'elle a sa propre vie sur laquelle Lucia n'a pas de prise. Voyez comment elle force sa sortie, tapant le

palais, les rangées de dents et les joues pour s'extraire de la bouche. Elle en déforme le visage de l'interprète jusqu'au grotesque, la hideur. Puis le muscle jaillit, mi-alien mi-mollusque, visqueux à souhait. Ça commence comme ça *Mother Tongue* et ça retient instantanément votre attention. Une langue qui vous offre une danse, ç'est singulier quand même.

La langue : *Attachée à l'os hyoïde, à la mandibule et au voile du palais, la racine de la langue constitue la partie fixe et cachée sous le corps. La langue est constituée de 17 muscles, intrinsèques et extrinsèques, extrêmement vascularisés, qui sont recouverts d'une muqueuse. La langue possède une innervation sensitive, sensorielle et motrice. Elle possède quatre fonctions qui sont automatiques et acquises par l'apprentissage : le rôle gustatif, celui dans la mastication, et dans la déglutition et le rôle dans la parole.*

Une fois sa langue ravalée, l'interprète est prise de spasme et contraction. Comme si son impudente langue continuait son cirque à l'intérieur du corps. Un combat tout autant qu'une traversée de cour à jardin, du Nord au Sud s'opère sous nos yeux et nos oreilles échauffées par de lourds BPM techno. Lucia traverse plusieurs états de corps, revisite l'histoire de sa gestuelle personnelle, l'une héritée d'Amérique du Sud, l'autre plus récente, acquise en Europe. Il faut la voir aussi mimer certains sons notamment les *on, an, un* français, maudits des étrangers. Imaginez-vous en train d'apprendre la prononciation du through anglais avec force postillons et langue offerte, et bien Lucia en fait un sketch hilarant version diphtongue français. On croirait du Zouk, cette regrettée comique absurde suisse.

Au rire succède l'émotion d'un chant qu'accompagne une danse apaisée, sans transition si ce n'est musicale. Tout naturellement. La performeuse est alors ruisselante de sueur et en recouvre de gouttelettes le sol de la chapelle Saint-Vincent. Le skaï qui l'enserre aurait eu raison de sa sudation. La performance s'arrête, inachevée car work in progress. Elle vous laisse là avec ses belles promesses. On cherche dans le programme de salle quand on aura lieu la première de *Mother Tongue* (NDLR : Artdanthé, 25 mars 2025) car on veut s'assurer que cet objet dansant non identifié n'est pas un mirage et applaudir encore, le jour de la création, la résistance du corps de Lucia, sa voix et ses multiples sons, ses gestes qui creusent temps et espace en repoussant les limites.

A l'issue de ce Premier Regard, un échange fécond avec le public nous permet de faire connaissance avec Lucia. Elle nous détaille là les lignes force de sa performance. Pour le CV, on pourrait le résumer en ces quelques phrases : danseuse et chorégraphe argentine basée à Paris, Lucia est diplômée en composition chorégraphique à l'Université de Buneos Aires. Elle a cofondé la compagnie LA MONTON avec **Delfina Thiel** et **Samanta Leder**. Avant de s'installer en France, elle a fait partie du Ballet de l'Université Nationale des Arts et travaillé comme interprète pour divers projets en Argentine mais aussi avec Mathilde Monnier et V**olmir Cordeiro**.

Raconter des histoires universelles avec son corps, tel est le projet de Lucia qui montre un corps qui résiste, qui multiplie les différentes façons d'être sur scène. Qui célèbre le singulier, le sensible, le différent. En somme tout ce qu'abhorre Javier Milei, le populiste dictateur qui règne sur l'Argentine natale de la chorégraphe. De *Mother Tongue*, Lucia dit : *« c'est une autofiction , performance avec un regard historique et critique qui superpose a mémoire personnelle et le mémoire culturelle »*.

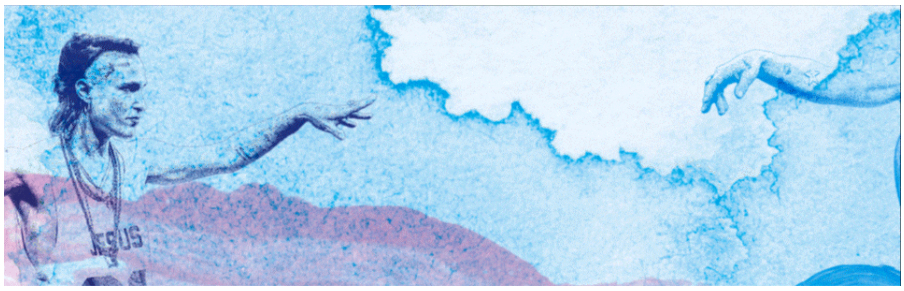
C’est aussi un corps. Toujours là. Débordant, en excès. Un corps comme un lieu. Un espace de bataille. Contre l’effacement. Contre le temps. Et tout autour, les langues, les mémoires, les échos. Qui s’entrelacent, s’affrontent, se mélangent.
C’est une histoire. Une histoire entre les temps. Entre les lieux. Buenos Aires, Paris. Le Sud, le Nord. Lucia cherche. Elle creuse. Dans la chair, dans les gestes. Elle insiste. Répète. Rature. Les gestes deviennent autre chose. Plus lourds, plus vastes. Le passé ne s’éteint pas. Il résonne encore. Dans ce corps, il vit. Il survit. Chaque mouvement, chaque son porte la trace de ce qui a été. Il y a les frontières aussi. Toujours elles. On les habite comme on peut. On lutte. On résiste. Ce corps-là, il tient. Il refuse de disparaître. Dans la langue. Dans les langues.

Cédric Chaory
©Paul Flé

← Article précédent Article suivant →

Copyright © 2025 | Powered by Thème WordPress Astra

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant



« Mother Tongue », la langue du corps



[https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2025/03/mother-tongue-luciagarciapulles-paul-fle.jpg]

Photo Paul Flé

Danseuse pour Mathilde Monnier ou Volmir Cordeiro, Lucía García Pullés signe son premier solo. Une pièce à la belle radicalité.







En 2022, Lucía García Pullés se saisissait dans *RE.VERB* [https://www.mathildemonnier.com/fr/micro-residence22/lucia-garcia-pulles] – joué lors de la journée [Déca]danse du festival Artdanthé – de la réverbération pour enquêter sur la façon dont les déplacements géographiques, culturels et linguistiques affectent, modifient et remodèlent les gestes. Trois ans après cette présentation d'étape d'une recherche en cours, la danseuse et chorégraphe argentine, installée en France depuis 2019, propose *Mother Tongue*. Plus que l'aboutissement direct de *RE.VERB*, ce solo en est le prolongement autant que l'extension, le déploiement réinventé. Si les motifs du déplacement et de l'approche de ces derniers par la réverbération – en tant que phénomène de persistance et de résonance du son – demeurent, c'est par la question de la langue que ces enjeux se déploient. Enfin, de « la » langue, plutôt « des » langues, car, derrière son intitulé au singulier, *Mother Tongue* joue de la polysémie du terme. **La danseuse, qui fut notamment interprète pour Mathilde Monnier ou Volmir Cordeiro, déplie dans une danse savamment articulée à la création musicale et sonore d'Aria Seashell Delacelle un geste aussi radical que ludique**.

Lorsque *Mother Tongue* débute, salle et scène sont également plongées dans l'obscurité. Un coup sourd résonne, qui va ensuite revenir sous la forme d'un lointain écho, tandis qu'un faible halo de lumière augmentant progressivement en intensité révèle la danseuse. **Adossée à une enceinte située à cour, un genou replié contre son torse, l'autre à l'horizontale, Lucía García Pullés semble de prime abord immobile**. C'est que les premiers mouvements de la danseuse, vêtue d'une culotte noire moulante et d'un haut rouge, tous deux en tissu vinyle brillant captant et réverbérant (eux aussi) la lumière, sont dans sa bouche. Patiemment, bouche fermée, extrêmement concentrée, l'interprète fait rouler et évoluer cet organe, avant de progressivement se mettre en mouvement. Dépliant et repliant les bras, elle se lève et commence à évoluer dans une sorte d'ondulation, tandis que la création sonore mute vers un univers électro, puis carrément techno.

Dans le moteur de recherche, plus de 22 000 spectacles référencés

Rechercher

Au fil de sa performance, elle investit tout le plateau, la création lumières suivant sa progression et dessinant subtilement des espaces aux atmosphères diverses. L'ensemble va, dans une succession de séquences, approcher une multiplicité de danses, de gestes, d'actions, d'émotions et de climats – les lumières comme la musique (parfois entre loop et remix) évoluant en intelligence avec Lucía García Pullés. Au fil de ce qui se donne comme un puzzle aux pièces éparses, l'on croise des mouvements de clubbing, d'autres de breakdance, d'autres, encore, à nouveau centrés sur son visage et sa bouche. **Soutenu par la musique – on le redit – aussi efficace que riche dans sa composition par sédimentation – et agrégeant volontiers de la parole –, *Mother Tongue* convainc par l'énergie sans faille et la précision d'interprétation de Lucía García Pullés**.

Quant à ce qui relève du propos même, de cette autofiction entremêlée à une réflexion sur l'identité appréhendée comme *« une construction faite d'histoires sur nous-mêmes »*, celui-ci demeure parfois appuyé. **Là où certains jeux sur la polysémie de mots (le palais, la langue) fonctionnent, d'autres pourraient être plus affinés**. Il en va ainsi de la séquence où l'artiste montre des pancartes – évoquant celles de manifestations – avec des formules (en espagnol ou en français) sibyllines ou très imagées : *« Ça a coûté combien le sud ? »*, *« Quebrar la cadera »* (se casser les hanches, et signifiant peu ou prou *« On se casse »*), *« Ça fait 11 000 km qu'on est là »*. Une autre réserve porte sur l'articulation des séquences qui laissait, au soir de la première, un brin trop voir ses coutures d'écriture. Mais, au-delà de ces quelques remarques, Lucía García Pullés et ses collaborateur·ices artistiques signent un spectacle formellement très maîtrisé. Surtout, la danseuse et chorégraphe offre un solo décapant par sa puissance contenue. **Toute en tension, capable de nous balader à travers une palette d'émotions – du grotesque à l'inquiétude – grâce à une danse de la plus expressive à la plus minimale, Lucía García Pullés livre une interprétation magnétique d'une radicalité rigoureuse**. Où se transmet bien toute une mémoire de rythmes, de gestes et d'intensités, traces de multiples expériences.

caroline châtelet – www.sceneweb.fr

Mother Tongue
Chorégraphie et interprétation Lucía García Pullés
Création sonore et musicale Aria Seashell Delacelle
Chanson Mailen Pankonin
Création costume Anna Carraud
Création lumière Carol Oliveira
Regard extérieur Marcos Arriola
Coach vocal Daniel Wendler
Collaboration artistique Sophie Demeyer, Volmir Cordeiro

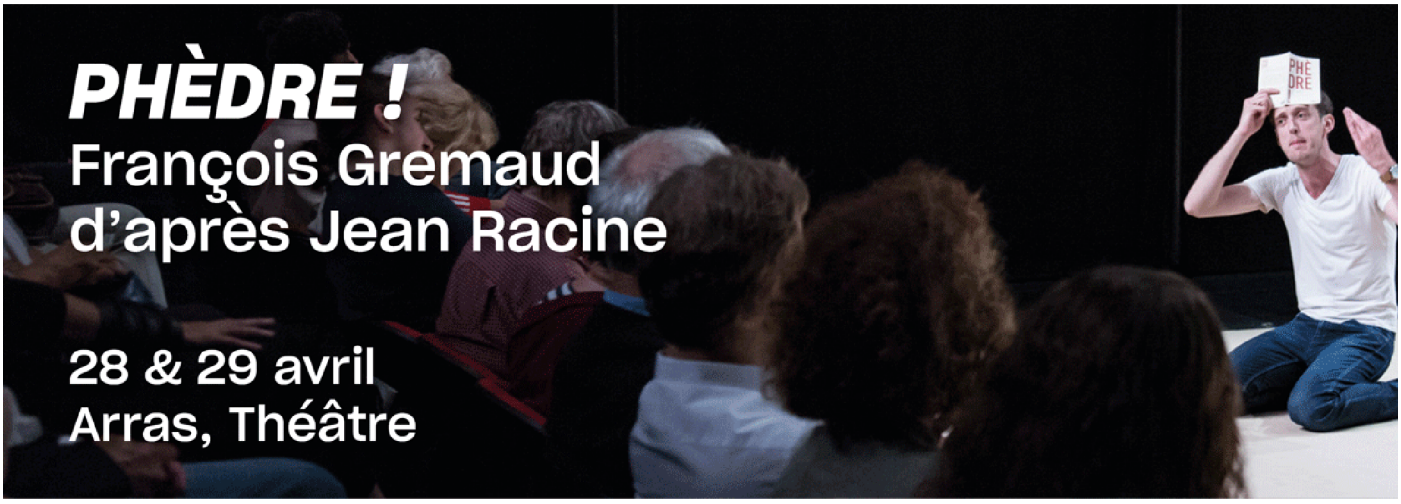
Production Bureau Cokot
Coproduction MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis ; Riksteatern, dans le cadre de Common Stories, un programme d'Europe Créative financé par l'Union européenne ; La Manufacture CDCN Nouvelle Aquitaine Bordeaux – La Rochelle ; Théâtre de Vanves ; Charleroi Danse
Soutien La Ménagerie de Verre ; Carreau du Temple ; Danse Dense ; Centre National de la Danse ; Festival Solos al Mediodía, Théâtre Solis ; La Compagnie DCA à Saint-Denis

Durée : 45 minutes

Vu en mars 2025 au Théâtre de Vanves, dans le cadre du festival Artdanthé

Laboratoires d'Aubervilliers, en partenariat avec les Rencontres chorégraphiques, dans le cadre de Nuit Blanche
le 7 juin

La belle scène Saint-Denis, dans le cadre du Festival Off d'Avignon
du 12 au 14 juillet



REPORTAGES

Festival Artdanthé : la danse comme langue vivante



"Mother tongue" de Lucia Garcia Pullés © Paul Flé

Foisonnante et passionnante, cette 27e édition a réservé de très belles surprises. Des actes artistiques comme des expériences sensibles qui chamboulent et émeuvent durablement.

3 avril 2025

Deux spectacles par soir, c'est la proposition à laquelle Artdanthé convie le public. Pour cette première partie, les spectateurs se pressent devant la salle Panopée, deuxième lieu de diffusion du Théâtre de Vanves. Beaucoup de professionnels, mais aussi des passionnés de danse contemporaine avides de prendre le pouls de la vitalité de la création chorégraphique.

Combien de langues il y a dans ta bouche ?

On la découvre dans une quasi pénombre d'où elle émerge doucement. Adossée à une enceinte installée à Cour, **Lucía García Pullés** s'anime de manière surprenante en multipliant les mouvements de langue. C'est elle qui mène la danse transformant le visage de la danseuse en paysage expressif. On demeure comme hypnotisé par les saillies à la fois drôles et dérangeantes d'un organe finalement peu mobilisé dans le langage chorégraphique.

Dépliant la totalité de son corps, soudain juchée sur la baffle, la danseuse, short noir et haut rouge (seconde peau en latex brillant), adopte une posture plus revendicatrice. Sur les



« Mother tongue » de Lucia Garcia Pullés © Paul Flé

phrases écrites sur des feuilles blanches qu'elle fait défiler, l'une retient particulièrement l'attention. *« Combien de langues il y a dans ta bouche ? »* La polysémie de l'apostrophe interpelle et donne le ton de ce solo intitulé *Mother tongue*, né peut-être dans une manifestation féministe. Mais peu importe au final le point de départ, car Lucía García Pullés semble le renouveler tout au long de la pièce.

Interprète pour **Mathilde Monnier** ou **Volmir Cordeiro**, entre autres, la danseuse propose une performance qui séduit par sa parfaite maîtrise. Elle déploie une polyphonie chorégraphique dans un univers électro singulier qui illustre les luttes qui la traversent. Acte de résistance qui joue sur différents registres entre ridicule et impertinence, ce solo libère une force et une puissance qui dépassent largement les limites du plateau.

La danse, l'art de la rencontre

La soirée se poursuit au Théâtre de Vanves distant d'une dizaines de minutes à pied. Un sas idéal pour enchaîner entre deux pièces. *AC/DC* est née de la rencontre entre **Jules Lebel**, jeune adulte autiste et **Stéphane Imbert**, danseur depuis

Festival

DANSE : DE PARIS À VITRY, LES FESTIVALS À NE PAS MANQUER AU PRINTEMPS

Le printemps n'arrive pas sans ses événements de danse. Alors naturellement, les propositions fleurissent, donnant à voir çà et là des artistes singuliers et des gestes mémorables.

CULTURE ET SAVOIR 3min

Publié le 31 mars 2025

Samuel Gleyze-Esteban



"Mother tongue", de Lucia Garcia Pulles.
© Paul Flé

La danse contemporaine est bien vivante. Certes, les exploitations courtes et les formats modestes montrent bien qu'un poids de plus en plus lourd pèse sur ce secteur fragile des arts du spectacle. Néanmoins, les programmes de trois festivals dédiés de ces dernières semaines – les Inaccoutumés, à Paris, Artdanthé, à Vanves (Hauts-de-Seine), qui vient de fermer ses portes, et la biennale du Val-de-Marne – donnent encore bien des choses à voir. Et quoi qu'on en dise, les propositions les plus tranchantes y sont souvent les plus passionnantes.

C'est le cas de *High Gear*, de Kidows Kim, artiste d'origine coréenne installé en France. Une performance en forme d'étude de personnage, sans paroles, assez radicale, accompagnée en live par la composition sonore de l'inspiré Samir Kennedy. Une procession tout à la fois méditative et hard-core, un poème serré, qui ouvre l'imaginaire de force et fait

BIENVENUE DANS LE COLLECTIF DE L'HUMANITÉ !
VOICI VOS AVANTAGES EXCLUSIFS EN TANT QU'ABONNÉ·E

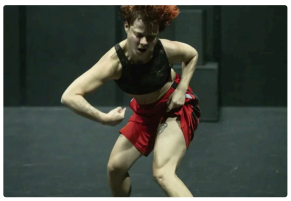
À la Ménagerie de verre, pendant les mêmes Inaccoutumés, l'étude performative *Monstres de circonstances* voyait Xavier Le Roy ressusciter des figures étranges de ses spectacles passés, et la jeune et très talentueuse Zoé Lakhnati en inventer de nouvelles dans *This is la mort*.

La danse clownesque de l'Argentine Ayelen Parolin

Plus au sud, deux festivals foisonnent de propositions. À la Biennale de danse du Val-de-Marne, on peut voir, côte à côte, la danse clownesque de l'Argentine Ayelen Parolin, qui apprend au public que le chorégraphique peut faire rire, et l'étonnant artiste magicien anglais Tom Cassani, lequel, dans *Iterations*, extrait l'essence chorégraphique des mouvements de prestidigitation.

Pas très loin, à Artdanthé, on a pu découvrir le travail de l'Argentine Lucía Garcia Pulles, que l'on a connue interprète chez Mathilde Monnier, notamment. Dans son solo *Mother Tongue*, celle-ci joue d'un corps frénétique et grimaçant avec une puissance indéniable et une belle singularité.

SUR LE MÊME THÈME



CATOL TEIXEIRA, UN DA EN ZONE TROUBLE

Vu dans le même festival, *AC/DC*, d'Agathe Pfauwadel et Aëla Labbé, laisse libre cours à un duo atypique au cours d'une pièce discrètement chaotique et extrêmement sensible : Stéphane Imbert, 40 ans, et Jules Lebel, danseur de 19 ans en situation de handicap, qui se révèle en interprète d'une beauté rare.

De plus en plus, on se dit que la danse contemporaine a valeur de garant, qu'elle est un endroit de choix pour combattre l'uniformisation des formes et pour tester, en actes, la liberté des corps. Le rendez-vous est donné pour encore quelques jours à la Ménagerie de verre et dans les théâtres du Val-de-Marne. Menu de choix : Israel Galván, Idio Chichava, Dalila et Nacera Belaza, Volmir Cordeiro, et d'autres encore.

Les Inaccoutumés, à la Ménagerie de verre, Paris 11e, jusqu'au 5 avril. Rens. : menageriedeverre.com/ La Biennale de danse du Val-de-Marne, jusqu'au 11 avril. Rens. : labriqueterie.org

l'Humanité

CRÉENT

L'Humanité a toujours revendiqué l'idée que **la culture n'est pas une marchandise**, qu'elle est une condition de la vie politique et de l'émancipation humaine.

Face à des politiques culturelles libérales, qui fragilisent le service public de la culture, le journal rend compte de la résistance des créateurs et de tous les personnels de la culture, mais aussi des solidarités du public.

Les partis pris insolites, audacieux, singuliers sont la marque de fabrique des pages culture du journal. Nos journalistes explorent **les coulisses du monde de la culture et la genèse des œuvres** qui font et bousculent l'actualité.

Aidez-nous à défendre une idée ambitieuse de la culture !
Je veux en savoir plus !

JE DONNE TOUS LES MOIS | JE DONNE UNE FOIS

E-mail

10 €

25 €

100 €

MONTANT LIBRE

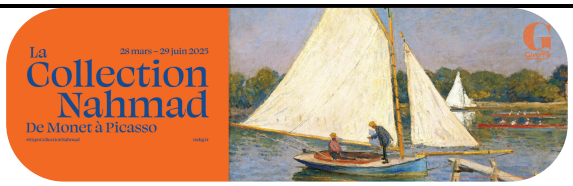
Après déduction d'impôts, votre don vous reviendra par mois à

0,00 €

Vous bénéficiez d'une réduction d'impôt de 66% si vous êtes imposable sur le revenu, dans la limite de 20% de votre revenu imposable. Pour ce faire, vous devez cocher la case ci-dessous.

JE SOUHAITE RECEVOIR MON REÇU FISCAL POUR BÉNÉFICIER DE LA DÉDUCTION D'IMPÔTS

cult.
news



é du Festival d'Avignon va quitter ses fonctions après des signalements c

Scènes

Mother Tongue de Lucía García Pullés : une plaie dans le langage

par Beatrice Lapadat
28.04.2025



Conçu comme un solo fait de « récits intimes » et « normatifs » mettant en scène un « corps palimpseste », *Mother Tongue* – création signée par l'artiste argentine Lucía García Pullés, aujourd'hui installée à Paris – a été présentée à la Panopée le 25 mars, dans le cadre du Festival Artdanthé organisé par le Théâtre de Vanves avant son arrivée le 7 juin aux Rencontres

Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis.

Mother Tongue et sa fille malpolie

Au début, on pense à peine à la langue et à ses muscles. Dans l'obscurité qui domine l'espace, l'on saisit vite le top rouge en latex, ainsi que les shorts noirs, eux aussi du même tissu (création costumes Anna Carraud), que porte l'artiste dont la langue se cache bien, pour l'instant, dans l'empire de sa bouche. Une autre langue, celle qui traverse la parole-texte, se révèle tout de suite, ambiguë et cryptique. En bas de l'enceinte dominée par la présence surplombante de Lucía García Pullés – qui avait présenté en 2022, dans le cadre de *[Déca]danse* au Théâtre de Vanves, *Re.verb*, performance intégrée dans la recherche qui précède *Mother Tongue* – une pancarte lance le premier thème de réflexion offert aux spectateur.ice.s : « Combien de langues il y a dans la bouche ? »

Bien tirer la langue

Pour tenter d'y répondre, l'artiste commence à mobiliser lentement et subtilement l'organe évoqué dans le titre de la création. Des mouvements curieux et émerveillés, comme si la performeuse découvrait pour la première fois le palais, la glotte et la mâchoire qu'elle héberge dans son corps. Une fois la langue bien tirée devant l'audience, on ne peut pas s'empêcher de se

demander : est-ce un acte de transgression, un mobile obscène que la performeuse dessine ? Est-ce juste une exploration anatomique aux visées scientifiques ? Est-ce une enfant gâtée et malpolie, une vieille femme en déclin cognitif ou une femme qui cherche à faire confronter l'audience à la violence de l'inconnu.e ?
Au rythme saccadé de l'environnement sonore électro-dark assuré par Aria Seashell Delacelle dans une synchronie parfaite avec le monde imaginé par la chorégraphe-interprète, la langue devient graduellement le corps entier. Elle ne l'envahit pas, elle le métamorphose tout simplement. On n'y voit plus les modulations d'un corps fait de plusieurs « parties », toutes sous l'emprise des stimuli sonores, mais une langue démesurée qui, par hasard, possède des jambes, des bras tour à tour étirés et contractés, un torse et une tête. Tout dans le réseau corporel de cette entité mouvante est désormais régi par la soumission à cette langue religieusement convoquée, imitée, adorée et incorporée avec le soin et la responsabilité que dégage chaque geste.

La langue comme espace de subversion

Mais qu'en est-il de l'autre langue, celle médiée par la parole ? Dans un refus obstiné du langage articulé issu de sa propre voix, Lucía García Pullés étale successivement d'autres pancartes où l'on peut lire : « Ça a

coûté combien le Sud? L'accent est cher », « Paladar en français se dit palais, comme celui de Versailles ou de Tokyo » ou « Ça fait quatre ans et onze mille km. qu'on est là ». Lorsque ces phrases sibyllines risquent de créer une certaine frustration chez les spectateur.ice.s–lecteur.ice.s qui sont laissé.e.s. en déchiffrer la signification à leur guise, le geste peut aussi être lu comme un désir de renverser les rapports de pouvoir déployés sur l'axe linguistique lors d'un processus classique de migration: pourquoi faudrait-il réconforter toujours celui qui possède la langue maternelle, la « mère reine » qui renforce les privilèges linguistiques entre tant d'autres, pendant que celui qui sort de la coquille de sa « *mother tongue* » doit multiplier les efforts pour être cohérent.e, correct.e et compréhensible ?

Injonctions culturelles

Si la scène opère, pour la performeuse argentine, comme un espace de subversion et de soustraction aux injonctions linguistiques, corporelles et culturelles subies à la suite d'un déplacement géographique, la place de l'autoironie n'en est pas moins importante. Lorsqu'elle reproduit des sons spécifiques à la langue française, comme le « o » ou le « un » – la seule occasion où elle active sa voix dans le spectacle – Lucía García Pullés se met en scène de manière clownesque, soulignant à la fois le caractère ridicule de ses exercices phonétiques et sa propre incapacité à s'y adapter et

intégrer ces sonorités étrangères de manière appropriée sur la surface de sa *langue-mère*. La gravité et les accents sombres sont de retour lorsqu'une chanson mélancolique en espagnol – *Penumbras*, un cover de Mailen Pankonin d'après le chanteur argentin Sandro, ultra-populaire dans le pays sud-américain dans les années 70 – remplace les sons techno. Vers la moitié de la chanson, la danseuse enlève, dos au public, la veste rouge en latex, comme un abandon de l'*hyper*-langue qui avait possédé et métamorphosé son corps : on dirait qu'une plaie se fond au sol, avec toute sa texture faite de non-dits et de paroles énigmatiques. Ainsi la performance, fondée sur « la répétition et la saturation », touche-t-elle à sa fin.
Faisant de la polyvalence sémantique du mot « langue » aussi bien un jeu enfantin et une confrontation avec les couches les plus sombres de son identité dépliée entre le Nord et le Sud, Lucía García Pullés, qui a collaboré avec des chorégraphes comme Mathilde Monnier et Volmir Cordeiro, exprime dans *Mother Tongue* son « besoin de survie et la peur de disparaître » entre révolte, humour et une étrangeté joyeusement assumée. À la place du langage, la langue visqueuse et humide comme interminable rouleau-papyrus porteur des discours du Sud, du Nord, d'ailleurs.

Mother Tongue de Lucía García Pullés, vu le 25 mars dans le cadre du Festival Artdanthé, Théâtre de Vanves
En tournée le 7 juin dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine Saint Denis , à 21H30 aux Laboratoires d'Aubervilliers

Informations et réservations
Visuel : © Oscar Chevillard pour *Mother Tongue*



26.04.2025 → 28.06.2025

Jean Claude et Joséphine, deux étoiles au firmament de leurs amitié

par Farah Malaoui
01.05.2025



Ce qu'a vu le pavé, le musée d'Orsay l'a affiché, François Morel et sa bande l'ont joyeusement chanté dans le



Rencontre avec Le Bruit qui Court, un collectif d'activistes qui résonne dans tout Paris

par Camille Zingraff



16.04.2025 → 24.04.2025

Au Cabaret de Poussière, éclats de colères et de beautés

par Camille Zingraff
23.04.2025

TOMBER SANS BRUIT
JEUDI 20 >> SAMEDI 22 NOVEMBE 2025

ici

Issoudun

À Issoudun, une pièce de théâtre fait entendre les voix des oubliés de La Halle



Manifestation à Issoudun des salariés des dépôts logistiques de La Halle dans l'Indre, menacés de fermeture. Le ...

Selma Riche

Publié le mercredi 12 février 2025 à 5:00

Au printemps, la chanteuse, contrebassiste et compositrice Elise Dabrowski présentera à Issoudun son spectacle "Tomber sans bruit", qui raconte la fin de La Halle et le licenciement de 287 personnes en 2020. Grâce à un travail d'archives, elle met en musique les derniers mots de cet échec social.

En 2020, après des années de désintégration des différentes marques du groupe (Minelli, André, Kookai, Nafnaf), la mise à mort de Vivarte touche à son tour Issoudun, avec la disparition du site de dépôt de La Halle. 287 employés étaient laissés sur le carreau. Cinq ans après, la chanteuse, contrebassiste et compositrice Elise Dabrowski s'empare de cette histoire dans son nouveau spectacle "Tomber sans bruit" qui sera présenté en avril au CCAC d'Issoudun.

Sur scène, l'artiste et son équipe ont disposé des mannequins, qui "donnent une atmosphère assez particulière", reconnait Elise Dabrowski. Entre eux, **ils ont installé des hauts parleurs**. "En fait, on leur donne aussi une voix", ajoute la chanteuse et compositrice. S'ajoute la musique, qui est le coeur du spectacle. "*L'idée, c'est comment rendre en musique les tensions qui se sont passées dans cette affaire et comment mettre en musique l'indicible. Qu'est-ce qui s'est dit ? Qu'est-ce qu'il ne s'est pas dit pendant cette histoire ? Quels ont été les mots ?*"

"Quels ont été les mots ?"

Les mots entendus sur scène sont ceux qui ont **réellement été prononcés dans les dernières semaines du dépôt de La Halle** d'Issoudun. "*Pas loin de 80% du spectacle, ce sont les mots des salariés, des dirigeants qu'on a repris grâce à un travail d'archives*", raconte Elise Dabrowski, qui travaille avec huit autres artistes, dont un musicien électronique, deux autres chanteurs et une tromboniste. "*Ce n'est pas du tout un documentaire, c'est un écho au travers de mes oreilles, au travers de ce que j'ai voulu faire entendre*."

Lien de l'article : https://www.francebleu.fr/infos/culture-loisirs/a-issoudun-une-piece-de-theatre-fait-entendre-les-voix-des-oublies-de-la-halle-1944498

la Nouvelle République.fr

« Tomber sans bruit » d'Élise Dabrowski



Réalisé à partir d'archives sonores et visuelles collectées en ligne, *Tomber Sans Bruit* s'inspire librement du drame industriel et social d'un grand groupe français, leader de l'habillement : Vivarte.

« Tomber sans bruit » : le spectacle s'empare du monde du travail et d'une tragédie en particulier, celle des salariés du groupe Vivarte, et ses centaines d'emplois sur le carreau, dans l'Indre. À voir au CCAS d'Issoudun jeudi 24 avril 2025.

Avec le titre Tomber sans bruit, Élise Dabrowski et sa compagnie théâtrale ont choisi de prendre le contrepied d'une histoire sociale qui, justement, aurait mérité de faire plus de bruit.

Mêlant musique et théâtre, le spectacle s'empare d'un monde souvent absent de la scène – celui du travail – et d'une tragédie en particulier : celle du groupe Vivarte et de ses milliers d'employés en France qui, travaillant pour des marques telles La Halle et André, se retrouvent un jour pris dans la logique capitalistique et mis sur le carreau malgré la rentabilité de leur entreprise.

« Une tragédie qui résonne avec les formes de théâtre antique »

Ce licenciement prémédité s'étale sur une vingtaine d'années et donne le coup de grâce à ses derniers salariés en 2020. L'affaire aurait dû « faire grand bruit » mais l'épisode Covid-19 l'éclipse. « Je découvre cette casse sociale par les archives et en faisant la rencontre d'un rapporteur de débat (métier dont j'ignorais l'existence) chargé de consigner les échanges qui eurent lieu entre syndicalistes et membres dirigeants, explique Élise Dabrowski. Je prends la mesure de la violence et me dis : " oh la la, quelle tragédie ! " Cette dernière a lieu dans le monde réel, contemporain, mais je la sens d'emblée qui résonne avec les formes théâtrales antiques ».

Porter les événements sur scène

La metteuse en scène creuse le sujet. L'idée lui vient de porter les événements sur scène, de faire ce bruit que ces derniers n'ont pas suffisamment fait dans les médias, selon elle, et de donner une voix à toutes ces personnes qui, encore aujourd'hui, ont l'amer sentiment de ne pas avoir été entendues.

> À LIRE AUSSI. Issoudun : le western sur les planches au Centre Albert-Camus d'Issoudun

« Je me penche particulièrement sur les conséquences de cette histoire dans le secteur d'Issoudun où plusieurs centaines de personnes ont eu à en pâtir. Me faire l'écho de ce désarroi et de cette colère. J'envisage d'emblée de donner de la place à la musique et au chant, de restituer, par ce biais, la symphonie humaine des manifestations et piquets de grève, de rendre la voix aux licenciés par le lyrisme. Une autre opportunité me permet d'envisager la forme que cela pourrait prendre : on me propose de récupérer de nombreux mannequins de prêt-à-porter qui partent à la benne. Ils seront les silhouettes déshumanisées de ce drame. »

> À LIRE AUSSI. Indre : que sont devenus les licenciés de Vivarte ?

Aux premières loges
Pour découvrir le reste, il faudra aller voir Tomber sans bruit, le 24 avril. Beaucoup de personnes dans l'Indre ont été aux premières loges de cette histoire. Élise Dabrowski n'est pas seulement impatiente de rencontrer ces visages qu'elle a croisés dans les archives. Elle a aussi hâte de voir si sa décision de s'emparer des faits pour les porter sur scène, de contrebalancer le trop grand silence qu'ils ont laissé dans le sillage, ressuscitera avec justesse les sentiments de l'époque.

Yvan Bernaer

« Tomber sans bruit », jeudi 24 avril 2025, à 20 h 30, au CCAC, avenue de Bel-Air à Issoudun.

Lien de l'article : https://www.lanouvellerepublique.fr/issoudun/issoudun-la-tragedie-de-vivarte-sur-les-planches-du-centre-albert-camus-1737992713

CLASSYKÉO
L'actu classique & originale



Tomber sans bruit d'E. Dabrowski : Objet Social Non Identifié

Claire-Marie Caussin 19 décembre 2024 3 min.

COMPTE RENDU – À la péniche La Pop, située dans le 19ème arrondissement de Paris, la compositrice et chanteuse Elise Dabrowski propose un spectacle engagé autour de la liquidation du groupe Vivarte. Une proposition signifiante, tant par son contenu que par sa réflexion sur la musique et le langage.

Au sein du projet La Pop, dont elle est artiste associée, Elise Dabrowski propose un spectacle engagé socialement, mais qui évite l'écueil du commentaire, du reportage ou de la leçon, grâce à un sujet suffisamment fort pour que son message s'impose de lui-même.

Plan de déstructuration

Joué sur une péniche du 19ème arrondissement de Paris et conçu pour trois chanteurs, trombone et musique électronique, Tomber sans bruit s'inspire de la liquidation du groupe de prêt-à-porter Vivarte en 2021. Jusque-là, rien de très lyrique dans le sujet ; mais ce montage de textes, puisés dans les propos d'anciens salariés et dirigeants (ainsi que chez Sophocle, dont l'œdipien « Ce jour te fera naître et mourir à la fois » clôt le spectacle), porte une telle force, un tel cynisme, une telle absurdité aussi, que toute narration en devient superflue.

À travers les voix d'Elise Dabrowski, Angèle Chemin et Vincent Vantyghem, un grand patron, des salariées et une coach en reconversion racontent par fragments, non pas la banalité d'un plan social, mais le drame humain qu'il porte en son sein. Avec son décor constitué de mannequins progressivement démembrés, le spectacle privilégie ainsi la concision, l'ellipse et le sous-texte ; et si l'on rit souvent dans ce spectacle, c'est d'un rire franc autant qu'embarrassé.

Tomber sans bruit est, parallèlement à son sujet engagé, une expérience de la voix. Lorsque le PDG – sous les traits d'un Vincent Vantyghem impeccable dans ce rôle – arrive sur scène, il tente de charmer le public par des mélismes et autres richesses vocales : c'est le chant comme sortilège, qui tente d'endormir l'interlocuteur, dans la grande tradition opératique. De même, Angèle Chemin a droit à ce qui ressemble étrangement à un Air des bijoux faustien : Elise Dabrowski se sert d'un langage musical connu, dont la forme séduisante ne rend que plus absurde le contenu – un appel à la consommation dans ce qu'elle a de plus excessif et futile.

Ce libéralisme vocal gagne également la « coach » d'entreprise – dans une scène étonnamment drôle du spectacle – incarnée par la compositrice, à grands renforts d'allitérations et d'assonances permises par ses anglicismes : tout au long du spectacle, Elise Dabrowski capitalise sur ses capacités vocales, sur l'ensemble de la tessiture, et jusqu'à l'emploi du vocal fry qui exprime, mieux que tout mot, la faillite du discours.

Perte des mots, bénéfices musicaux

En effet, dès lors qu'ils sont mis en musique, les grands déploiements rhétoriques du PDG ne convainquent plus guère. Inversement, c'est dans la fragmentation, le son pur, l'expérience vocale que le combat des salariés apparaît le mieux. Les ressources humaines et musicales mobilisées pour ce spectacle en font finalement oublier le caractère très circonstancié : le cas particulier de Vivarte disparaît derrière un récit plus collectif, à travers des personnages qui n'ont pas de nom ni de singularité.

Dans le même ordre d'idée, la musique électronique interprétée par Eric Broitmann est moins employée pour ses capacités narratives ou la construction d'une atmosphère sonore, que pour réaliser la promesse faite par l'un des syndicalistes de Vivarte : « On ne tombera pas sans faire de bruit. » Car c'est en assourdissant parfois le public, visiblement conquis, que se réalise cette expérience, moins politique qu'artistique, et moins intellectuelle qu'organique, conçue par Elise Dabrowski.

Lien de l'article : https://www.classykeo.com/2024/12/19/tomber-sans-bruit-de-dabrowski-objet-social-non-identifie/

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« Tomber sans bruit » d'Elise Dabrowski



Réalisé à partir d'archives sonores et visuelles collectées en ligne, Tomber Sans Bruit s'inspire librement du drame industriel et social d'un grand groupe français, leader de l'habillement : Vivarte.

Au début des années 2000, c'est un géant qui compte une vingtaine d'enseignes (La Halle, André,…) et emploie plus de 20 000 personnes. Vingt ans plus tard, le Groupe est liquidé, ses derniers salariés sont licenciés dans l'indifférence générale.

Sur scène, salariés et dirigeants dialoguent avec un chœur de haut- parleurs installés dans des mannequins de prêt-à-porter et rejouent les échos d'une chute annoncée, mêlant leurs voix à l'électronique et au trombone, nouvel aulos qui renvoie aux premiers temps de la tragédie antique.

Tomber sans bruit
Conception et direction artistique Élise Dabrowski
Composition Élise Dabrowski et Eric Broitmann
Textes Ancien.n.es salarié·e·s et dirigeant·e·s du groupe Vivarte, Antoine Veyronnet, Élise Dabrowski, Sophocle
Interprétation Élise Dabrowski, Angèle Chemin, Vincent Vantyghem, Éric Broitmann et Christiane Bopp
Voix enregistrées Camille Merckx et Aurore Bouston
Son Anaïs Georgel
Scénographie Franck Jamin
Assistante scénographie Arianna Moffa
Lumière Gildas Goujet
Co-mise en scène soutenue par Jean-Benoît Nison
Production TREPAK
Coproductions La Pop, CNCM La Muse en Circuit Alfortville, CNCM Césaré Reims, Abbaye de Noirlac, Théâtre de Vanves
Soutiens DRAC Île-de-France, ADAMI, département du Val de Marne, Spedidam, Centre national de la musique, Maison de la Musique Contemporaine.

du 20 au 22 novembre 2025
Théâtre L'Echangeur, Bagnolet
2 avril 2026
Opéra de Reims
19 Mai 2026
Théâtre de Cornouaille SN Quimper

Lien de l'article : https://sceneweb.fr/tomber-sans-bruit-delise-dabrowski/

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Avec Rabelais, Malte Schwind résiste par la joie



Photo Compagnie En Devenir 2

Avec *Rien plus qu'un peu de moelle*, Malte Schwind et sa compagnie En Devenir 2 se plongent avec une gourmandise et une joie communicatives dans la langue de Rabelais. Autour du géant Pantagruel, ils forment un singulier collectif pour qui le politique émane du poétique.

Rares sont les artistes sur nos scènes actuelles à revenir à des états de la langue française très éloignés de celle qui s'écrit et se parle aujourd'hui. Parmi les tentatives existantes, Rabelais tient une bonne place et cela bien avant que son œuvre gigantesque – quatre livres de mille pages lui sont attribués avec certitude, un cinquième avec davantage de doutes – fasse récemment l'objet d'amples démarches de publication : en 2017, avec une édition bilingue des livres de Pantagruel (Gallimard, « Quarto »), et, en 2022, avec *Tout Rabelais* (Bouquins Éditions) où les livres d'aventures sont accompagnés d'œuvres diverses – lettres, poèmes, dédicaces ou préfaces, almanachs et Sciomachie –, qui met lui aussi face à face les textes en français moyen et leur translation en français moderne. **Les apparitions de Rabelais sur la scène théâtrale sont souvent associées à des moments de crise, qu'elles soient intimes ou sociales, parfois les deux**. Par exemple, c'est après avoir été évincé de l'Odéon par Malraux en 1968 que Jean-Louis Barrault s'empare de l'œuvre du célèbre écrivain de la Renaissance : interprété par une trentaine de comédiens, ce spectacle qui se joue alors dans l'ancienne salle de catch qu'est l'Élysée Montmartre trouve certainement un écho dans le mouvement soixante-huitard. Car avec les péripéties de ses géants Pantagruel et Gargantua, c'est entre autres choses une quête de liberté que mène l'auteur en déployant un univers où le corps prend ses aises de toutes les manières possibles, dans un débordement qui loin de pétrifier la pensée la propulse aux hauteurs que requiert l'humanisme. **Avec *Rien plus qu'un peu de moelle*, Malte Schwind s'inscrit avec talent dans cette filiation rabelaisienne**.

Pour ce metteur en scène et fondateur en 2017 de la compagnie En Devenir 2, s'engager dans une adaptation de l'œuvre de Rabelais en français moyen n'est pas une façon de se détourner du présent. Comme le pratique depuis ses débuts cet artiste encore peu connu au sein des réseaux des Scènes nationales et des Centres dramatiques nationaux, mais bien implanté dans la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur où sa compagnie est en cours de conventionnement, le théâtre est dans *Rien plus qu'un peu de moelle* un espace où la poétique, qui est centrale, est chose avant tout relationnelle. La recherche d'un lien fort et singulier avec le spectateur qui anime Malte Schwind, également à l'origine de l'aventure de La Déviation, lieu de vie et de création à L'Estaque, s'impose d'emblée à nous avec une simplicité désarmante. Et des armes, il y en a à foison dans l'introduction de la pièce, qui ne commence pas par Pantagruel, mais par un passage du Tiers Livre écrit quelques années plus tard par Rabelais pour ajouter de nouveaux épisodes à la vie de son géant et de ses compagnons. C'est en effet par les mots inaugurant ce livre que s'ouvre la pièce : « Bonnes gens, Beuveurs tresillustres, et vous Goutteux tresprescieux ». Prononcés en plein siège de Corinthe par le philosophe Diogène, qui, alors que chaque citoyen participe à la guerre, entreprend de rouler son tonneau, ces mots d'apparence banale disent beaucoup de la fine compréhension de l'œuvre rabelaisienne par l'équipe. L'hospitalité qu'elle affirme est celle que propose le roman, moderne pour cette ouverture à l'interprétation du lecteur.

Commencer par la description d'une scène de guerre est aussi sans nul doute pour les artistes une manière d'exposer la proximité qui les a frappés entre le contexte dans lequel Rabelais compose son œuvre et notre époque. Le chaos d'hier, avec la Réforme et les guerres multiples dans lesquelles François Ier jette la France, évoque celui d'aujourd'hui. En témoigne la photo des dirigeants de notre monde, Trump au centre, que Sarah Cosset accroche sur un panneau de bois après y avoir fixé du Jérôme Bosch et autres œuvres et documents du passé. Cela tandis qu'Éloïse Guérineau et Mayeul Victor-Pujebet prennent en charge la narration, avec une maîtrise impressionnante de la si complexe langue inventée par Rabelais qui ouvre ainsi le champ de la prose littéraire. Grâce à un subtile compromis entre langage de signes et chorégraphie auquel ils auront régulièrement recours afin d'incorporer le verbe de Pantagruel et autres opus ultérieurs – essentiellement le Quart Livre –, les interprètes établissent une relation intime et ludique avec le français tel que brassé, tel que bousculé par François Rabelais. La grande réussite de l'équipe tient essentiellement à ce jeu aux formes mouvantes, à la fragilité qui leur donne l'air de s'inventer au fil de la représentation. L'arrivée dans ce théâtre du geste et du verbe enlacés de Pantagruel, en la personne du comédien Julien Geffroy, constitue l'une des multiples ruptures et discontinuités dont est faite la pièce. Prenant lui-même en charge le récit fameux de sa naissance, qui provoque la mort de sa mère Badebec, fille du roi des Amaurotes, de son enfance vorace en nourriture autant qu'en connaissances et de bon nombre de ses aventures, le géant du spectacle donne volontiers à voir ses failles et celles du théâtre. Incapable par nature d'abriter ne saurait-ce qu'une illusion convaincante de géant, la scène est ici le lieu d'un foisonnant bricolage dont l'une des grandes qualités est de se présenter comme tel et de s'amuser sans cesse de ses propres artifices.

L'aventure pantagruélique est donc ici grande d'être petite. Elle se fonde sur un paradoxe fondé sur l'activation de la langue, qui est, dans la première partie du spectacle de 3h30, la colonne vertébrale de la représentation. Les scènes de rencontres avec des protagonistes aux langages étranges, comme l'étudiant parisien baragouinant un faux latin, ou encore Panurge (formidable Julie Cardile), dont la première apparition dans le récit est celle d'un polyglotte assez fou, sont particulièrement délicieuses. On y sent avec force toute l'énergie que puisent les comédiens au contact d'une écriture qui ne s'installe jamais dans aucune forme. Ce mouvement perpétuel pousse aussi le public à une activité intense, mais jamais pesante. Grâce à leur maîtrise parfaite du Rabelaisien, les cinq interprètes nous rendent cette langue si proche – ce qui ne veut pas dire qu'elle nous est pleinement compréhensible, mais que même ce qui nous échappe nous touche et nous interroge – que l'on a presque la sensation de la malaxer nous-même. La cohabitation de motifs fameux de l'œuvre, avec d'autres qui sont davantage méconnus, forme un tout largement hétérogène, mais presque toujours joyeux, et donc en résistance contre le chaos ambiant. En Devenir 2 atteint donc son objectif. Il lui aura fallu pour cela pas moins de deux ans de fréquentation assidue du verbe de Rabelais, cela après avoir travaillé sur *Les Métamorphoses d'Ovide* et avant encore sur Artaud, Hölderlin et Robert Walser. Si l'on peut regretter que la brève deuxième partie du spectacle soit plus illustrative, et donc moins focalisée que la première sur la langue, Rien plus qu'un peu de moelle est un événement des plus enthousiasmants, en particulier au Théâtre de l'Echangeur menacé de fermeture du fait de sévères coupes budgétaires. En ces temps contrariés, Malte Schwind et sa belle équipée défendent la longue fréquentation des poètes comme un apaisement et une résistance possible.

Rien plus qu'un peu de moelle
D'après l'œuvre de François Rabelais
Mise en scène Malte Schwind
Avec Julie Cardile, Sarah Cosset, Julien Geffroy, Éloïse Guérineau, Mayeul Victor-Pujebet
Adaptation Malte Schwind, Émilie Hériteau
Assistanat et dramaturgie Émilie Hériteau
Scénographie Margaux Nessi
Costumes Axelle Terrier
Lumières Anne-Sophie Mage
Son Josef Amerveil
Régie générale Victoire Sébrier
Stagiaires Louise Bonnemaille, Juliette Galan-Nguyen, Myriam Del Puerto

Production En Devenir 2
Coréalisation et résidence de création Théâtre L'Échangeur – Cie Public Chéri
Co-production, accueils en résidence, soutiens et diffusion Les Salins – scène nationale de Martigues, Pôle Arts de la Scène de la Friche de la Belle de Mai (Marseille), La Criée, Théâtre National de Marseille, Théâtre Durance – scène nationale (Château-Arnoux-Saint-Auban), Théâtre Bois de l'Aune (Aix-en-Provence), La Commune – CDN d'Aubervilliers, La Fonderie (Le Mans), Le CUBE – Studio Théâtre de Hérisson, Théâtre L'Échangeur (Bagnolet), Théâtre Antoine Vitez (Aix-en-Provence)
Avec le soutien de la Ville de Marseille, du Conseil Départemental des Bouches-du-Rhone, de la Région SUD, de la DRAC-PACA et du Fonds de coproduction DGCA

Durée : 3h30 (entracte compris)

L'Échangeur, Bagnolet
du 14 au 24 janvier 2026

Théâtre Antoine Vitez, Aix-en-Provence
le 28 janvier

Théâtre des Salins, Scène nationale de Martigues
le 31 janvier

Tournée dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur
à l'automne 2026

Lien de l'article : https://sceneweb.fr/malte-schwind-met-en-scene-rien-plus-quun-peu-de-moelle-dapres-francois-rabelais/

jean-pierre thibaudat
journaliste, écrivain, conseiller artistique
Abonné·e de Mediapart

1413 Billets
0 Edition

BILLET DE BLOG 16 JANVIER 2026

Vous mangerez bien un peu de mouelle Rabelais

La bien nommée compagnie En devenir2 animée par le metteur en scène Malte Schwing nous embarque avec « Rien plus qu'un peu de mouelle »,dans un voyage à travers l'écriture insensée, la verve déglinguée, aussi prophétique que drôlatique, de François Rabelais. Allez sucer la « substantificque mouelle » de ce spectacle magnifiquement foutraque

Signalez ce contenu à notre équipe



Scène de "Rien plus qu'un peu de mouelle" © DR

Bienvenue dans
Le Club de Mediapart

Tout·e abonné·e à Mediapart dispose d'un blog et peut exercer sa liberté d'expression dans le respect de notre charte de participation.

Les textes ne sont ni validés, ni modérés en amont de leur publication.

Voir notre charte →

La compagnie En devenir 2 n'a pas voulu d'un Rabelais édulcoré en français standard, elle le joue, et c'est heureux, dans le texte original, en moyen français, « cette langue truculente et inventive » dont « les transcriptions en français moderne écrasent le rythme et la force » écrit la compagnie Une langue qui, « si elle semble ardue à la lecture » est, « faite pour être dite, portée à haute voix et jouée ! Elle nous semble alors soudain limpide et savoureuse ». Ce n'est ni un slogan publicitaire, ni de la vantardise, c'est intensément et constamment du théâtre comme on l'aime jusque dans ses cafouillis, on peut le vérifier en allant au Théâtre de l'Échangeur.

Le spectacle commence par nous prendre par la main en nous apprivoisant pour progressivement nous emmener à la rencontre entre Pantagruel et Panurge, ces fameuses et formidables pages du chapitre IX de Pantagruel où l'on voit, au début, Panurge s'exprimer en allemand, italien, anglais et d'autres langues encore, avant que Pantagruel, au bord de l'épuisement, ne lui demande « Dea mon amy, ne sçavez vous pas parler françoys ? » Et Panurge de répondre : « Si faitz très bien, Seigneur, c'est la langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France : c'est Touraine ».

Ainsi cheminerons-ils de concert et, sur leur route accidentée, rencontreront-ils des chicanous ou des hordes d'andouille avec leur pourceau vivant et bien d'autres choses encore jusqu'à l'oracle de la Dive bouteille. Quelle langue, quelle truculence, quel voyage !

Tout cela est joué et manipulé avec vigueur par Julie Cardile, Sarah Cosset, Julien Geffroy, Eloïse Guérineau et Mayeul Victor-Pujebet, costumés par Axelle Terrier, éclairés par Anne-Sophie Mage dans une scénographie volontairement trouée et déglinguée signée Margaux Nessi. « J'ai tenté de construire une telle communauté d'artistes autour du projet, en y fantasmant ces groupes d'humanistes de la Renaissance travaillant à un monde meilleur souvent au risque de leurs vies » écrit le metteur en scène Malte Schwing, fondateur du lieu de vie et de création La Déviation à l'Estaque (Marseille).

Il ne manque à l'excellence du spectacle dans son ensemble que les titres des chapitres qui sont, souvent, des petits bijoux, tel celui du chapitre VII du Tiers livre : « Comment Panurge avoit la pusse en l'aureille, et desista porter sa magnifique braguette »

Dans le hall du théâtre, parmi les livres proposés, figure La folie Rabelais, passionnant livre de François Bon, (Editions de minuit) dans lequel l'auteur de Sortie d'usine commente magnifiquement la rencontre entre Pantagruel et Panurge. Par ailleurs, on ne saurait trop recommander de consulter, mieux, de dévorer, le phénoménal travail que mène depuis des années François Bon autour de Rabelais (lectures, voyages filmés, commentaires, éditions, etc) via son site Le tiers livre. Théâtre de l' Echangeur (Métro Galiéni) , 19h30, du 14 au 17 puis du 21 au 24 janvier. La compagnie a été plusieurs fois en résidence à la Fonderie du Mans et au Cube de Montluçon pour préparer son spectacle.

Lien de l'article : https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/160126/vous-mangerez-bien-un-peu-de-mouelle-rabelais



Théâtre

Rien plus qu'un peu de moelle, d'après l'œuvre de Rabelais, mise en scène de Malte Schwind à L'Échangeur, Bagnolet

Cela coule de source. Comme un bon vin s'écoulant dans la bouche, nappant le palais puis ruisselant dans la gorge. Malte Schwind avec la même simplicité magique qui siégeait aux Métamorphoses nous invite à sa table d'hôte. Ce qu'il nous sert n'a rien de frelaté ni d'éventé quand bien même ces mots partagés auraient été…

Nicolas Thevenot
18 janvier 2026

Cela coule de source. Comme un bon vin s'écoulant dans la bouche, nappant le palais puis ruisselant dans la gorge. Malte Schwind avec la même simplicité magique qui siégeait aux *Métamorphoses* nous invite à sa table d'hôte. Ce qu'il nous sert n'a rien de frelaté ni d'éventé quand bien même ces mots partagés auraient été posés il y a plusieurs centaines d'années. Son théâtre est une fontaine de jouvence où les mots anciens paraissent nés de la dernière pluie. Ceux de Rabelais, mis en bouche pour partie *dans le texte* (c'est-à-dire en moyen français), sonnent et résonnent avec une incomparable fraicheur. Ce miracle d'éternelle jeunesse et de gourmandise a un nom : celui des actrices et acteurs dont l'incroyable travail et performance rendent léger et aérien, addictif, ce qui pourrait s'avérer bourratif, du fait même de l'étrangeté des langues. Leur jeu à la bonne franquette remet le couvert dans une mise en jeu permanente et virtuose de l'instant du plateau. Faire récit est pour eux comme dresser une table de festin. Les voix sont des flutiaux qui soulèvent et emportent haut les cœurs. Leur art, commerce de bouche qui ne manque pas de corps, est un artisanat, pas moins noble pour autant, bien au contraire. C'est une présence rayonnante, une vibration vermeille, une jubilation extrême. S'ils forcent le trait, ils offrent et montrent dans le même mouvement le pinceau qu'ils tiennent entre leurs mains : l'incarnation ne sera évidemment pas celle d'une figure, mais bien plutôt d'une langue. Leur livrée blanche signe d'ailleurs la page où le texte semble s'écrire sous nos yeux. La truculence de Rabelais rencontre l'incessante facétie de l'acteur, auréolé d'une sainte bêtise : « Saisissons-nous du vif, saisissons-nous de la vie, c'est santé »

Si Malte Schwind reprend avec à propos quelques choix des *Métamorphoses* (partage de nourriture et boissons), la convivialité est bien plus encore ici celle des livres que l'on amène en pile chancelante sur les tables du plateau, roboratifs et gouteux. *Rien plus qu'un peu de moelle* déploie une langue-monde, quand *Les métamorphose*s structuraient le monde en formes mythologiques, retournant à la source d'une pensée-image archaïque. Dans le montage réalisé par Malte Schwind et Émilie Hériteau, émerge à la manière d'un fil rouge une épopée de la parole. Ce à quoi l'on assiste est la formation d'une langue, en gestation continuelle, fruit d'incessantes métamorphoses, se frottant aux dialectes, aux idiomes étrangers, faisant des accents des étincelles, jusqu'à l'aporie de l'incompréhensible, qui est sans doute l'os dont on tire la moelle. Le vivant processus de cette élaboration est encore catalysé par les va-et-vient labiles entre moyen français et français actuel. La langue se fait océan, liquide amiotique infini, en perpétuelle croissance, donnant naissance à de nouveaux mots, livres, histoires. Anachronisme et néologisme comme mode de régénération. Il faut voir comme les acteurs métabolisent ce corps étranger, s'en nourrissant, s'en enivrant, s'en faisant chair, l'agitation des bras, les gesticulations des membres, pareilles à la domestication d'un animal sauvage. L'absolu comique jaillit aux confins des mots et des corps, et l'on n'est pas près d'oublier le dialogue au sommet disputé entre Panurge et l'anglais Thaumaste sans mot dire mais avec force signes. L'élève excède ici le maitre, rappelant combien l'expressivité du geste et du corps dépassera toujours la parole en puissance dans nos accès de fou rire.

Partant à la suite de Pantagruel et son équipage vers d'autres aventures, le spectacle dans sa deuxième partie prend de nouvelles dimensions opératiques, ouvre de nouveaux territoires : les mots font place à l'espace. Et la félicité s'ourle d'une ombre grave drapée d'un flamenco. Des voiles-pages blanches parsèment le plateau nous plongeant dans le bruit et la fureur d'une tempête, comme dans ceux d'une langue. Le temps se fait chaotique, nouveau paysage creusant ses reliefs dans le festin des mots.

Ces trois heures et trente minutes d'un voyage en excellente compagnie nous auront mis en joie de bout en bout. De quelles profondeurs jaillit-elle ? Outre le fait que les écrits de Rabelais conservent toute leur actualité critique et satyrique – on repense ici à la drolatique dissertation de Panurge sur l'organisation du monde sous le régime des dettes et crédits, *Rien plus qu'un peu de moelle* nous aura emportés et soulevés, réjouis comme rarement, parce qu'il révèle les mots dont nous sommes faits, dont notre cœur surpris et charmé sait se reconnaitre comme avec un parfait contemporain.

Rien plus qu'un peu de moelle, d'après l'œuvre de François Rabelais
Mise en scène : Malte Schwind
Adaptation : Malte Schwind & Émilie Hériteau
Assistanat et dramaturgie : Émilie Hériteau
Jeu : Julie Cardile, Sarah Cosset, Julien Geffroy, Éloïse Guérineau & Mayeul Victor-Pujebet
Scénographie : Margaux Nessi
Costumes : Axelle Terrier
Lumières :Anne-Sophie Mage
Son : Josef Amerveil
Régie générale : Victoire Sébrier
Stagiaires : Louise Bonnemaille, Juliette Galan-Nguyen, Myriam Del Puerto
Photo article : @ Cie En devenir 2
Durée : 3h10 avec entracte
du 14 au24 janvier 2026
du mercredi au samedi à 19h30, sauf samedi 18h
Théâtre L'Echangeur – Bagnolet
59 avenue Général du Gaulle
93170 BAGNOLET
Réservations : 01 43 62 71 20
https://lechangeur.org

Lien de l'article : https://unfauteuilpourlorchestre.com/rien-plus-quun-peu-de-moelle-dapres-loeuvre-de-rabelais-mise-en-scene-de-malte-schwind-a-lechangeur-bagnolet/

Politis
#1898
22-28
JAN
2026
3,90 €
NUMÉRO ISSN : 1290-5550





CIE EN DEVENIR 2

UFO DISTRIBUTION

Rire et résister
AVEC RABELAIS

THÉÂTRE

RIEN PLUS QU'UN PEU DE MOELLE / jusqu'au 24 janvier au théâtre L'Échangeur / à Bagnolet (93).

Avec *Rien plus qu'un peu de moelle*, Malte Schwind et sa compagnie En Devenir 2 livrent un dialogue passionnant et ludique avec l'œuvre de François Rabelais. Ils en font notre contemporain, notre compagnon pour la vie et la lutte.

Avec son titre *Rien plus qu'un peu de moelle*, Malte Schwind annonce d'emblée la saveur : c'est un français qui n'a plus cours que parlent les interprètes de ce spectacle. Cette langue est celle de François Rabelais. Le metteur en scène l'a pratiquée pendant deux ans avec les cinq acteurs et actrices qu'il a rassemblés pour cette aventure, dont la force et la singularité sont d'autant plus saisissantes que la compagnie En Devenir 2 qui la porte est peu connue sur nos scènes. Afin de mener sa quête d'*« une fraternité quelconque à travers le rapport entre les comédiens et les spectateurs, et le texte qu'ils partagent »*, Malte Schwind a fondé et tient depuis 2017 un lieu de vie et de création à Marseille, La Déviation. Choisir d'aborder Rabelais après avoir travaillé sur *Les Métamorphoses* d'Ovide – et avant, encore, sur Artaud, Hölderlin et Robert Walser – est donc pour cet artiste une façon de creuser un chemin de traverse théâtral, où le poétique est chose centrale et profondément politique.

En excellent connaisseur, Malte Schwind, avec sa compagnie, se saisit de la vaste œuvre de Rabelais par son milieu. Le tonitruant *« Bonnes gens, Beuveurs tresillustres, et vous Goutteux tresprescieux »* est en effet extrait du Tiers-Livre paru en 1546, soit quatorze ans après *Pantagruel*, dont le héros éponyme est le cœur battant de la pièce. L'apostrophe est attribuée au philosophe Diogène, qui, en plein siège de Corinthe, entreprend de faire rouler son tonneau. En plaçant ce geste au seuil de leur pièce, les artistes présentent la littérature rabelaisienne comme une énigme qu'il s'agit de résoudre collectivement. C'est à Éloïse Guérineau qu'il revient d'initier le mouvement, avec un récit de bataille riche en énumérations – la figure de style favorite de Rabelais, qu'il peut déployer sur plusieurs pages. Joignant le geste aux mots, elle se livre à une joyeuse chorégraphie à travers laquelle on sent qu'elle incorpore littéralement la matière textuelle pour mieux l'offrir en partage.

Tout au long des trois heures trente de *Rien plus qu'un peu de moelle*, Éloïse Guérineau et Mayeul Victor-Pujebet reviendront régulièrement à cette narration gesticulée. Afin d'égaler avec leurs moyens théâtraux l'impressionnante inventivité langagière de Rabelais, les interprètes déploient bien d'autres façons de donner vie au français parlé par Pantagruel et compagnie. L'incarnation en est une, bien que tous conservent toujours un minimum de distance avec leurs personnages. Julien Geffroy en particulier ne s'efface jamais totalement derrière le rôle du géant au savoir aussi prodigieux que son appétit, avec qui il entretient ainsi une relation joueuse des plus accueillantes pour qui assiste au spectacle. Le formidable bricolage auquel se livrent les cinq comédiens nous embarque dans une aventure où le fabuleux est davantage dans le dialogue entre présent et passé que dans la présence de géants.

La rencontre du fils de Gargantua avec le facétieux Panurge (excellente Julie Cardile), qui ne le quittera plus, est l'une des scènes incontournables dont se saisissent Malte Schwind et son équipée, assistée par Émilie Hériteau. D'autres motifs fameux de *Pantagruel* sont délaissés, pour nous faire naviguer aussi dans des zones plus méconnues du monde de Rabelais. La tordante joute non verbale entre Panurge et le savant anglais Thaumaste (Sarah Cosset, qui endosse également une part de la narration), et la rencontre de Pantagruel avec un étudiant parisien parlant un faux latin sont deux de ces nombreuses réjouissances.

On peut regretter que la deuxième partie de la pièce, surtout consacrée à la quête de la Dive Bouteille, ait tendance à trop recouvrir la langue de gestes illustratifs. Inouïe de beauté et d'humour, celle-ci est la véritable héroïne du spectacle. Par son audacieuse exploration, les interprètes font l'expérience d'une joie profonde à opposer au chaos ambiant. Au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet, menacé de fermeture du fait d'importantes coupes budgétaires, cette énergie est plus que nécessaire. ● ANAÏS HELUIN

Également le 28 janvier au Théâtre Antoine Vitez, à Aix-en-Provence (13), le 31 janvier aux Salins, à Martigues (13), tournée régionale en Paca à l'automne 2026.

Lien de l'article : https://www.dropbox.com/scl/fi/y7dv7ax8nned1cc7crwo2/Politis_1898_2026_01_22_Oleksandra-Iran.pdf?rlkey=jv8as1v9xjwjx0mtfg2iehtvf&dl=0

Théâtre du blog

Rien plus qu'un peu de moelle, d'après Pantagruel, Gargantua, Le Tiers Livre, Le Quart Livre et peut-être même un peu du Cinquième Livre (peut-être apocryphe) de François Rabelais (ou Alcofribas Nasier), adaptation de Malte Schwind, mise en scène d'Emilie Hériteau et Malte Schwind

Rien plus qu'un peu de moelle, d'après Pantagruel, Gargantua, Le Tiers Livre, Le Quart Livre et peut-être même un peu du Cinquième Livre (peut-être apocryphe) de François Rabelais (ou Alcofribas Nasier), adaptation de Malte Schwind, mise en scène d'Emilie Hériteau et Malte Schwind

Gargantua, tout le monde (francophone) le connaît : il fait partie de ces personnages qui ont donné à la langue française un adjectif qui lui manquait, gargantuesque. Pantagruel, lui aussi, fait partie du patrimoine scolaire et solaire de tout un chacun. Et Panurge, donc, avec ses fameux moutons qui ne lui appartiennent pas et qui se jettent en troupeau à la mer pour suivre le premier jeté à l'eau par notre plaisantin rancunier. Le dit Panurge va passer le restant de la geste héroïco-comique à chercher la dive bouteille qui contient le savoir le plus précieux : doit-il se marier ou non ?

Bref, (mais on ne peut pas être bref avec Rabelais), on le connaît et on ne le connaît pas. Parti de ce constat, la compagnie En Devenir 2 nous le donne à entendre, en trois heures et quart qui vont vite. Et c'est peu, pour un tel flot. Les metteurs en scène ont choisi la version originale, en ce qu'on appelle, le «moyen français»: entre l'ancien français médiéval et le français moderne, celui de la fin de la Renaissance à l'âge classique. Très difficile à lire : c'est une énigme, un code secret mais parlé, cela va tout seul. La compagnie nous fait entendre cette «langue étrangère qu'on se découvrirait savoir d'avance», comme le disait Paul Valéry. On l'écoute avec jubilation et l'on pleure d'un œil, en riant de l'autre, comme Gargantua à la naissance de son fiston Pantagruel, concomitante avec la mort de sa femme tant chérie.

C'est juste le jour où nous apprenons la mort de Valère Novarina. On attendait depuis longtemps un dramaturge à la langue d'aussi «haute graisse», que Rabelais. D'une invention, d'une richesse, d'une densité corporelle pareille, à la fois inouïe, et immédiatement accessible.



Ne pleurons plus, et revenons à Panurge, à défaut de moutons. L'équipe réunie pour déguster cette mouelle: Julie Cardile, Sarah Cosset, Julien Geffroy, Eloïse Guérineau et Mayeul Victor-Pujebet, « fera de son nom, l'aventure qui y était inscrite » -comme dirait la poétesse Evelyne Pieiller-, puisqu'il signifie, en gros, « capable de tout ». La preuve: c'est une fille -et elle ne s'en cache pas- qui le joue. Du reste, c'est lui, plutôt que nos chers géants, qui va mener la danse.

Pas de moutons, donc et cela commence presque comme à l'école -une école idéale – par une grande table et un panneau d'affichage où viennent se poser des images dont plusieurs Brueghel -bon, c'est un Flamand, mais avec Rabelais, c'est déjà un peu l'Union européenne de la truculence et celles des dissections pratiquées sur des humains…

Il ne faut pas oublier que Rabelais fut un grand médecin. Il consolida, ou peut-être même établit, la réputation médicale de Montpellier et Lyon. Des images, la langue de Rabelais, des histoires de fous, et sur la langue, un petit coup de blanc bien vif, pour les spectateurs des premiers rangs, les veinards…. On aura des récits héroïques, en souvenir des grandes épopées, une longue et dure tempête, à coup de toiles agitées sans aucun souci de vraisemblance météorologique, et la même injonction que donnera plus tard Charles Baudelaire : enivrez-vous ! »Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Mais enfin, nous sommes ici chez Rabelais. Son ivresse est gouleyante et nous la prenons au sérieux ivresse, comme le rire, le corps et ses bruits intempestifs et tempétueux… Bref, il faut vite aller voir cette belle équipe qui a du cœur au ventre, dans cet indispensable Théâtre de l'Echangeur. Oui, indispensable, et nous y reviendrons.

Christine Friedel

Jusqu'à 24 janvier; Théâtre de l'Echangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, Bagnolet (Seine-Saint -Denis). T.: 01 43 62 71 20.

Lien de l'article : http://theatredublog.unblog.fr/2026/01/21/rien-plus-quun-peu-de-mouelle-dapres-pantagruel-gargantua-le-tiers-livre-le-quart-livre-et-peut-etre-meme-un-peu-du-cinquieme-livre-peut-etre-apocryphe-de-francois-rabelais-o/

FRIDA KAHLO - UN PORTRAIT MUSICAL

MERCREDI 4 >> SAMEDI 7 FÉVRIER 2026

hottello

Frida Kahlo – Un Portrait musical -, Ezequiel SPUCCHES musique, Clara CHABALIER metteuse en scène, à L'Echangeur- Bagnolet.



Crédit photo: Marikel Lahana.

Frida Kahlo – Un Portrait musical -, Ezequiel SPUCCHES musique***, Clara CHABALIER*** mise en scène, ***Clara CHABALIER***et ***Ezequiel SPUCCHES*** texte d'après ***les Lettres et le Journal de Frida Kahlo, Paulina SPUCCHES***, création visuelle,***Franck JAMIN*** scénographie, ***Philippe ULYSSE***, création et régie lumière / régie générale,***Etienne GRAINDORGE*** régie vidéo et son, ***Mauricio AHUMADA*** trompette, ***Maxime ECHARDOUR*** percussions, ***Céline LALY*** voix, ***Sébastien LY*** danse.Spectacle tout public à partir de 10 ans. Du 4 au 7 février ***Théâtre de L'Echangeur*** à ***Bagnolet.*** Tél: 01 43 62 71 20.

Frida Kahlo – Un portrait musical explore la vie et l'œuvre de l'artiste mexicaine en mêlant la musique, le théâtre et la danse. Frida Kahlo, peintre latino-américaine, a marqué l'histoire de l'art en portant au cœur de son œuvre ses expériences physiques, émotionnelles, affectives et politiques, affirmant une liberté de pensée et une force de création. Elle est une figure rebelle et moderne. Le 17 septembre 1925, âgée de 18 ans, Frida Kahlo et son petit ami, Alejandro Gomez Arias, rentrent de l'école lorsque le bus qui les transporte, dont l'habitacle est en bois, percute un tramway en métal…Tout part de cet accident dramatique qui blesse et meurtrit à vie l'accidentée.

Le spectacle de l'Ensemble ALMAVIVA est co-produit avec Les Gens de la Voix de Céline Laly, chanteuse lyrique, et Pétrole de Clara Chabalier, metteuse en scène. Les autoportraits prennent vie entre arts plastiques, théâtre d'objet, musique et danse, ressaisis dans une installation plastique.

L' expression artistique se fait intime entre douleur, liberté et quête identitaire.

Ce spectacle pluridisciplinaire esquisse un portrait sensible où l'art et la vie s'entrelacent, exprimant autant les blessures que les joies, la douleur que l'appétit de vivre… Plus qu'un récit biographique, il célèbre, a travers un dialogue intime et un jeu de miroirs, la capacité de Frida Kahlo à faire

vie s'entrelacent, exprimant autant les blessures que les joies, la douleur que l'appétit de vivre… Plus qu'un récit biographique, il célèbre, a travers un dialogue intime et un jeu de miroirs, la capacité de Frida Kahlo à faire de son existence un territoire d'expression personnelle, de résistance et de liberté.

Son visage est connu, telle une icône pop – puissance féminine, vie et complexité -, écrit le compositeur Ezequiel Spucches, depuis l'accident fatal de celle qui était une jeune fille à sa relation tumultueuse avec Diego Rivera, l'infidèle.

De plus, la musique résonne au Mexique, et la musique populaire fait le bonheur de Frida Kahlo: « sa joie de chanter et d'entendre les chansons d'amour mexicaines, les ballades et les corridos » (Carlos Fuentes, Préface, *Journal* de Frida Kahlo), elle-même était une excellente chanteuse.

La création musicale relève d'une dualité populaire et savante: d'un côté, l'inspiration des expressions populaires mexicaines, et de l'autre, le souffle avant-gardiste des artistes européens du temps, enclins au surréalisme.

Or, le corps tient une place essentielle, entre mémoire et présent. Le corps de Frida n'est que douleur mais plaisir aussi révélé: elle le peint et en expose les tableaux à la vue de tous, avec dans la main l'organe de vie qu'est le coeur.

Un spectacle pluridisciplinaire et polysémique, composé d'images, de musique, mouvements, danse, rythme, souffle, voix et chant. Les textes de Frida Kahlo sont extraits de ses *Lettres* et de son *Journal*, mis en musique.

L'installation plastique de Frank Jamin invite à pénétrer les tableaux de l'artiste, en visiteur déambulant dans l'exposition caractéristique, agrémentée des dessins de Pauline Spucches et d'objets présents: corset coloré comme sorti d'une toile, fleurs de la robe ou de la coiffure, des oiseaux. Avec les percussions de Maxime Echardour, la trompette de Mauricio Ahumada, et la danse de Sébastien Ly, qui, de chorégraphe souple, devient l'image de Frida.

Un spectacle pluridisciplinaire et polysémique, composé d'images, de musique, mouvements, danse, rythme, souffle, voix et chant. Les textes de Frida Kahlo sont extraits de ses *Lettres* et de son *Journal*, mis en musique.

L'installation plastique de Frank Jamin invite à pénétrer les tableaux de l'artiste, en visiteur déambulant dans l'exposition caractéristique, agrémentée des dessins de Pauline Spucches et d'objets présents: corset coloré comme sorti d'une toile, fleurs de la robe ou de la coiffure, des oiseaux. Avec les percussions de Maxime Echardour, la trompette de Mauricio Ahumada, et la danse de Sébastien Ly, qui, de chorégraphe souple, devient l'image de Frida.

Avec au rendez-vous, les couleurs évoquant le Mexique, intenses et fortes, éblouissantes et symboliques, que le chant de Céline Laly égrène en un nuancier insolite et poétique – de petits objets sacrés qu'elle suspend au pied du lit de la gisante bien vive – la demeure et le lieu existentiel. L'artiste lyrique porte une robe rouge étincelante, qui rappelle le corps ensanglanté de Frida gisant sur le bitume après l'accident, quand un sac de poudre dorée porté à la main par un peintre en bâtiment éclate sur la jeune fille envahie de rouge.

Un spectacle esthétisant, pensé avec soin et faisant la part belle à l'expression corporelle et poétique, au chant et aux instruments, à propos d'une émancipation féminine exemplaire et rare, pleinement assumée.

Véronique Hotte

Du 4 au 7 février ***Théâtre de L'Echangeur*** à ***Bagnolet.*** Tél: 01 43 62 71 20. RESERVATION@LECHANGEUR.ORG, WWW.LECHANGEUR.ORG

Lien de l'article : https://hottellotheatre.wordpress.com/2026/02/05/frida-kahlo-un-portrait-musical-ezequiel-spucches-musique-clara-chabalier-metteuse-en-scene-a-lechangeur-bagnolet/

J'AI DANS LA TÊTE UN SAC DE FRAPPE
JEUDI 12 >> SAMEDI 21 FÉVRIER 2026
sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« J'ai dans la tête un sac de frappe », et quelques jolis hématomes



Photo Thomas Bader

Avec la complicité de Maxime Kerzanet, le comédien Sylvain Sounier convoque plusieurs étapes-clefs de son parcours professionnel pour explorer, sans amertume, les différentes formes de violence qui peuvent sous-tendre une création théâtrale.

Celles et ceux qui l'ont vue s'en souviendront sans mal. Tandis que l'entracte de *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre* (2011) vient de s'achever, au rythme du *Sarà perché ti amo* de Ricchi e Poveri diffusé en boucle, la sidérante exploration du *Hamlet* de Shakespeare conduite par **Vincent Macaigne** reprend et, peu avant qu'un immense château gonflable ne se dresse sur le plateau du Cloître des Carmes, Claudius met à mort Hamlet Ier – dans le cadre de la pièce que monte son fils – au cours d'une scène d'une violence extrême où, pendant de très longues minutes, le premier s'acharne sur le second, à coups de bouteilles remplies de faux sang et de *« Ferme ta gueule ! »* répétés à l'envi. L'effet est saisissant, comme l'est l'ensemble de cette pièce qui compte parmi les plus marquantes de ces vingt dernières années. Sur la scène, Sylvain Sounier encaisse les assauts de son camarade de jeu et, quand le fameux château se gonfle, sent ses oreilles se remplir de cette hémoglobine de pacotille, sans pouvoir totalement l'évacuer par la suite. Quelques mois plus tard, à l'occasion de la reprise du spectacle de Vincent Macaigne à Chaillot, raconte-t-il aujourd'hui dans *J'ai dans la tête un sac de frappe*, le comédien est pris d'un mal d'oreille à ce point irradiant qu'il le pousse à prendre du paracétamol. Trop de paracétamol. Jusqu'à se flinguer le foie. Emmené aux urgences de l'hôpital Lariboisière par sa petite amie, l'acteur est rapidement sorti d'affaire, et ressort avec des antibiotiques contre son abcès à l'oreille et un arrêt de travail qui le dispense de se produire le soir venu. Sauf que, les comédiennes et les comédiens ne se laissant pas aussi facilement couper dans leur élan, **Sylvain Sounier décide de monter sur scène comme prévu, et fait alors violence à son propre corps qui, après ce lot d'épreuves, aurait sans doute mérité un peu de repos**.

Cette histoire pourrait passer pour anecdotique si elle ne constituait l'une des pièces du très fin puzzle que le comédien assemble au cours de son pas de deux avec Maxime Kerzanet sur le plateau de L'Échangeur de Bagnolet. Au rythme des trop rares morceaux interprétés à la guitare par son complice musicien et co-metteur en scène, **Sylvain Sounier recompose une forme d'espace mental où cohabitent, et souvent se percutent, les souvenirs des artistes qu'il a croisés, des personnages qu'il a incarnés, ou plutôt réinventés, et des univers qu'il a traversés durant les quinze premières années de sa carrière, à commencer par ceux, ô combien singuliers, de Vincent (Macaigne) et Sylvain (Creuzevault)**. Par le premier, l'acteur a été embauché à l'issue d'un casting organisé le lendemain de l'une des représentations de son *Requiem 3*, donné en mars 2011 au Théâtre des Bouffes du Nord ; par le second, il fut embarqué, près de deux ans plus tard, dans une aventure au long cours : quinze mois de répétitions en Lozère autour du *Capital* de Karl Marx, qui ont abouti au formidable *Le Capital et son singe* (2014). Pour examiner ces moments-clefs de sa vie professionnelle, Sylvain Sounier les fait se succéder dans des esthétiques habilement marquées qui, en empruntant certains codes et autres gimmicks de Macaigne et Creuzevault, feront sans aucun doute sourire les spectatrices et spectateurs familiers de leurs univers. Surtout, le comédien ne cesse de se diffracter en une collection de personnages et de figures. Si Vincent et Sylvain – dont les noms ne sont jamais clairement prononcés – font des apparitions plus que régulières, Jean-Pierre, qui a joué un rôle dans le *Hamlet* de Patrice Chereau, et Lionel, qui a des talents de voyant, ne sont pas en reste, tout comme le comédien lui-même qui, parfois, refait surface au milieu de ce bestiaire.

Au long de cette dramaturgie fragmentée, se matérialise, de proche en proche, presque en sous-texte, une cartographie de ce que la création théâtrale peut avoir de violent à l'endroit des comédiennes et comédiens qu'elle mobilise, surtout lorsque leurs belles, légitimes et juvéniles illusions se fracassent contre le mur du réel. Tandis qu'elle peut s'inviter en amont du projet, par le truchement d'un metteur en scène un peu foutraque qui auditionne, et fait donc espérer, 70 personnes pour un seul et unique rôle, et laisse le soin cruel – même si peu conscientisé – à deux amis de se départager eux-mêmes, la violence s'insinue également par la bande, par l'intermédiaire d'un comportement qui, à force d'être lunaire, en devient égocentré, et peut, quasiment dans un même élan, être convertie tantôt en souffle créateur, tantôt en vent destructeur à l'encontre d'un technicien à qui il est reproché sa seule présence, qualifié de gênante. Loin d'être une joyeuse colonie de vacances dopée à la passion commune pour un art empli, en théorie, d'humanité, les sessions de répétitions passent aussi pour ce qu'elles peuvent devenir : des moments de doute, où la domination intellectuelle exercée par certains peut se transformer en carcan sclérosant, où la panique de fin de cycle de création d'un metteur en scène peut le conduire à vouloir tout arrêter à cinq jours de la première en faisant fi du travail de ses actrices et acteurs durant les mois précédents, où cette même panique pousse ce même metteur en scène à virer, en l'espace de deux petites heures, sept comédiens sur les dix-neuf qui ont travaillé ensemble pendant plus d'un an – et les douze autres à accepter, malgré tout, de continuer l'aventure.

Ainsi décrite, cette traversée pourrait sembler amère, désabusée, voire vengeresse. **Grâce à l'engagement féroce et à la hauteur de vue quelque peu ironique de Sylvain Sounier, elle ne tombe jamais dans cet écueil, et se révèle plutôt lucide, touchante de sincérité et étonnante de pudeur et de respect intellectuel**. S'il peut parfois donner l'impression d'une facilité capable de mettre à bonne distance psychologique la dureté de certains propos – qui ne sont jamais aussi efficaces que lorsque l'acteur parle sans filtre de jeu, en son nom propre –, l'art de l'imitation que déploie le comédien, pour, à la manière d'un habile caricaturiste, forcer certains traits de ceux qu'il incarne, n'y est pas pour rien. Il lui permet d'instiller juste ce qu'il faut d'humour dans un ensemble où, si le véritable fond de l'air peut parfois être lourd, et peut-être empreint d'une certaine mélancolie furieuse à la Macaigne, rien ne s'avère jamais pesant. Surtout, cette façon d'appréhender le plateau donne l'occasion à Sylvain Sounier de faire montre de son amour pour un art dans l'essence duquel, en dépit de toutes les difficultés, il continue visiblement de croire. Car s'il peut générer certaines violences, y compris auto-infligées, il peut aussi encourager à se faire violence, dans l'acception méliorative du terme, à se dépasser, voire à se libérer. Comme dans toute relation passionnelle, tout est alors question de juste dosage et de bonnes rencontres, à même de transcender et non de carboniser les êtres.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Lien de l'article : https://sceneweb.fr/jai-dans-la-tete-un-sac-de-frappe-de-sylvain-sounier-et-maxime-kerzanet/

Zone critique

J'AI DANS LA TÊTE UN SAC DE FRAPPE DE SYLVAIN SOUNIER : JE(U) E(S)T UN AUTRE

SPECTACLES **Milène Lang**

Dans *J'ai dans la tête un sac de frappe*, son premier projet personnel pour le théâtre qu'il présente au Théâtre de l'Aquarium dans le cadre du Festival Bruit, Sylvain Sounier revient, avec tendresse, mélancolie, rage et ironie sur sa carrière de comédien, partant des aspirations d'un jeune acteur qui se rêve auprès des plus grands metteurs en scène à la confrontation avec un réel plus âpre et plus austère où la désillusion côtoie, par moments, l'abnégation, la frustration et l'acharnement. Accompagné de Maxime Kerzanet à la musique, le spectacle s'offre comme une réflexion profonde sur l'identité de l'acteur, son travail et ses limites.

Il y a quelque chose d'abyssal et de vertigineux dans le spectacle de Sylvain Sounier et l'on ne tarde pas à en percevoir les signes. Alors même qu'il accueille dans le hall du théâtre les spectatrices et les spectateurs qui attendent encore d'entrer dans la salle, Sylvain Sounier est déjà en représentation. Il se faufile entre le public, un bomber bleu électrique sur le dos et un bonnet enfoncé sur la tête, sa démarche est celle d'un vieux boxer, il parle aux uns et aux autres directement et il annonce qu'il sera question de Sylvain dans le spectacle, que ce dernier attend au plateau, que ce dernier n'est pas lui, que Sylvain est un acteur, que Sylvain avait des étoiles plein les yeux, qu'il a rencontré la création, qu'il a rencontré le réel. Sylvain Sounier revient à l'essence du théâtre, aux masques et aux travestissements, il revient au personnage avant de s'y confondre, s'y perdre… ou de s'y retrouver.

UN SPECTACLE COUP DE POING OÙ AFFLEURE UNE DÉCLARATION D'AMOUR, AUSSI SINGULIÈRE QUE TOUCHANTE, AU THÉÂTRE.

L'anti-paradoxe du comédien et le sac des souvenirs

Sur le plateau, une bâche tendue forme un écran derrière lequel le comédien va enfiler ses différents costumes, épouser la peau, la pose et le phrasé des personnages qu'il va camper : il sera Vincent Macaigne, Sylvain Creuzevault, et même, par une évocation indirecte, Patrice Chéreau. Pendant près d'une heure et demie, le comédien va alterner les rôles, revenant sur les expériences humaines et artistiques qui l'ont formé, qui l'ont nourri, qui l'ont blessé, qui l'ont cassé, qui l'ont bercé. Aux antipodes du jeune Diderot dans son essai théorique, Sylvain Sounier montre comment le corps de l'acteur est mis à l'épreuve dans et par le travail de la scène. Avec sincérité et une fragilité qui affleure et que l'on devine non feinte, Sylvain Sounier raconte son « corps-symptôme », il dit ses blessures, le sang et l'abcès dans l'une de ses oreilles alors qu'il joue sur la scène dans *Au moins, j'aurai laissé un beau cadavre* monté par Macaigne il y a plus de quinze ans ; il dit les bourdonnements, les acouphènes, les maux de tête qu'il garde depuis de cette infection ; il dit son corps empêché par une crise d'angoisse au plateau alors qu'il joue pour la seconde fois seulement *Le Capital et son Singe* de Creuzevault après quinze mois de répétitions intenses en Lozère.

On pourrait croire, de prime abord et en s'y méprenant alors cruellement, à une pièce de circonstance, dans laquelle le comédien entendrait régler ses comptes avec les deux metteurs en scène de génie avec lesquels il a travaillé à plusieurs reprises et à qui il doit en partie ses plus beaux rôles. En effet, le « sac de frappe » qu'il a dans la tête est en réalité un « sac de souvenirs » dans lequel il pioche des instants de vie, des pl...

Lien de l'article : https://zone-critique.com/critiques/dans-tete-sac-de-frappe-sylvain-sounier/

cult.
news

Non essentiel le théâtre ? Alors pourquoi en faire jusqu'à se faire physiquement et moralement très mal ? Au Festival Bruit, Sylvain Sounier règle ses comptes en même temps qu'il déclare sa folle passion pour les plateaux. Une pièce exutoire qui ne donne envie que d'une chose : le voir jouer et jouer encore.

« Bienvenue dans ma tête »

Au commencement, on croit revoir Vincent Macaigne, il y a quinze ans. Un personnage hurle fort, gesticule, crie, mais alors crie. Normal, direz-vous, puisque nous sommes au Festival Bruit du Théâtre de l'Aquarium. Lui, c'est Sylvain Sounier, et oui, on l'a beaucoup vu chez ces deux icônes qui sont Macaigne puis Creuzevault. Avant l'entrée du public, il nous accueille dans le hall-bar du théâtre. Il monte sur les tables. Il se cogne au réel. Ce soir, Sylvain Sounier est là pour parler de Sylvain. De son propre vertige, de ses illusions fracassées contre le mur des répétitions. Pour nous parler de cette fièvre qui consume et qui fait tenir. Il voulait le théâtre, il voulait Shakespeare, il voulait Marx. Il voulait jouer, il a joué, perdu un peu, mais gagné pas mal. On entre en salle.

« Il avait des étoiles plein les yeux, oh yeah »

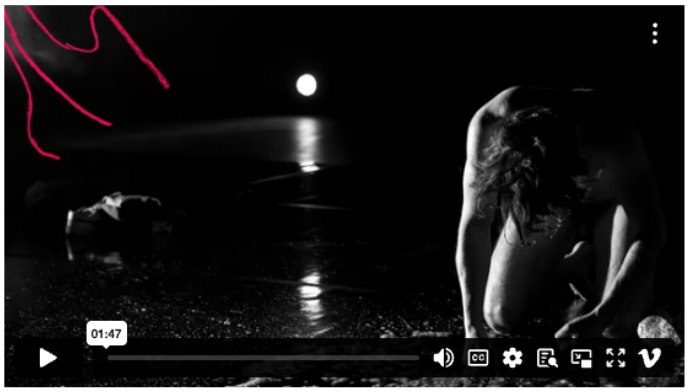
Le décor ressemble à un décor de Macaigne avant la bataille. Pour l'instant, c'est propre. Le tissu en plastique ne compte aucune écriture. Il y a un musicien en scène qui pour le moment, pour le moment seulement, n'a pas encore balancé l'hymne kitsch et mélancolique de la pièce. Spoiler alert, ce sera *Les paradis perdus* de Christophe. Pas mal non, quand on sait que le Paradis c'est l'endroit d'où les pauvres regardent le spectacle. C'est de là qu'un soir aux Bouffes du Nord, Sylvain *rencontre* l'ethos macaignien : la rage qui se transforme en images d'une telle beauté qu'elles collent à l'œil pour toute la vie. Très vite, il intègre la compagnie, mais la rage à un prix : la santé. Nous accédons alors, chose folle, aux coulisses des coulisses. Plus de dix ans après les faits, Sylvain qui a déjà changé de rôle trois fois, multiplié les accents et les générations, et a déjà fait couler un peu de sang sur sa tempe, son tee-shirt et le sol, raconte les traces physiques, les coups et les blessures liés à la plus belle scène d'*Au moins, j'aurais laissé un beau cadavre*, celle du théâtre dans le théâtre, celle où dans un château gonflable Hamlet se bat contre son oncle dans des litres, mais alors des litres de sang. Vous n'avez pas vu la pièce, comptez sur ce comédien dément pour vous la faire revivre comme si vous étiez.

« Le grotesque et le sublime »

Oui, le grotesque et le sublime, tout le temps. *J'ai dans la tête un sac de frappe* est un autoportrait de comédien qui n'a fait que des choix très forts dans sa carrière : la violence de Macaigne, la tentation totalitaire de Creuzevault qui l'a mené jusqu'à faire des crises d'angoisse sur scène. Il y a du grotesque à aimer ses bourreaux, surtout quand ils créent du sublime. Et Sylvain aussi sait créer de la beauté. En plus de livrer un texte aux punchlines addictives (et parfois vocodées !), il sait aussi faire des images. Une lampe frontale et un mur noir, et vous êtes un soir avec Chereau. Un éclat de mousse et vous vous retrouvez de nouveau chez Vincent, une rangée de chaises disparates, des mots qui défilent, et ça y est *Le Capital et son singe* et *Les Frères Karamazov* de Sylvain Creuzevault sont là.

« Le corps, c'est un symptôme »

La douleur, en boucle, le sang dans les oreilles, le bourdonnement. Tout cela devient l'écho d'un combat intérieur qui ne trouve pas de repos. Et pourtant, il faut jouer. Il faut se heurter, encore et encore. Travailler, comme le martèle Marx. *« Nous devons trouver à nous assoiffer »*. Et c'est peut-être là, au creux de cette soif inextinguible, que se loge la véritable pulsation du spectacle. Un éclat, une fêlure, « une brèche » d'où surgit la nécessité de continuer, malgré tout. *J'ai dans ma tête un sac de frappe* est un uppercut scénique où la frontière entre le réel et la fiction se dissout dans le jeu aux multiples personnages qui est porté par la fougue intacte de Sylvain Sounier et la partition musicale de Maxime Kerzanet. Le tout dans un geste scénique et dramaturgique qui ne laisse jamais démonter.



Lien de l'article : https://cult.news/scenes/theatre/jai-dans-la-tete-un-sac-de-frappe-jouer-quoi-quil-en-coute/

COUPS D'ŒIL



© Thomas Bader

CRITIQUES

J'ai dans la tête un sac qui frappe : le théâtre des larmes aux rires

Se remémorant les grandes étapes de sa vie de comédien, Sylvain Sounier dresse le portrait drôle, sans concession et touchant du théâtre contemporain. Une performance tous azimuts !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
1 février 2025

Dans le foyer bruyant du théâtre de l'Aquarium, un trublion survolté fait son apparition. Tel un feu follet, il court partout, saute sur les tables et harangue le public. Les spectateurs ne sont pas encore installés dans la salle que le spectacle a déjà commencé. Le ton est donné, irrévérencieux, caustique et profondément passionné.

Totalitarisme théâtral



© Thomas Bader

Sylvain rêve d'être comédien. Avec son meilleur pote Lionel, un mec baraqué à l'accent du sud, il erre de théâtre en théâtre. Un soir aux Bouffes du Nord, ils prennent des places pour *Requiem* de Vincent (Macaigne). N'ayant que peu de sous vaillants, ils sont au paradis. Penché presque à tomber, le premier est comme hypnotisé. Le second, plus gouailleur, s'amuse de la situation. Comme foudroyé, **Sylvain Sounier** dit « Sacrifice » veut connaître cette expérience totale du plateau. Cela tombe bien, le metteur en scène, fait passer une audition pour le rôle d'Ophélie dans sa prochaine création qui s'inspire du *Hamlet* de Shakespeare. Comme il ne fait rien comme tout le monde, il convie acteurs et actrices au casting.

Il n'y a qu'une place. Sylvain, par désistement de son ami, sera Hamlet jusqu'à l'épuisement. Avec humour, le comédien décrit par le menu l'expérience « Vincent », violente, totale autant qu'inouïe. Il y met ses tripes et même sa santé en jeu. Mais c le détour en valait la peine. Jamais méchant, un brin ironique et avec une certaine tendresse, il raconte et redonne vie ce spectacle, *Au moins j'aurais laissé un beau cadavre*, qui a fait les beaux jours du Festival d'Avignon en 2011 et évoque sa passion, ses désirs, ses frustrations et sa propre aliénation.

Du sublime au grotesque



© Thomas Bader

Il faut croire qu'il a une détonante étoile dans son karma. Apaisé, il tombe dans les rets d'un autre grand metteur en scène du théâtre contemporain. Ils ont le même prénom, la même soif du plateau et de l'expérience radicale. D'une folie à l'autre, il part quinze mois en résidence au fin fond de la Lozère. À la violence du premier répond le désir de totalitarisme du second. Sylvain le comédien se frotte à une autre folie, celle de Sylvain (Creuzevault). Les doutes l'assaillent jusqu'à une crise d'angoisse qui le prend en pleine représentation.

Passant d'un état à l'autre, du sublime au grotesque, Sylvain Sounier trace sa route et transforme sa vie de saltimbanque en une fresque démesurée, humaine et hypnotisante. La dent un peu dure, mais jamais méchante, il rend hommage à ses idoles, à ses icônes et au théâtre. Accompagné au plateau de son grand ami Maxime **Kerzanet**, grand dadais à la voix joliment fêlée, envoûtante, il joue sur tous les registres. Tragi-comédien sublime, il embarque une salle comble dans sa tête. Cela fait du monde et du bruit.

D'une revisite troublante des *Paradis perdus* de Christophe aux airs pop électro créés pour l'occasion, Sylvain Sounier réinvente autant qu'il revisite la scène contemporaine, une lampe frontale par-là, de l'hémoglobine à profusion et des postiches par-ci, et c'est Chéreau, Macaigne et Creuzevault qui tels des spectres rhabillent le plateau. C'est beau, c'est moche, c'est tout simplement jubilatoire et captivant.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Lien de l'article : https://coupsdoeil.fr/2025/02/jai-dans-la-tete-un-sac-qui-frappe-le-theatre-des-larmes-aux-rires/

sceneweb.fr

12 janvier 2026
par **xxxxxxxxx**

Vincent Dissez dans Le Projet Barthes dans une mise en scène de Sylvain Maurice



« Je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle, Vita Nova comme dit Dante. Tout d'un coup se produit cette évidence : je dois sortir de cet état ténébreux ! »

En 1979 et 1980, chaque samedi matin de deux hivers successifs, Roland Barthes s'adresse au public du Collège de France avec pour sujet « La préparation du roman ». Mais plutôt qu'un cours théorique, on découvre un être fragile qui se laisse à parler de lui comme jamais : l'auditoire découvre alors la magie de sa parole, son intensité, son goût des digressions, son humour, dans ce qui se révèle être avant tout une passionnante leçon de vie. Barthes érige la littérature, comme une source inépuisable et intarissable, qui le tient debout, passion totale, sublime, qui le fait rêver à une vie nouvelle, une *Vita Nova*, à une renaissance en quelque sorte.

Après *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour, je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce, Sylvain Maurice et Vincent Dissez poursuivent leur collaboration fructueuse autour du monologue.

Les univers du livre
ACTUALITTÉ

9 février 2026
par **Hocine Bouhadjera**

Le Projet Barthes : faire entendre sa pensée vivante sur scène

Du 11 au 21 mars 2026, *Le Projet Barthes* sera créé à L'Échangeur Théâtre de Bagnolet. Porté par Vincent Dissez et mis en scène par Sylvain Maurice, le spectacle propose une adaptation scénique de *La Préparation du roman,* ultime séminaire donné par Roland Barthes au Collège de France entre 1979 et 1980. Un texte à part dans l'oeuvre du penseur, à la frontière de la théorie, de l'intime et du témoignage existentiel, que le théâtre entend aujourd'hui réactiver comme une parole adressée, vivante, incarnée.



Publié aux Éditions du Seuil, *La Préparation du roman* rassemble des cours qui tiennent moins de la leçon magistrale que de la confession publique. Roland Barthes y parle de littérature, bien sûr, mais aussi de son deuil, de son rapport à l'écriture, de la fatigue d'une vie consacrée au commentaire et au savoir. Il y formule le désir ardent d'un recommencement, d'une « *Vita Nova* », empruntée à Dante, qu'il associe à l'entrée en écriture romanesque.

« *Je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle* », affirmait-il, devant son auditoire. Cette phrase, devenue centrale dans le spectacle, condense l'enjeu de tout le projet : non pas expliquer comment écrire un roman, mais dire ce que signifie vouloir écrire quand on ne sait plus très bien comment vivre.

Une oeuvre tardive, fragile et bouleversante

Sylvain Maurice s'est tourné vers *La Préparation du roman* pour ce qu'elle révèle d'un Barthes méconnu, loin de l'image figée du théoricien structuraliste. « *C'est un texte tardif, où Barthes se dévoile de façon très belle* », explique-t-il. « *Ce n'est pas un texte à proprement parler, puisque c'est de l'oral. Il suit des notes, mais il improvise aussi. C'est de la pensée au présent.* »

Cette oralité constitue l'un des fondements du projet scénique. Roland Barthes parlait devant un public nombreux, au Collège de France. Il modulait sa voix, digressait, revenait en arrière, faisait rire. « *À l'époque, c'est une véritable star, on se bouscule à ses cours* », rappelle Sylvain Maurice. La scène, dès lors, ne fait que prolonger ce dispositif originel.

Le spectacle entend restituer cette parole dans toute sa diversité de registres : l'érudition y côtoie l'aveu, l'analyse conceptuelle se mêle à l'anecdote biographique, l'humour désamorce sans cesse la gravité. Barthes y apparaît traversé par une contradiction féconde : le désir d'écrire un roman et l'impossibilité d'y parvenir, prisonnier de ses propres outils de théoricien.

De 700 pages à une heure de théâtre

Adapter un texte aussi foisonnant représentait un défi considérable. *La Préparation du roman* compte plus de 700 pages. La version scénique en retient une quarantaine, pour un spectacle d'environ une heure dix. « *Beaucoup de coupes* », reconnaît Sylvain Maurice. « *Et heureusement.* »

Le travail d'adaptation s'est construit par strates successives, à la manière d'un peintre multipliant les repentirs. « *On efface, on recouvre, mais les traces du geste initial demeurent* », explique le metteur en scène. Le fil conducteur choisi est celui de la *Vita Nova* : l'idée qu'une nouvelle écriture pourrait inaugurer un nouveau chapitre biographique, arrachant Barthes à la mélancolie du deuil de sa mère.

Mais cette focalisation n'a pas conduit à assécher la matière. Les digressions, constitutives de la pensée barthésienne, sont conservées comme autant de respirations. « *L'une des spécificités de sa parole est cette capacité à mêler les registres* », souligne Sylvain Maurice. « *Le théoricien disparaît au profit d'un " je" dans sa nudité.* »

Une incarnation sans imitation

Vincent Dissez incarne cette parole sans chercher à reproduire le « *Roland Barthes réel* ». Les enregistrements du séminaire ont été écoutés, mais ils ne servent pas de modèle. « *Aucune imitation* », insiste Sylvain Maurice. « *Nous considérons notre version scénique comme une nouvelle partition.* »

Cette démarche assume une forme de liberté. Comme l'acteur Nicolas Bouchaud l'a fait avec Serge Daney dans *La Loi du marcheur,* Vincent Dissez crée « *son* » Barthes, un corps et une voix contemporains traversés par cette pensée. L'acteur, formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, a travaillé avec de nombreux metteurs en scène et chorégraphes, du théâtre à la danse contemporaine.

La littérature comme nécessité vitale

Au fil du spectacle, se dessine, selon ses concepteurs, une figure de Barthes profondément humaine. Un homme marqué par une enfance marginale, un père mort à la guerre, de longues années de maladie, une homosexualité vécue dans la discrétion, et surtout une relation fusionnelle avec sa mère. Sa disparition plonge Barthes dans un état qu'il décrit lui-même comme ténébreux.

C'est dans ce contexte qu'apparaît l'idée d'une « *conversion littéraire* ». Le 15 avril 1978, lors d'un séjour à Casablanca, Barthes vit ce qu'il décrit comme une illumination : l'idée de consacrer chaque instant de sa vie à l'écriture. « *Que tout instant de la vie fût désormais un travail intégré à l'écriture* », dit-il. Une promesse de joie, autant qu'une utopie.

Le spectacle entend restituer cette tension entre aspiration et impossibilité, entre désir absolu de littérature et conscience aiguë de ses propres limites. C'est précisément là que *Le Projet Barthes* souhaite trouver sa force : dans cette fragilité assumée, dans cette parole qui ne cherche pas à conclure mais à rester ouverte.

Video : https://youtu.be/tuUKO0NFGQ4

Donner envie de lire, de penser, de vivre autrement

Le Projet Barthes s'inscrit aussi dans la continuité du travail de Sylvain Maurice autour du monologue et de la littérature contemporaine. Après *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal et *Un jour, je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce, il poursuit une exploration de la parole solitaire comme espace de partage collectif.

L'ambition est claire. « *Si on sort du spectacle avec l'envie de lire - ou d'aller au théâtre, au cinéma, de voir des expositions - alors ce sera gagné* », affirme le metteur en scène. Le spectacle ne prétend pas épuiser Barthes. Il en propose un fragment, laissant au public le soin de recomposer le reste, de devenir lecteur à son tour.

Des rencontres

Au fil des représentations, Le Projet Barthes se prolonge par une série de rencontres. Le 12 mars, à l'issue de la représentation, Sylvain Maurice et Vincent Dissez dialogueront avec Eric Marty, écrivain et universitaire, éditeur des *Œuvres complètes* de Roland Barthes et auteur de *Roland Barthes, le métier d'écrire* (Seuil). Son dernier livre, le roman *Frédéric*, est paru en 2025.

Le 16 mars, après la représentation, une seconde rencontre réunira Tiphaine Samoyault et Mathieu Messager. Directrice d'études à l'EHESS, essayiste et critique, Tiphaine Samoyault a consacré à Roland Barthes une importante biographie intellectuelle et publie régulièrement dans *Le Monde des livres*. Son prochain ouvrage, *Toutes sortes de Misérables,* paraîtra en mars 2026.

À ses côtés, Mathieu Messager, maître de conférences à l'université de Nantes, spécialiste de Barthes, est notamment le directeur de la *Revue Roland Barthes* et travaille à l'édition numérique de ses notes inédites conservées à la BnF dans le cadre du projet *ArchiBarthes*.

Enfin, le 16 mars à 17h, avant la représentation du soir, l'Académie populaire du théâtre et des arts du récit proposera un cercle de lecture ouvert à tous, intitulé « *Du " dernier" Barthes jusqu'au premier, redécouvrir l'unité d'une oeuvre* ».

Alternant lectures à voix haute et temps d'analyse, cette rencontre, animée par Françoise Gomez, chercheuse en théâtre et présidente de l'APTAR, s'adresse tout particulièrement aux étudiants et à celles et ceux qui souhaitent approfondir une approche directe et vivante de l'oeuvre de Roland Barthes.

Crédits photo : ©Pierre Barrière (Projet Barthes)

Le 22 février 2026

Tempête sur les planches

Actualité du théâtre et de la danse

2ème, 4ème, 5ème dimanche du mois
14h00-15h30

Tempête sur les planches est une tribune libre où s'expriment les créateurs de spectacles de théâtre, danse, cirque, arts de la rue, mime ou autres formes, souvent transdisciplinaires. L'accent est mis sur le rapport d'une création à des thématiques de société et à l'engagement politique avec une attention particulière portée aux nouvelles formes, à savoir la création transdisciplinaire, ainsi que la présentation du spectacle vivant sous toutes ses formes, du classique au plus expérimental, de jeunes compagnies aux artistes très confirmés.

Enregistrements disponibles

L'enregistrement démarre 1 mn avant l'heure prévue du début de l'émission

22 février 2026



Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart jouent "Alexeï et Yulia (Navalny mon amour)":
À la veille de leur retour à Moscou, Alexeï Navalny – principal opposant à Vladimir Poutine – et son épouse Yulia se retrouvent seuls, face à une décision cruciale. Il sort tout juste de 18 jours de coma après un empoisonnement au Novitchok. Pourtant, il veut rentrer. Elle, lucide, tente de le dissuader. Faut-il affronter le danger ou résister depuis l'exil ?
Sylvain Maurice, grand homme de théâtre actuel, se tourne vers Rolans Barthes.
En 1979 et 1980, chaque samedi matin de deux hivers successifs, Barthes s'adresse au public du Collège de France avec pour sujet « La préparation du roman ». Mais plutôt qu'un cours théorique, on découvre un être fragile qui se laisse à parler de lui comme jamais : l'auditoire découvre alors la magie de sa parole, son intensité, son goût des digressions, son humour...

Écouter la rediffusion ici

la terrasse

5 mars 2026
par **Agnès Santi**

Entretien / Sylvain Maurice & Vincent Dissez

Le Projet Barthes

THÉÂTRE L'ÉCHANGEUR-BAGNOLET / D'APRÈS ***LA PRÉPARATION DU ROMAN*** **DE ROLAND BARTHES** / VERSION SCÉNIQUE, MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **SYLVAIN MAURICE**

Sylvain Maurice poursuit son compagnonnage artistique avec le comédien Vincent Dissez grâce à ce troisième seul en scène, version scénique de *La Préparation du roman* de Roland Barthes, où le théoricien cède la place à un narrateur qui se dévoile. Un admirable texte, qui exprime une immense passion pour la littérature et le désir d'inventer une Vita Nova.

Quel est cet ouvrage méconnu de Roland Barthes, dont les mots sont portés par le comédien Vincent Dissez ?

Sylvain Maurice : Après avoir créé avec Vincent Dissez *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour, je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce, d'après *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye*, je suis très heureux que nous unissions à nouveau nos forces afin de créer ce monologue extraordinaire. J'aime cette forme qui permet au comédien de mettre en pratique toutes les nuances et toutes les audaces de son art. Le texte est issu de la dernière œuvre publiée de Roland Barthes, qui sera renversé quelques jours après son dernier cours par une camionnette et décèdera le 26 mars 1980. Publiée aux éditions du Seuil, *La Préparation du roman* retrace deux séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980), En premier lieu, il s'agit d'une étude des diverses manières dont plusieurs grands romanciers s'y prennent pour préparer l'écriture. Proust bien sûr, qu'il admire tant, mais aussi Flaubert, à qui il s'identifie lorsque ce dernier explique que quand il ne trouvait pas une phrase, « *il marinait* ». Il évoque aussi Kafka, Mallarmé, Pascal... Mais ces cours sont aussi et surtout l'occasion de quitter les habits du théoricien, du critique respecté et redouté. Roland Barthes s'y dévoile de manière bouleversante. Il se défait des



© Tazzio Paris

Le metteur en scène Sylvain Maurice.

Le comédien Vincent Dissez.

© DR

codes de l'analyse et annonce qu'il initie une sorte de *« conversion littéraire »*. Il se tourne vers l'imagination, vers une forme d'immédiateté de la langue. Tout entier habité par la passion de la littérature, il désire entrer en écriture, inventer une *Vita Nova*, selon l'expression qu'il emprunte à Dante.

Comment s'exprime cette volonté nouvelle ? Que signifie-t-elle ?

S. M. : Barthes s'adresse à ses étudiants. Sa parole très libre inscrit le théâtre au sein même de son cours. On va faire comme si, dit-il. Il postule un roman à faire. Il s'installe dans ce *comme si*, se met en jeu comme un des personnages de son théâtre, et ce à une période bien particulière. Il se trouve alors dans un moment de grande fragilité, car il vient de perdre sa mère, figure centrale dans toute sa vie. Ce projet d'écrire un roman l'extirpe de son état ténébreux, mais aussi du sentiment qu'il éprouve d'être enfermé dans sa production artistique et intellectuelle. Bien au-delà d'un cours théorique, ses mots agissent comme une leçon de vie, à un endroit de révélation à soi-même. Il fait référence à l'enfance, au monde féminin qui l'a entouré, aux auteurs qu'il chérit, à l'artisanat concret de l'écriture. On y découvre l'érudition de Barthes, l'acuité de sa pensée, mais aussi son humour, son hypersensibilité, son amour infini de la littérature. Il s'interroge. Suis-je de mon époque ? À travers la langue, qu'est-ce qui demeure vivant, qu'est-ce qui demeure actuel, devient inactuel ? Le cours et l'ébauche d'une nouvelle écriture semblent se confondre. Tout cela est très beau.

Propos recueillis par Agnès Santi

« Bien au-delà d'un cours théorique, ses mots agissent comme une leçon de vie, à un endroit de révélation à soi-même. »

Théâtre L'Échangeur, 59 av. du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet. Du 11 au 21 mars 2026, du lundi au vendredi à 20h, samedi à 18h, relâche le 15 et le 18. Tél : 01 43 62 71 20. Durée : 1h.

Visualiser l'article

Le Projet Barthes

Théâtre de l'Échangeur - Bagnolet



10-20 € RÉSERVATION

De Roland Barthes , mise en scène Sylvain Maurice . Avec Vincent Dissez .

Genres : Théâtre contemporain , Biopic , Seul(e) en scène
Lieu : Théâtre de l'Échangeur , Bagnolet
Date de début : 11 mars 2026
Date de fin : 21 mars 2026
Durée : 1h

Commentaire : (dès 15 ans)

Présentation

À l'occasion de ces ultimes apparitions publiques, Roland Barthes revient sur l'intime relation qui le lie à la littérature dans ce qui se révèle être une passionnante leçon de vie. En 1979 et 1980, chaque samedi matin de deux hivers successifs, Roland Barthes s'adresse au public du Collège de France avec pour sujet « La préparation du roman ». Mais le public n'assiste pas à un court théorique, il découvre un être fragile qui, à travers d'incessantes digressions, se laisse aller à parler de lui.

Sylvain Maurice et Vincent Dissez poursuivent une collaboration autour du monologue déjà éprouvée avec *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal et *Un jour je reviendrai* de Jean Luc Lagarce.

Le spectacle **Le Projet Barthes** est référencé dans notre rubrique **Pièces de théâtre** .

Derniers avis sur le spectacle : Le Projet Barthes

Il n'y a pas encore d'avis sur *Le Projet Barthes* .

Il n'y a pas encore d'avis sur *Le Projet Barthes* .

Principaux artistes liés à l'événement

Sylvain Maurice est à l'affiche de *Pour un oui ou pour un non* (mise en scène - Théâtre du Lucernaire) en 2025, *Arcadie* (mise en scène - Théâtre de Belleville) en 2024 ou encore *Petit Eyolf* (mise en scène - Théâtre des Quartiers d'Ivry) en 2024.

Vincent Dissez est à l'affiche de *Le Temps des fins* (interprétation - Espace 1789) en 2025, *Nous, les héros* (interprétation - Théâtre des Bouffes du Nord) en 2025 ou encore *Iphigénie* (interprétation - L'Onde) en 2024.

Roland Barthes est à l'affiche de *L'Âge libre* (Théâtre de la Reine Blanche) en 2017, *Chère maman, je n'ai toujours pas trouvé de copine* (Théâtre de l'Opprimé) en 2015 ou encore *Sur Racine* (Théâtre du Nord-Ouest) en 2015.
Au cinéma, Roland Barthes a composé *Les Fantômes du sanatorium* en 2020.

Informations billetterie

Nous proposons l'achat de billets pour **Le Projet Barthes** dans ce lieu : **Théâtre de l'Échangeur** .
Réservez vos places à partir de 10 € / jusqu'à 20 € (prix tous frais inclus).

Soir de Première avec Vincent Dissez



Photo Olivier Werner

Vincent Dissez est formé à l'atelier de Didier - Georges Gabily et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. En sortant du Conservatoire, il poursuit l'aventure du Groupe Tchang avec Didier - Georges Gabily. Ces dernières années, il a été mis en scène par Cédric Gourmelon, Stanislas Nordey, Catherine Marnas, Christine Letailleur, Julie Duclos, Anne Théron, Pascal Rambert et Sylvain Maurice, qu'il retrouve cette semaine au Théâtre de l'Échangeur, à Bagnolet, pour la création du *Projet Barthes*.

Avez - vous le trac lors des soirs de première ?

Oui, beaucoup. Et de plus en plus.

Comment passez - vous votre journée avant un soir de première ?

J'essaie de ne pas la vivre comme une journée avant un soir de première. J'essaie d'arriver tôt au théâtre, de m'occuper, de ne pas penser que les répétitions sont finies, de continuer à travailler en pensant que le soir, on répétera encore, mais devant des gens.

Avez - vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

Pas de superstitions, mais je m'échauffe. Le corps et la voix.

Première fois où vous vous êtes dit « Je veux faire ce métier » ?

En allant voir *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk* au Théâtre du Soleil.

Premier bide ?

On était une compagnie semi-professionnelle - c'est comme ça qu'on s'appelait, mais je ne sais pas très bien ce que ça veut dire en fait - implantée dans le Perche. On avait adapté un roman de **E.T.A Hoffmann** et répété pendant un an. C'était terrible. Il n'y avait rien dans ce spectacle, à part peut-être des costumes qu'on avait passé un temps fou à coudre - je crois qu'on avait passé plus de temps à faire les costumes qu'à répéter. Dans mon souvenir, ça durait trois heures. J'avais un rôle très central et j'étais très mal à l'aise, très mauvais.

Première ovation ?

Les représentations en intégrale de *Gibiers du temps* mis en scène par Gabily.

Premier fou rire ?

Avec **Elsa Lepoivre**. On jouait *Les Fausses Confidences* à 10h du matin dans le sous-sol d'un collège. On entendait les canalisations, sans doute des chasses d'eau, et ce devait être mardi gras car tous les enfants étaient déguisés en chats, en souris, en sorcières... L'un d'entre eux, assis au premier rang, était malade et à vomi sur la scène ; d'autres étaient en retard et frappaient à la porte pour rentrer par le seul accès qui était derrière la scène. C'était l'apocalypse. On a réussi à tenir, jusqu'à ce que, vers la fin de la pièce, l'un d'entre nous bafouille, et c'était fini. Plus personne ne pouvait parler et personne ne pouvait sauver personne. Je ne sais même plus comment on a terminé.

Premières larmes en tant que spectateur ?

Café Müller de **Pina Bausch**. Ou *Nelken*, je ne sais plus. Mais c'était une pièce de Pina Bausch.

Première mise à nu ?

Phèdre(s) et Hippolyte(s) mis en scène par Gabily

Première fois sur scène avec une idole ?

Avec **Pascal Bongard** dans *Le Juif de Malte* de **Marlowe** mis en scène par **Bernard Sobel**.

Première interview ?

Pour la télé régionale dans le Perche - France 3 Centre, à l'époque - pour la pièce de Hoffmann.

Premier coup de coeur ?

Jeu de Faust par le Théâtre du Radeau.

9 mars 2026
par **Françoise Gomez**

Retrouver Barthes grâce au théâtre. Autour du Projet Barthes de Sylvain Maurice et Vincent Dissez (Bagnolet, France)



-

Le 12 Mars 2026 , 16 Mars 2026 , et le 19 Mars 2026

- À : Théâtre de l'Echangeur à Bagnolet (métro Gallieni) -

voir sur une carte

***Le Projet BARTHES* , de Sylvain Maurice, avec Vincent Dissez, fait revivre grâce au théâtre,**

du 11 au 21 mars prochains, la pensée libre du grand critique et théoricien.

« J'ai écrit il y a plus de vingt ans des *Mythologies* , et ce qu'on me demande, ce sont toujours des mythologies. J'ai écrit *Le Plaisir du texte* , et ce que l'on me demande toujours, c'est de témoigner sur le plaisir du texte »... Le 2 décembre 1978, ouvrant son cours au Collège de France, Roland Barthes dénonce avec humour les clichés qui emprisonnent son oeuvre et le condamneraient à se répéter jusqu'à la caricature. Avec le public qui se bouscule pour venir l'entendre, il prépare un projet d'évasion, évasion par l'écriture, nécessairement. Ce sera la *préparation du roman.*

Il ne sait pas, personne ne peut savoir, que le lundi 25 février 1980 une camionnette le renversera rue des Écoles non loin du même Collège de France, accident qui entraînera son décès le mois suivant.

Grâce à la patiente synthèse d'auditeurs devenus éditeurs, La Préparation du roman, somme de 700 pages parue vingt-quatre ans plus tard, est ainsi devenue pour nous « le dernier Barthes ». Il restait à retrouver, si possible, quelque chose de l'adresse de cette parole, de sa vie sonore, de son jaillissement, entre la netteté du projet et le plaisir de la digression, de l'humour, du dialogue avec l'auditeur... Ici prend place *Le Projet Barthes* de Sylvain Maurice et Vincent Dissez.

Servir le projet qu' *avait* Roland Barthes, c'est se placer dans la tension sensible entre un temps qu'on sait compté (une heure de spectacle, le second versant d'une vie...) et la liberté d'une pensée qui fait comme si elle avait la vie devant soi. « Plutôt qu'un cours théorique, on découvre un être fragile qui se laisse à parler de lui comme jamais », dit Sylvain Maurice. Le projet du *Projet Barthes* , c'est donc avant tout la découverte ou redécouverte d'une pensée dans son unité et sa vitalité, tout ensemble événement pour le théâtre et pour la pensée.

D'importantes rencontres l'escortent...

• Jeudi 12 mars - à l'issue de la représentation

Dialogue de Sylvain Maurice avec Eric Marty

Eric Marty est écrivain et universitaire, professeur émérite à l'université Paris-Cité. Il est l'éditeur des *Œuvres Complètes* de Roland Barthes et l'auteur de *Roland Barthes, le métier d'écrire* (Seuil). Son dernier livre, *Frédéric,* est un roman paru aux éditions du Seuil en 2025.

• Lundi 16 mars - à l'issue de la représentation

Dialogue avec Tiphaine Samoyault et Mathieu Messager

Directrice d'études à l'EHESS depuis 2021, essayiste et critique, Tiphaine Samoyault a consacré à Roland Barthes une grande biographie intellectuelle en 2015. Elle est fondatrice et membre du comité de rédaction de la revue en ligne *En attendant Nadeau* et publie chaque semaine «le feuilleton littéraire» du *Monde des Livres* . Son dernier ouvrage, *Toutes sortes de Misérables* , paraît au Seuil en mars 2026.

Mathieu Messager est Maître de conférences à l'université de Nantes. Spécialiste de théorie littéraire et de Roland Barthes, il a publié deux ouvrages sur cet auteur (*Roland Barthes* , Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 2019; *Barthes/Quignard. L'idée de littérature au tournant du 21e siècle* , Rennes, PUR, 2021). Il est le directeur de la revue en ligne *Revue Roland Barthes* et travaille depuis 3 ans à l'édition numérique des notes inédites de Roland Barthes conservées à la BnF (le projet «ArchiBarthes»).

. Jeudi 19 mars - à l'issue de la représentation en soirée

Rencontre avec l'équipe artistique

. Lundi 16 mars à 17h - avant la représentation du soir, l'Académie populaire du théâtre et des arts du récit (APTAR) propose un cercle de lecture : «Du *dernier* Barthes jusqu'au premier, redécouvrir l'unité d'une oeuvre»

Coanimé par Françoise Gomez, présidente de l'APTAR, et Cécilia Suzzoni, professeur honoraire des classes préparatoires du Lycée Henri IV.

Inscription à l'adresse : frgomez@nordnet.fr , objet « Cercle Barthes ».

- **Responsable :**

Compagnie [Titre provisoire] , Théâtre de l'Echangeur, APTAR (Académie populaire du théâtre et des arts du récit)

- **Url de référence :**

https://www.theatre-a-la-maison.com/page-vierge

- **Adresse :**

Théâtre de l'Echangeur à Bagnolet (métro Gallieni) -

voir sur une carte

- **Document(s) joint :**
  - https://www.fabula.org/actualites/documents/133207_32ff6e05f30524d5f74f8a22aa3292fb.pdf

Le projet Barthes au Théâtre l'Echangeur



Théâtre (création) - CIE [TITRE PROVISOIRE] - D'après La Préparation du Roman de Roland Barthes. Version scénique, scénographie & mise en scène Sylvain Maurice.

Accès: Réservation conseillée

Prix: Payant

De 9€ à 18€

« *Je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle, Vita Nova comme dit Dante. Tout d'un coup se produit cette évidence : je dois sortir de cet état ténébreux !* » R. Barthes

En 1979 et 1980, chaque samedi matin de deux hivers successifs, Roland Barthes s'adresse au public du Collège de France avec pour sujet « La préparation du roman ». Mais le public n'assiste pas à un court théorique, il découvre un être fragile qui, à travers d'incessantes digressions, se laisse aller à parler de lui.
À l'occasion de ces ultimes apparitions publiques, Barthes revient sur l'intime relation que le lie à la littérature dans ce qui se révèle être une passionnante leçon de vie.

Avec *Le Projet Barthes*, Sylvain Maurice et Vincent Dissez poursuivent une collaboration autour du monologue déjà éprouvée avec *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce.

ELLE

12 mars 2026
par **xxx**

PARIS

LE ROMAN DE ROLAND

Sylvain Maurice met en scène « Le Projet Barthes ». Le texte qu'interprète Vincent Dissez est la reprise d'extraits de « La Préparation du roman », le dernier séminaire de Roland Barthes au Collège de France. Cette conférence devient une bouleversante invitation à l'amour de la littérature, du théâtre et d'un Barthes dévasté par la mort de sa mère. « Si l'on donne aux gens l'envie de lire, d'aller au théâtre ou de voir des expos, alors ce sera gagné », conclut le metteur en scène. Pari gagné !

Jusqu'au 21 mars, Théâtre L'Échangeur, Bagnolet (93). lechangeur.org

Le projet Barthes



L'Échangeur

Bagnolet (93)

du11au21mars2026

1h

- De : Roland Barthes
- Mise en scène : Sylvain Maurice
- Avec : Vincent Dissez

Avec *Le Projet Barthes* , **Sylvain Maurice** et **Vincent Dissez** poursuivent une collaboration autour du monologue déjà éprouvée avec *Réparer les vivants* de **Maylis de Kérangal** et *Un jour je reviendrai* de **Jean-Luc Lagarce** . *À partir de 15 ans*

À partir de 15 ans

Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentationdu 19 mars 2026

«Je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle, Vita Nova comme dit Dante. Tout d'un coup se produit cette évidence: je dois sortir de cet état ténébreux!» R. Barthes

En 1979 et 1980, chaque samedi matin de deux hivers successifs, Roland Barthes s'adresse au public du Collège de France avec pour sujet «La préparation du roman». Mais le public n'assiste pas à un court théorique, il découvre un être fragile qui, à travers d'incessantes digressions, se laisse aller à parler de lui.

À l'occasion de ces ultimes apparitions publiques, Barthes revient sur l'intime relation qui le lie à la littérature dans ce qui se révèle être une passionnante leçon de vie.

Ubiquité culture(s)

12 mars 2026
par **Brigitte Remer**

Le Projet Barthes

d'après *La Préparation du roman* de Roland Barthes **,** version scénique et mise en scène Sylvain Maurice, avec Vincent Dissez - à L'Échangeur Théâtre de Bagnolet.



© Christophe Raynaud de Lage

C'est un texte sublime d'intelligence et de vie, émaillé de nombreuses références comme autant d'évidences. Nous sommes au Collège de France dans le cadre du séminaire que donnait Roland Barthes le samedi matin en 1979 et 1980, il y occupait la chaire de sémiologie littéraire après avoir été directeur d'études à l'École pratique des hautes études.

Barthes (1915-1980) est en fin de parcours, il ne le sait pas. Sociologue, philosophe, sémiologue, critique littéraire, écrivain, il échappe à toutes les catégories, et s'il est bien ancré dans l'histoire contemporaine du XXème siècle il est un libre penseur, amoureux de la littérature, du théâtre et des mots, amoureux de l'amour, amoureux de la vie.

La séance qui s'annonce, élaborée par le metteur en scène, Sylvain Maurice qui en signe une adaptation probablement difficile à réaliser tant le matériau d'écriture est riche - sept cents pages - magnifiquement portée au plateau par Vincent Dissez, traite de *La préparation du roman* . Le discours est adressé, prenant le public devenu l'audience du samedi matin, à témoin. On est dans l'oralité et si Barthes a incontestablement préparé son cours, il nous mène, par ce texte, de digression en digression, toutes aussi pertinentes et imagées les unes que les autres. Barthes finalement se parle à lui-même, à voix haute, s'interrogeant sur l'écriture, qui est sa vie, et se regarde dans cette quête passionnée, avec une grande simplicité. Il se livre, à mains nues, son cerveau et son stylo pour seuls outils, dans un dénuement quasi monacal.

Faire le vide et ne se remplir que des mots des autres pour les ressentir, les analyser, les ingérer et les faire siens, de Dante Alighieri à Flaubert, Proust, Maupassant, Rousseau et quelques autres en compagnonnage et dans la permanence de la pensée, telle est la démarche de Barthes. Il parle de l'état dépressif du deuil, comme d'un désinvestissement général et d'une perte de sens, ce qu'il est en train de vivre après la mort de sa mère. Il s'arrête sur ce midi de la vie, qu'il nomme le « milieu du chemin de la vie » s'inspirant de Dante, dans sa *Vita Nova* à la recherche d'un déclencheur qui permette de se réinventer et se réinvestir, en changeant radicalement de cap, où que nous en soyons du temps *t* de la vie . Il est à la recherche d'une sorte de *conversion littéraire*, dans la jouissance et le plaisir d'écrire, dans « l'idée d'entrer en littérature, d'entrer en écriture, l'idée d'écrire comme si je ne l'avais jamais fait, et de ne plus faire que cela. » Ce cours aurait pu s'appeler *comme si,* précise-t-il.

Sur une estrade à peine surélevée, grand rectangle blanc où se trouve un bureau blanc, une chaise orange et quelques objets que l'acteur déplacera à peine, l'homme est dans sa réflexion et dans un jeu de mains qui dessine parfois les mots ou rebat les cartes. Tout est mesuré, maîtrisé. Vincent Dissez cisèle le moindre geste, le moindre pas, réalisés avec une précision et une justesse, infinies. La lumière, sobre, permet à un certain moment un jeu d'ombres de chaque côté du plateau, Barthes est entouré de lui-même et dans une certaine solitude, sans aucun ego avancé alors qu'il est une star intellectuelle connue du monde entier (lumière Rodolphe Martin).



© Christophe Raynaud de Lage

Car Barthes n'est pas un faiseur de concepts ni une machine aux mots ampoulés, c'est un homme délicat et sensible, parfois gentiment sarcastique et plein d'humour qui puise ses exemples dans la vie et se passionne pour celle des autres. Ainsi la petite couturière à domicile dont il parle et qui l'illumine par la précision de ses gestes et par sa modestie. Quand il réfléchit à l'écriture et qu'il se demande pourquoi il écrit - alibi, plaisir... - il met le projecteur sur le remaillage des bas et le geste qui appuie sur le bas pour qu'il ne file pas, et propose de poser un doigt sur ses imaginaires comme les femmes de l'époque pour stopper la maille qui file... Il file donc la métaphore avec habileté passant de l'une à l'autre dans un humour tendrement diabolique, il aime la digression, son paysage intérieur est riche et multiple.



© Christophe Raynaud de Lage

À côté des images qu'il utilise il parle aussi de la vieillesse et reprend l'idée de rupture, car « la continuité n''est pas acte de vitalité » dit-il et si le présent est vivant pour lui, l'actuel ne l'est pas. Il développe l'idée de rupture libératrice nécessaire à l'écrivain pour se retirer du monde et trouver son espace hors de tout bruissement, de la nécessité de « disparaître, du moins provisoirement. » Et il livre ses stratégies de la disparition, à savoir « rester dans une immobilité entêtée » ou « imposer au monde qu'on est un original » ou encore « être malade » et il prend à partie Flaubert et Proust. Il évoque aussi la table de travail, comme une sorte de nautilus où se trouvent ce qu'il nomme « les objets fondateurs » qu'il oppose à la notion d'ordre. On ne touche pas à la structure, vitale et transportable. Puis il se lance dans l'exemple de la mayonnaise, ratée ou réussie et de l'image du jardinier ensemençant, ou plus précisément de la technique du marcottage utilisée en horticulture.

Le bureau est sorti de l'estrade, sortie du tableau, il s'y assied quelques instants et un grand rectangle de lumière bleue s'affiche sur le mur, en fond de scène. Il parle de rectangle imaginaire et de l'ordre des mots, Mallarmé reliant les siens après les avoir posés dans un certain désordre, Proust les juxtaposant. « Nous qui aimons la littérature sommes des exilés sociaux » dit-t-il en dispersant ses objets familiers sur le tapis de scène blanc, qui se teinte aussi de bleu. Une bande son avec quelques notes de piano, les bruits d'une cour de récréation et à peine la rumeur de la vie comme les touches de la machine à écrire, structure la représentation (son Jean de Alméida). Le spectacle se termine sur « la spirale » du compositeur et théoricien Schoenberg, Barthes propose d'écrire son prochain livre en do majeur.

Le Projet Barthes, par sa recherche de sens, soigne notre monde envolé. Par sa « pensée au présent » l'auteur partage ses *Mythologies,* son *Aventure sémiologique* et la synthèse de toute son oeuvre. Le partenariat artistique qui s'est noué entre le metteur en scène Sylvain Maurice et l'acteur, Vincent Dissez, se poursuit autour de solos d'une grande force et avec tout autant de grâce et de travail que l'étaient le spectacle *Réparer les vivants* , roman et hymne à la vie de Maylis de Kérangal, ou *Un jour je reviendrai,* réalisé à partir de deux récits autobiographiques de Jean-Luc Lagarce. Ce travail est d'orfèvrerie, porter le texte de Barthes à la scène, une gageure, dans *le bruissement de sa langue...* Et tant que la langue vivra... !



© Christophe Raynaud de Lage

D'après *La Préparation du roman* de Roland Barthes version scénique et mise en scène Sylvain Maurice avec Vincent Dissez - lumière Rodolphe Martin - son Jean de Alméida - régie Daniel Ferreira - production compagnie [Titre Provisoire] en coréalisation avec L'Échangeur de Bagnolet. La compagnie [Titre Provisoire] est soutenue par le ministère de la Culture/DRAC Bretagne. *La Préparation du roman* est publié aux éditions du Seuil. Voir aussi (https://www.xn--ubiquit-cultures-hqb.fr/reparer-les-vivants/) du 4 juillet 2017

Création du 11 au 21 mars 2026, à l'Échangeur Théatre de Bagnolet, 59 avenue du Général de Gaulle, 93170. Bagnolet, tél. : 01 43 62 71 20 **,** métro : Galliéni - site : www. : lechangeur.org et www. sylvainmaurice.fr

Cette entrée a été publiée dans
Arts de la scène

, et marquée avec
L'Échangeur/Théâtre de Bagnolet
La Préparation du roman
Le Projet Barthes
Roland Barthes
Sylvain Maurice
Vincent Dissez

, le
12 mars 2026

par
Brigitte REMER

12 mars 2026
par **Armelle Héliot**

Sylvain Maurice/Vincent Dissez, Barthes en toute intelligence

Armelle Héliot

A l'Echangeur de Bagnolet, le metteur en scène et son interprète donnent une légèreté aigüe aux écrits réunis sous le titre *La Préparation du roman*. Un délice.

C'est toujours un bonheur de se rendre à l'Echangeur, à Bagnolet. Un des lieux les plus importants de la création théâtrale en France. Et qui a failli sombrer, abandonné par ceux qui devraient le soutenir de toutes leurs fibres.

C'est dans la petite salle, la salle « historique » pourrions nous dire, que se donne *Le Projet Barthes*. Un titre modeste car il suppose qu'il y aurait quelque chose d'inabouti encore, dans ce « spectacle ».

Or, tel que nous l'avons découvert hier soir, c'est au contraire un objet parfaitement poli que ce « projet ». Une merveille d'intelligence et de légèreté apparente. Une bulle de savon avec des irisations intenses, une boule de cristal très fin. Très fragile et très solide.

Sylvain Maurice a travaillé avec beaucoup d'esprit. Il a coupé, tassé, recomposé, densifié, un ouvrage copieux, recueil des cours du Collège de France, en 79 et 80, sous le titre *La Préparation du roman*. Des prises de parole réunies avec sérieux, par un universitaire qui connaît très bien le dandy mélancolique.

Fort d'une matière textuelle solide conçue par Sylvain Maurice, un « précipité » des lectures de Roland Barthes alors, de ses pensées, de ses rêves -écrire un roman, peut-être, justement- Vincent Dissez peut pénétrer sur un plateau où l'on découvre une petite table d'écolier derrière laquelle l'orateur ne se tiendra que peu. Sur cette table, des objets que l'interprète disposera plus tard sur le plateau même.

La plupart du temps, il est debout. Il va et vient. Il ne cherche en rien à imiter Roland Barthes, ses pulls de cachemire, ses foulards de soie. Il est lui, Dissez, au pur présent de la représentation.

Il est malin. Vif, mobile, chatoyant de mille et une nuances d'un art d'une délicatesse très touchante. Il se fait sérieux comme un disciple admiratif, mais il est espiègle. C'est un acrobate. Un garçon des airs.

Pas vraiment le genre de Barthes, tout de même plus sérieux. Et puis, c'était il y a quarante ans. Un homme comme Roland Barthes était dans la réserve, sinon la timidité sur le plateau du Collège de France.

Il préparait très sérieusement ses cours du samedi. Ils étaient gorgés de références. Sylvain Maurice et Vincent Dissez en font leur miel. Cela pourrait être un numéro de trapézistes.

On pense à Barthes. Il aimait citer Chateaubriand, il lisait et relisait sans cesse Pascal. On pourrait consacrer des pages et des pages à ce fin travail, jubilatoire, touchant, souvent très drôle.

Lors de sa leçon inaugurale, l'auteur de S/Z ne parla de lui que pour dire qu'il avait été malade d'une maladie qui alors tuait, mais qui n'existait plus. La tuberculose. Quelques mois plus tard, à peine, il fut renversé alors qu'il traversait la rue, à deux pas du Collège. Il mourut plus tard : les médecins ne purent le sauver. Une côte lui avait traversé le poumon.

Dans cette première leçon, Roland Barthes avait joué sur le rapport de la saveur et du savoir. Exactement ce qui convient au *Projet Barthes*.

L'Echangeur de Bagnolet, à 20h du lundi au vendredi, à 18h le samedi, 14h30 le jeudi 19. relâches dimanche 15 et mercredi 18. Durée : 1h. Tél : 01 43 62 71 20.

reservation@lechangeur.org

www.lechangeur.org

13 mars 2026
par **Brigitte Remer**

« Le Projet Barthes » d'après Roland Barthes, adaptation et mise en scène de Sylvain Maurice



© Christophe Raynaud de Lage

C'est un texte sublime d'intelligence et de vie, émaillé de nombreuses références comme autant d'évidences. Nous sommes au Collège de France dans le cadre du séminaire que donnait Roland Barthes le samedi matin en 1979 et 1980, il y occupait la chaire de sémiologie littéraire après avoir été directeur d'études à l'École pratique des hautes études.

Barthes (1915-1980) est en fin de parcours, il ne le sait pas. Sociologue, philosophe, sémiologue, critique littéraire, écrivain, il échappe à toutes les catégories, et s'il est bien ancré dans l'histoire contemporaine du XXème siècle il est un libre penseur, amoureux de la littérature, du théâtre et des mots, amoureux de l'amour, amoureux de la vie.



© Christophe Raynaud de Lage

La séance qui s'annonce, élaborée par le metteur en scène, Sylvain Maurice qui en signe une adaptation probablement difficile à réaliser tant le matériau d'écriture est riche - sept cents pages - magnifiquement portée au plateau par Vincent Dissez, traite de *La préparation du roman* . Le discours est adressé, prenant le public devenu l'audience du samedi matin à témoin. On est dans l'oralité et si Barthes a incontestablement préparé son cours, il nous mène, par ce texte, de digression en digression, toutes aussi pertinentes et imagées les unes que les autres. Barthes finalement se parle à lui-même, à voix haute, s'interrogeant sur l'écriture, qui est sa vie, et se regarde dans cette quête passionnée, avec une grande simplicité. Il se livre, à mains nues, son cerveau et son stylo pour seuls outils, dans un dénuement quasi monacal.

Faire le vide et ne se remplir que des mots des autres pour les ressentir, les analyser, les ingérer et les faire siens, de Dante Alighieri à Flaubert, Proust, Maupassant, Rousseau et quelques autres en compagnonnage et dans la permanence de la pensée, telle est la démarche de Barthes. Il parle de l'état dépressif du deuil, comme d'un désinvestissement général et d'une perte de sens, ce qu'il est en train de vivre après la mort de sa mère. Il s'arrête sur ce midi de la vie, qu'il nomme le « milieu du chemin de la vie » s'inspirant de Dante, dans sa *Vita Nova* à la recherche d'un déclencheur qui permette de se réinventer et se réinvestir, en changeant radicalement de cap, où que nous en soyons du temps t de la vie . Il est à la recherche d'une sorte de *conversion littéraire*, dans la jouissance et le plaisir d'écrire, dans « l'idée d'entrer en littérature, d'entrer en écriture, l'idée d'écrire comme si je ne l'avais jamais fait, et de ne plus faire que cela. » Ce cours aurait pu s'appeler *comme si* , précise-t-il.



© Christophe Raynaud de Lage

Sur une estrade à peine surélevée, grand rectangle blanc où se trouve un bureau blanc, une chaise orange et quelques objets que l'acteur déplacera à peine, l'homme est dans sa réflexion et dans un jeu de mains qui dessine parfois les mots ou rebat les cartes. Tout est mesuré, maîtrisé. Vincent Dissez cisèle le moindre geste, le moindre pas, réalisés avec une précision et une justesse, infinies. La lumière, sobre, permet à un certain moment un jeu d'ombres de chaque côté du plateau, Barthes est entouré de lui-même et dans une certaine solitude, sans aucun ego avancé alors qu'il est une star intellectuelle connue du monde entier (lumière Rodolphe Martin).

Car Barthes n'est pas un faiseur de concepts ni une machine aux mots ampoulés, c'est un homme délicat et sensible, parfois gentiment sarcastique et plein d'humour qui puise ses exemples dans la vie et se passionne pour celle des autres. Ainsi la petite couturière à domicile dont il parle et qui l'illumine par la précision de ses gestes et par sa modestie. Quand il réfléchit à l'écriture et qu'il se demande pourquoi il écrit - alibi, plaisir... - il met le projecteur sur le remaillage des bas et le geste qui appuie sur le bas pour qu'il ne file pas, et propose de poser un doigt sur ses imaginaires comme les femmes de l'époque pour stopper la maille qui file... Il file donc la métaphore avec habileté passant de l'une à l'autre dans un humour tendrement diabolique, il aime la digression, son paysage intérieur est riche et multiple.

À côté des images qu'il utilise il parle aussi de la vieillesse et reprend l'idée de rupture, car « la continuité n'est pas acte de vitalité » dit-il et si le *présent* est vivant pour lui, *l'actuel* ne l'est pas. Il développe l'idée de rupture libératrice nécessaire à l'écrivain pour se retirer du monde et trouver son espace hors de tout bruissement, de la nécessité de « disparaître, du moins provisoirement. » Et il livre ses stratégies de la disparition, à savoir « rester dans une immobilité entêtée » ou « imposer au monde qu'on est un original » ou encore « être malade » et il prend à partie Flaubert et Proust. Il évoque aussi la table de travail, comme une sorte de nautilus où se trouvent ce qu'il nomme « les objets fondateurs » qu'il oppose à la notion d'ordre. On ne touche pas à la structure, vitale et

transportable. Puis il se lance dans l'exemple de la mayonnaise, ratée ou réussie et de l'image du jardinier ensemençant, ou plus précisément de la technique du marcottage utilisée en horticulture.

Le bureau est sorti de l'estrade, sorti du tableau, il s'y assied quelques instants et un grand rectangle de lumière bleue s'affiche sur le mur, en fond de scène. Il parle de rectangle imaginaire et de l'ordre des mots, Mallarmé reliant les siens après les avoir posés dans un certain désordre, Proust les juxtaposant. « Nous qui aimons la littérature sommes des exilés sociaux » dit-t-il en dispersant ses objets familiers sur le tapis de scène blanc, qui se teinte aussi de bleu. Une bande son avec quelques notes de piano, les bruits d'une cour de récréation et à peine la rumeur de la vie comme les touches de la machine à écrire, structure la représentation (son Jean de Alméida). Le spectacle se termine sur « la spirale » du compositeur et théoricien Schoenberg, Barthes propose d'écrire son prochain livre en do majeur.



© Christophe Raynaud de Lage

Le Projet Barthes, par sa recherche de sens, soigne notre monde envolé. Par sa « pensée au présent » l'auteur partage ses *Mythologies* , son *Aventure sémiologique* et la synthèse de toute son oeuvre. Le partenariat artistique qui s'est noué entre le metteur en scène Sylvain Maurice et l'acteur, Vincent Dissez, se poursuit autour de solos d'une grande force et avec tout autant de grâce et de travail que l'étaient les spectacles *Réparer les vivants* , roman et hymne à la vie de Maylis de Kérangal, et *Un jour je reviendrai* , réalisé à partir de deux récits autobiographiques de Jean-Luc Lagarce. Ce travail est d'orfèvrerie, porter le texte de Barthes à la scène, une gageure, dans *le bruissement de sa langue* ... Et tant que la langue vivra... !

Du 11 au 21 mars 2026, à l'Échangeur Théatre de Bagnolet (93).

MEDIAPART

14 mars 2026
par **Jean-Pierre Thibaudat**

Vincent Dissez et Sylvain Maurice, passionnants passeurs de Roland Barthes

Vous lisiez Roland Barthes ? Et bien, écoutez-le parler. A partir de ses cours donnés entre 1978 et 1980 au Collège de France sur « La préparation du roman », dans « Le projet Barthes », Sylvain Maurice (mise en scène) et Vincent Dissez (jeu) servent à merveille la parole et l'improvisation érudites de l'auteur de »Fragments d'un discours amoureux »

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



Dès la première séance, le 2 décembre 1978, Barthes cite la phrase fameuse de Dante « *Nel mezzo del cammin di nostra vit a »* (au milieu du chemin de notre vie) qui ouvre l' *Enfer* de sa *Divine comédie* dans la traduction d'André Pézard à laquelle Barthes se réfère. Dante a 33 ans quand il écrit cette phrase, Barthes, 63 ans, lorsqu'il la cite. La mort récente de sa mère plane en sous-texte de bien des pages. « *Je dois sortir de m o n état ténébreux, où me conduisent l'usure d e s tr a vaux r é p étés et le deuil* » écrit-il , dit-il, et de poursuivre : « *je n 'ai plus te temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je cho i sisse ma dernière vie, ma vie nouvelle* ». Il songe à l'exemple de Maurice Blanchot. Écrire autrement, personnellement

D'abord assis à une petite table comme un conférencier, l'acteur Vincent Dissez la débarrasse bientôt de ce qu'elle contient (verre, carafe, tasse avec un reste de café, papiers, etc...), disperse le tout sur le sol, se lève et nous parle (sans jamais se rasseoir) comme si ses mots eux aussi se levaient. Barthes raconte le jour où il a décidé de ne pas publier un précédent cours (sur le Neutre, il le sera après sa mort) car « *le temps presse, il faut aller de l'avant* ».

Alors il raconte la scène où tout a basculé. C'était un jour d'avril à Casablanca, « *n o us a l lons en groupe à deux autos à la cascade (joli vallon sur la route de Rabat). Tristesse, un certain ennui, le m ê me, ininterrompu (depuis un deuil récent) et qui se reporte sur tout ce que je fais* ». Et bientôt : « *Éclosion d'une idée : quelque chose comme la conversation « littéraire » -c'est ces deux mots très vieux qui me viennent à l'esprit. E ntrer en littérature, en écriture, écrir e , comme si je ne l'avais jamais fait, ne plus faire que ça* ».

Dès lors, Barthes songe à « *investir le Cours et le Travail dans une même entr e prise (littéraire), de faire cesser la division du sujet, au profit d'un seul Projet, le Grand Projet. Image de joie, je me donnais une tâche unique, telle que je n'aie plus à m'essouffler après le travail à faire (cours, demandes, commandes, contraintes), m a is que tout instant de ma vie désormais fût désormais travail intégré au grand projet* ».

Il n'en aura pas le temps, une collision avec un autobus interrompra ce mouvement vers une écriture dont il parle tout au long du séminaire, frontalement ou par des biais, comme, longuement traité dans le livre mais absent du spectacle, celui du haïku.

N'en disons pas plus. C'est une heure avec Barthes, douce comme une confidence, délicate comme un aveu, incroyablement proche, et, de bout en bout, d'une simple et folle intensité.

Théâtre de l'échangeur, 20h du lun au vend, 18h le sam, jusqu'au 21mars. Le spectacle sera repris au Festival d'Avignon, dans un des bons lieux du off, le Train bleu .

« La préparation du roman I et II ; cours et séminaires au Collège de France (1978 - 1979 et 1079 - 1980)» est publié aux Editions Seuil - Imec

Chantiers de culture

14 mars 2026
par **Yonnel Liégeois**

Sylvain Maurice, le roman d'une vie

Au théâtre de L'échangeur, à Bagnolet (93), Sylvain Maurice présente *Le projet Barthes*. L'adaptation flamboyante, et fascinante, du cours de Roland Barthes dispensé au Collège de France entre 1978 et 1980. De *La préparation du roman* à la vie intime de l'universitaire et théoricien critique, une pensée féconde accessible à tout public.



Un rectangle blanc au sol, une chaise et une table avec crayons et feuilles de papier, de temps à autre les couleurs changeantes au fil de la représentation… L'homme s'avance au-devant du public, tout à la fois détendu et concentré sur ses pensées. Pas sur ses notes, qu'il ne consultera presque jamais, pourtant **il disserte sur son cours patiemment rédigé, parsemé de citations finement recherchées**. Le roman en littérature, tel est le thème, sa genèse, sa conception, mieux encore : comment écrire, pourquoi écrire ? Du théâtre intello pour bobos, aucunement, **un solo d'à peine 75mn flamboyant et fascinant, jouissif et festif, truffé d'intelligence et d'humour**.



Le point de départ de la réflexion de Barthes, que Vincent Dissez distille avec finesse et malice, **la réflexion de Dante qui rêve d'une Vita Nova, une vie nouvelle qui subjugue l'universitaire**, l'invite à « une sorte de conversion littéraire », selon son propos. « L'idée d'entrer en littérature, d'entrer en écriture, l'idée d'écrire comme si je ne l'avais jamais fait », que tout instant de sa vie soit désormais intégré à l'écriture… Un projet fou, insensé bien sûr, **« une sorte d'illumination » qu'il éclaire de moult illustrations puisées chez ces auteurs qui l'ont nourri et qu'il chérit, de Pascal à Chateaubriand, Flaubert à Rimbaud, Kafka à Proust**… Lors de ce séminaire au Collège de France, Roland Barthes a joué de l'oralité, a beaucoup improvisé, surtout **comme jamais auparavant il s'est livré, dévoilé en toute intimité, mêlant les épisodes de sa vie à ses divagations littéraires** de haute intensité. Un personnage d'une grande sensibilité, proche de son auditoire, un esprit truffé d'un humour renversant.



Une série de cours, dispensés au Collège de France en 1978-80, enregistrée puis publiée en 2015 sous le titre ***La préparation du roman***, **dans l'ouvrage de 780 pages Sylvain Maurice a taillé, coupé, sélectionné pour offrir ce florilège d'une incroyable richesse**. Dans une mise en scène, comme à l'habitude, épurée, ciselée avec précision, dans une économie de mouvements qui privilégie la parole, son écoute et son partage. Un égal bonheur, pour l'adolescent et ses parents, qui mêle le rire à l'érudition, le plaisir à l'émotion, qui invite avec force chacune et chacun à lire et écrire, à s'engager dans une vie nouvelle où l'intellect et le sensoriel se conjuguent avec semblable acuité. **Un récital de mots et pensées que Vincent Dissez, l'un des comédiens fétiches de Sylvain Maurice, délivre avec gourmandise et intensité**, d'un naturel confondant sans prétention à copier Barthes, juste pénétré de la parole du maître, l'auteur des ***Mythologies*** et des ***Fragments d'un discours amoureux***. D'une voix posée, d'une subtilité hésitante à l'image d'un conférencier cherchant ses mots, **le miracle surgit, perdure à l'infini : le spectateur scotché au regard du récitant !** Le miracle du spectacle vivant. **Yonnel Liégeois, photos Christophe Raynaud de Lage**

Le projet Barthes, Sylvain Maurice : jusqu'au 21/03, du lundi au vendredi à 20h, le samedi à 18h, le jeudi 19/03 à 14h30. ***Diverses rencontres et débats sont prévus lors des représentations des 16 et 19/03. Théâtre L'échangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet (Tél. : 01.43.62.71.20).*** **Les spectateurs qui le désirent sont invités à rejoindre le collectif qui se bat pour la pérennité de L'échangeur, menacé de fermeture suite à la coupe de subventions.**

la terrasse

15 mars 2026
par **Agnès Santi**

Sylvain Maurice crée « Le Projet Barthes » avec le comédien Vincent Dissez : un moment de théâtre rare, profondément nourrissant



Vincent Dissez dans Le Projet Barthes © Christophe Raynaud de Lage

Théâtre L'Échangeur-Bagnolet / D'après La Préparation du roman de Roland Barthes / Version scénique, mise en scène et scénographie Sylvain Maurice

Complices de longue date, le comédien Vincent Dissez et le metteur en scène Sylvain Maurice créent une version scénique de *La Préparation du roman* de Roland Barthes (1915 - *1980) brillamment condensée, unissant amoureusement l'art et la vie. Un moment de théâtre rare et précieux, profondément nourrissant. À ne pas manquer.*

Que de ferveur ont suscitée ses cours... En venant découvrir cette remarquable adaptation scénique de *La Préparation du roman* de Roland Barthes, n'imaginez pas assister à une conférence sur le cheminement artistique qui mène à l'acte d'écrire, évoquant savamment Proust, Flaubert, Pascal, Rousseau et autres phares de la littérature. Loin de l'image du théoricien qui lui est associée, cette parole de Barthes n'est pas un cours abstrait. Si l'auteur tant admiré révèle au fil de son analyse ce que signifie la condition d'écrivain pour diverses figures, Barthes laisse aussi et surtout place au « *je* », à « *moi, dont le plaisir premier est la jouissance et le bonheur d'écrire* ». Sur la scène qui réactive brillamment un texte qui fut en partie improvisé, donc déjà dans l'oralité, Barthes exprime une pensée au présent qui touche profondément tant elle imbrique le métier d'écrire et le métier de vivre, mêlant dévoilement intime, humour vif, anecdotes et explications d'une fulgurante intelligence et d'une extrême sensibilité. Lui qui fait face à une perte qui l'anéantit - celle de sa mère - décide de sortir de cet état ténébreux, de choisir « *ma dernière vie, ma vie nouvelle, une Vita Nova comme dit Dante* ». Après avoir « *mariné avec intensité* », à l'instar de Flaubert qui « *marinait* » dans son lit lorsqu'il n'arrivait pas écrire une phrase, Barthes entame une mue littéraire, « *dans la découverte d'une nouvelle écriture* ». « *Je vais faire comme si j'allais faire un roman* . » dit-il. Somme de 700 pages, *La Préparation du roman* retrace deux séminaires au Collège de France où Barthes occupait la chaire de sémiologie littéraire, tenus chaque samedi matin pendant deux hivers (1978-1979 et 1979-1980).

Tant que la langue vivra

La représentation que propose le metteur en scène Sylvain Maurice avec le comédien Vincent Dissez en livre un précipité sensible d'une saisissante acuité. Complices de longue date, ils ont ensemble créé avec succès les seuls en scène *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour, je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce, d'après *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye* . Cette nouvelle création en commun est une véritable célébration, unissant par un lien amoureux le désir d'écrire autant que la jubilation de lire. Une célébration qui rend les mots incroyablement vivants, qui, contre le désastre de l'actualité et la tentation du fatalisme, affirme l'importance d'inventer des ruptures émancipatrices, de trouver un chemin pour faire place à la littérature, qui accorde aux êtres une extraordinaire liberté. Soutenu par une mise en scène limpide et astucieuse, Vincent Dissez déploie son art avec une précision qui impressionne. Dans une grande maîtrise, il traverse toutes sortes d'états émotionnels, de la douleur du deuil à la promesse de la joie, semblant s'adresser à son moi intérieur autant qu'à chaque personne de son auditoire. Ce temps théâtral infiniment sensible, infiniment modeste quoiqu'ambitieux, très loin de tout surplomb, se destine à nous tous. La page du livre et le plateau du théâtre, deux rectangles imaginaires à investir, se rejoignent par un beau tissage. « *Comme si* »... Ainsi se fabrique une merveilleuse et mémorable partition.

A propos de l'événement

Le Projet Barthes

du mercredi 11 mars 2026 au samedi 21 mars 2026

Théâtre L'Echangeur

Théâtre L'Échangeur, 59 av. du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet

du lundi au vendredi à 20h, samedi à 18h, relâche le 15 et le 18. Tél : 01 43 62 71 20. Durée : 1h.

hottello

16 mars 2026
par **Véronique Hotte**

Le Projet Barthes d'après La Préparation du roman de Roland Barthes, version scénique, scénographie et mise en scène Sylvain Maurice, avec Vincent Dissez, au Théâtre de l'Echangeur - Bagnolet.



Crédit photo: Christophe Raynaud de Lage.

Le Projet Barthes d'après ***La Préparation du roman*** de ***Roland Barthes*** , version scénique, scénographie et mise en scène ***Sylvain Maurice,*** avec ***Vincent Dissez*** , lumière ***Rodolphe Martin*** , son ***Jean De Almeida,*** régie ***Daniel Ferreira.*** Du 11 au 21 mars 20h, samedi 18h, le jeudi 19 mars 14h30 et 20h, au ***Théâtre de L'Echangeur - Bagnolet.*** Du 4 au 23 juillet 2026, ***Festival Off Avignon, Théâtre du Train Bleu.*** Titre Provisoire, Compagnie Sylvain Maurice.

Avec la création du *Projet Barthes* , Sylvain Maurice et Vincent Dissez poursuivent leur recherche sur le monologue, initiée à travers *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce. Les voilà réunis avec un bonheur renouvelé pour un texte de l'auteur de *Fragments d'un discours amoureux* - soit l'exploration du concept délicat, insaisissable et subtil de littérature entre écriture, lecture, fiction et réalité...

Le samedi matin de deux hivers successifs 1979 et 1980, le conférencier du Collège de France s'épanche sur «La préparation du roman». Critique littéraire, sémiologue, Roland Barthes n'en rêve pas moins d'écrire une fiction, un roman manière proustienne, tel *A la recherche du temps perdu* .

Les notes libres sur lesquelles le théoricien s'appuie relèvent de l'oralité - adresse à l'autre, à la fois simple et

sincère, infiniment juste, théâtrale encore dans cette écoute rare d'une pensée vivante qui se réjouit du plaisir littéraire.

Par l'entremise de la mise en scène de Sylvain Maurice et le jeu de Vincent Dissez advient l'enchantement d'une parole, son envoûtement, sa fascination exercée aussi dans l'humour. La littérature est une passion sublime, qui fait rêver celui qui s'y adonne à une *Vita Nova* dantesque, à une renaissance.

Le 15 avril 1978, en vacances au Maroc, le penseur se laisse aller à une « marinade », réflexion approximative à la Flaubert: de là naît sa « conversion littéraire » - entrer en littérature et en écriture: l'« Illumination » et la joie à se consacrer à la plénitude d'une tâche articulée au présent. Et assumant les idéologies sociales, le texte littéraire relève encore du ludique, de la gratuité, du jeu, de l'imaginaire.

La promenade mentale pour le spectateur de théâtre est savoureuse, frayant avec Kafka, Mallarmé..., émaillée d'à-côtés d'ordre privé jusque-là retenus par le diseur, à travers le recours à des images populaires d'ordre pratique, telle la préparation de la mayonnaise qui « prend » ou pas. A travers aussi les concepts techniques horticoles du marcottage des plantes, mimant l'arc du plant d'un fraisier qui en donnera plus loin un autre, tel un encorbellement répété aux tiges souples.

Lire l'article de Véronique Hotte sur http://www.webtheatre.fr

COLLATERAL

16 mars 2026
par **Delphine Edy**

'Le Projet Barthes' de Sylvain Maurice et Vincent Dissez : « Tant que la langue vivra »



Le Projet Barthes (c) Christophe Raynaud de Lage

On se souvient de la conférence-performance de Fanny de Chaillé *Désordre du discours* , à partir de la leçon inaugurale de Michel Foucault au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970. Avec le comédien Guillaume Bailliart, tous deux avaient cherché à donner du corps à cette pensée à partir de l'archive. « Parce que penser c'est bouger, comment ça bouge quand ça pense ? »

Dans une forme qui a, elle aussi, tout de la conférence-performance, Sylvain Maurice convoque au plateau le cours de Roland Barthes, *La préparation du roman* (donné durant les deux hivers 1978 et 1980). Dans ce nouveau projet scénique, il poursuit son compagnonnage avec Vincent Dissez (initié par le magnifique *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal): le comédien offre son corps et sa voix à Barthes avec une générosité et une concrétude telles qu'elle sont capables de redonner vie - le temps du spectacle - au penseur brillant et sensible, mort bien trop tôt, il y aura 46 ans le 26 mars prochain.

Tout commence *in medias res* . « Si quelqu'un pouvait transmettre ses notes du cours à une étudiante qui en a besoin... » Le dispositif est posé en quelques secondes : nous voilà au Collège de France, Roland Barthes vient d'entrer dans la salle de cours. De public de théâtre, nous voilà devenu.es auditeur.ices. À moins que les choses ne soient pas si simples... Le théâtre n'a pas dit son dernier mot !

Des 760 pages du cours, il n'en reste que 40. Cette opération de compression dramaturgique permet de réduire l'effet de dilatation de la langue orale et augmente la vitesse de la pensée, de sorte qu'elle souligne avec force et acuité la structure même du discours. Au cours de la performance (1h env.), quelques notes de piano et des bruits de machine à écrire, épaissis par des bascules lumière, créent des effets de suspension (changement de séance/temporalité, reprise du souffle, repli intérieur...), mais jamais d'interruption brutale : le flux est continu et nous tient de bout en bout.

Ce cours n'en est pas un *stricto sensu* . Il s'agit davantage d'une performance orale : Barthes s'adresse bien sûr au public du Collège de France, mais il improvise également et se lasse aller à des détours et des entrelacs qui lui permettent de tisser les fils d'une pensée en construction. Avec ce désir qui se révèlera à la toute fin : il aurait aimé qu'à la fin du cours, le livre soit écrit et édité. *La préparation du roman* concomitante de son *écriture* , voilà une belle définition de la recherche-création ! Cela n'arrivera pas, et ce projet est donc aussi celui de la mise en acte d'un empêchement. Mais il n'y a rien de beckettien dans tout ça, car, pour Barthes, c'est la *spirale* qui est « la figure progressiste de l'action humaine » : tout revient toujours, mais à une autre place, un autre niveau. Que serait-il advenu de ce roman empêché ? Sa mort brutale n'a pas permis de rendre possible cette question.

Le dispositif imaginé par Sylvain Maurice permet de prolonger ce désir et ces questionnements. Roland Barthes et Vincent Dissez parlent d'une même voix, hybridant ainsi recherche et création : ce ne sont plus le cours et le roman qui s'écrivent en même temps, mais le cours et la performance, qui est, elle, bien réelle et présente. Le processus barthien se voit donc *actualisé* : ce sont les doutes, les mises en question, la distance critique vis-à-vis de soi-même qui permettent d'avancer, et tout cela est fragile et puissant à la fois.



Le Projet Barthes (c) Christophe Raynaud de Lage

Le plateau est sobre : un rectangle blanc délimite l'espace de jeu, figurant l'estrade. Une petite table en bois et une chaise le complètent. Quelques objets y sont disposés : une tasse de café, un sucrier, un verre d'eau, un cendrier, des cigarettes et un briquet, une règle, des feuilles de papier et deux stylos. Ce dispositif qui figure « la structure de la table de travail » se mettra en mouvement dans la dernière partie du spectacle pour mettre en pratique « le travail du plan à faire », à l'aune de la « technique du rectangle imaginaire ».

Tout au long du spectacle, Vincent Dissez se meut sur le plateau, comme celui qui cherche ses mots et comment les adresser. Ses gestes et ses mimiques sont ceux d'une pensée *en acte* : on le voit littéralement penser. Reprenant l'idée kleistienne développée dans l' *Essai sur l'élaboration progressive des idées par le discours (Heinrich von Kleist,1878), le dispositif artistique matérialise le fait que l'élaboration d'une idée part d'un brouillard intérieur qui ne parvient à se formuler que dans l'opération de clarification par la parole adressée à un.e autre. De sorte que l'activité conceptuelle n'est autre que celle de la création. Magie de l'acte performatif selon le principe : « je le dis, et c'est vrai, je suis Barthes »*

Empruntant à Dante l'idée de Vita nova - on se souvient qu'il s'agit de l'affirmation d'une refondation de soi-même - Barthes explique que ce désir n'intervient pas forcément au mitan de la vie (« *Nel mezzo del cammin di nostra vita* »), mais à n'importe quel moment, dès lors qu'on décide de rompre avec l'ordre habituel des jours et des activités. Lui-même entend délaisser le travail théorique pour *se lancer dans un « grand projet » qui intègrerait chaque instant de la vie et de l'écriture. Puisque « les jours sont comptés », il y a urgence à faire. Dans la version scénique de Sylvain Maurice, Barthes écrit un hymne à « une certaine langue », seule à même de donner clés et impulsions pour « entrer en littérature ». Les détours par ses lectures (Flaubert, Proust, Chateaubriand, Mallarmé...), ses expériences personnelles et ses souvenirs lui permettent de formuler une série de pépites (savamment sélectionnées par Sylvain Maurice) qu'on garde en soi pour toujours. À partir du souvenir de la couturière à domicile qu'il a connue à Bayonne et des femmes de sa vie cherchant à éviter que leurs bas filent, l'idée qu'écrire, c'est « poser un doigt pour stabiliser l'imaginaire » ; ou le fait qu' « entrer en vieillesse », soit toujours une « rupture » et non une « continuité ».*

Il y a une grande joie, une profonde jouissance, une vraie jubilation même qui se dégagent de ce spectacle, le sentiment de vivre une expérience unique, ensemble, au présent. Quand les ombres de la silhouette du comédien se déploient sur les murs latéraux de la petite salle du théâtre de l'Échangeur, à jardin et à cour, on a tout à coup le sentiment d'être au coeur d'une machine à penser la littérature, habitée par Barthes et ses doubles. « Tant que la langue vivra », Barthes y voyait un formidable titre. Et voilà que le théâtre s'en empare : il ne s'agit pas de faire entendre des archives, mais de créer du vivant. Barthes fut à la fois l'intellectuel majeur de son temps qu'on connait et un homme secret et sensible ; Vincent Dissez est lui aussi, à la fois, personnage et personne, et, dans le présent du spectacle, toutes ces identités s'hybrident et nous rappellent que, pour certains, si la vie et l'art ne font qu'un, ce n'est que dans le dispositif adressé qu'il est possible de combler les interstices et d'écrire au présent un récit à partager.

Une autre raison du désir de faire de sa vie une « Vie » tient probablement au fait que l'existence de Barthes cumule toutes les lacunes imaginables qui, toujours, invitent au comblement. Le manque initial : la mort du père ; la parenthèse : le sanatorium ; le caché : l'homosexualité ; le discontinu : l'écriture fragmentaire ; le manque final : l'accident bête. Ces trous, ces carences appellent le récit, le remplissage, l'explication.

Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes* , Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2015, p. 39.



Le Projet Barthes (c) Christophe Raynaud de Lage

Le spectacle est à découvrir jusqu'au 21 mars au Théâtre L'échangeur à Bagnolet (métro ligne 3 Gallieni : 20h00 du lundi au vendredi, 18h samedi [relâche mercredi 18] .

Deux rencontres sont prévues le lundi 16 mars

à 17h - avant la représentation du soir - l'Académie populaire du théâtre et des arts du récit (APTAR) propose un cercle de lecture: «Du «dernier» Barthes jusqu'au premier, redécouvrir l'unité d'une oeuvre» La rencontre alternera les extraits lus à voix haute par des participants volontaires, avec des temps d'analyse éclairés par les artistes et les experts.Ce cercle est ouvert à tou.tes, notamment destiné aux étudiant.es qui souhaitent approfondir une connaissance directe de l'oeuvre de Roland Barthes.Il sera animé par Françoise Gomez, présidente de l'APTAR et chercheuse en théâtre.

Entrée gratuite sur inscription à l'adresse: frgomez@nordnet.fr **Puis, à l'issue de la représentation - dialogue avec Tiphaine Samoyault et Mathieu Messager.**

Directrice d'études à l'EHESS depuis 2021, essayiste et critique, Tiphaine Samoyault a consacré à Roland Barthes une grande biographie intellectuelle en 2015. Elle est fondatrice et membre du comité de rédaction de la revue en ligne *En attendant Nadeau* et publie chaque semaine «le feuilleton littéraire» du Monde des Livres. Son dernier ouvrage, *Toutes sortes de Misérables* , paraît au Seuil en mars 2026.

Mathieu Messager est Maître de conférences à l'université de Nantes. Spécialiste de théorie littéraire et de Roland Barthes, il a publié deux ouvrages sur cet auteur (*Roland Barthes* , Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 2019; *Barthes/Quignard. L'idée de littérature au tournant du 21e siècle* , Rennes, PUR, 2021). Il est le directeur de la revue en ligne Revue Roland Barthes et travaille depuis 3 ans à l'édition numérique des notes inédites de Roland Barthes conservées à la BnF (le projet «ArchiBarthes»).

WebThéâtre

16 mars 2026
par **Véronique Hotte**

Le Projet Barthes d'après La Préparation du roman de Roland Barthes, version (...)

Du 11 au 21 mars 20h, samedi 18h, le jeudi 19 mars 14h30 et 20h, au Théâtre de L'Echangeur- Bagnolet.

Vivre en littérature, écrire un roman et rêver.



Avec la création du *Projet Barthes* , Sylvain Maurice et Vincent Dissez poursuivent leur recherche sur le monologue, initiée à travers *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce. Les voilà réunis avec un bonheur renouvelé pour un texte de l'auteur de *Fragments d'un discours amoureux* - soit l'exploration du concept délicat, insaisissable et subtil de littérature entre écriture, lecture, fiction et réalité...

Le samedi matin de deux hivers successifs 1979 et 1980, le conférencier du Collège de France s'épanche sur « La préparation du roman ». Critique littéraire, sémiologue, Roland Barthes n'en rêve pas moins d'écrire une fiction, un roman manière proustienne d' *A la recherche du temps perdu* .

Les notes libres sur lesquelles le théoricien s'appuie relèvent de l'oralité - adresse à l'autre, à la fois simple et sincère, infiniment juste, théâtrale encore dans cette écoute rare d'une pensée vivante qui se réjouit du plaisir littéraire.

Par l'entremise de la mise en scène de Sylvain Maurice et le jeu de Vincent Dissez advient l'enchantement d'une parole, son envoûtement, sa fascination exercée aussi dans l'humour. La littérature est une passion sublime, qui fait rêver celui qui s'y adonne à une Vita Nova dantesque, à une renaissance.

Le 15 avril 1978, en vacances au Maroc, le penseur se laisse aller à une « marinade », réflexion approximative à la Flaubert : de là naît sa « conversion littéraire » - entrer en littérature et en écriture : l'« Illumination » et la joie à se consacrer à la plénitude d'une tâche articulée au présent. Et assumant les idéologies sociales, le texte littéraire relève encore du ludique, de la gratuité, du jeu, de l'imaginaire.

La promenade mentale pour le spectateur de théâtre est savoureuse, frayant avec Kafka, Mallarmé..., émaillée d'à-côtés d'ordre privé jusque-là retenus par le diseur, à travers le recours à des images populaires d'ordre pratique, telle la préparation de la mayonnaise qui « prend » ou pas. A travers aussi les concepts techniques horticoles du marcottage des plantes, mimant l'arc du plant d'un fraisier qui en donnera plus loin un autre, tel un encorbellement répété aux tiges souples. Aussi Proust (*A la recherche...*) fait-il revenir de la même façon, à intervalles, tel un arceau botanique, tel personnage qu'on croyait défini mais qui diffère ensuite. Charlus est présenté comme l'amant d'Odette, mais se révélera au cours de la lecture le modèle de l'homosexuel.

Un voyage intense en littérature, un concept qui paradoxalement s'attache à la vie, au réel, sans artifice narratif ni insincérité ni mensonge, mais avec sentiment. Le « Et tout le reste est littérature » de Verlaine est en porte-à-faux avec le regard de Kafka et celui de Barthes aux antipodes : « Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie, et je le hais. » (*Journal,* Kafka, 21 août 1913).

.

Ecouter le convaincant Vincent Dissez parler d'ordre et de structure, évoquer l'anecdote et le factuel, comme effets de réel et de vérité, laisse le public en émoi dans l'attente du déroulé patient de ce qui apparaît comme de la prose poétique. L'acteur se lève de sa chaise, soupirant, et moqueur, rangeant son fouillis créateur, l'un des rares croyants en la littérature, ces exilés sociaux usant des mots écrits tels des allers-retours salvateurs entre soi et le monde.

« Quand soudain, au milieu des jeux ou des leçons, il pensait à la lettre qu'il allait écrire le soir venu, c'était pour lui comme s'il portait au bout d'une chaîne invisible une clé d'or grâce à laquelle, quand personne ne ferait plus attention, il pourrait ouvrir le portail de fabuleux jardins. » (Robert Musil, *Les Désarrois de l'élève Törless* , traduction Philippe Jaccottet).

Le Projet <u>Barthes</u>* d'après *La Préparation du roman* de Roland Barthes, version scénique, scénographie et mise en scène Sylvain Maurice, avec Vincent Dissez, lumière Rodolphe Martin, son Jean De Almeida, régie Daniel Ferreira. Du 11 au 21 mars 20h, samedi 18h, le jeudi 19 mars 14h30 et 20h, au Théâtre de L'Echangeur - *Bagnolet. Du 4 au 23 juillet 2026, Festival Off Avignon, Théâtre du Train Bleu. Titre Provisoire, Compagnie Sylvain Maurice.

Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage.

scene web.fr

16 mars 2026
par **Vincent Bouquet**

« Le Projet Barthes » et l'homme Roland

À L'Échangeur de Bagnolet, Sylvain Maurice confie à Vincent Dissez une adaptation aussi précise qu'éloquente du dernier cours donné par l'écrivain-critique au Collège de France, et révèle, avec sensibilité, son art, et surtout sa manière, à nul autre pareils.

Celles et ceux qui ont déjà participé à un cours dans la vénérable enceinte du Collège de France auront peut-être eu l'occasion d'être traversés par cette impression, celle d'assister non pas à une simple et modeste « leçon » – selon le terme consacré – dispensée devant un tableau géant par un enseignant multigalonné, mais à un acte de pensée et de transmission qui intrinsèquement, y compris dans sa façon de respecter certains codes bien établis, a quelque chose à voir avec l'art théâtral. Il en va aujourd'hui ainsi des cours de **William Marx** (« Littératures comparées »), **Antoine Lilti** (« Histoire des Lumières, XVIIIe-XXIe siècle »), **Didier Fassin** (« Questions morales et enjeux politiques dans les sociétés contemporaines ») et peut-être plus encore de **Patrick Boucheron** (« Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIIIe-XVIe siècle ») – dont la passion pour le théâtre n'est plus un secret pour personne, comme en témoigne son pas de deux avec Mohamed El Khatib dans *Boule à neige* (2021) –, comme il en allait hier de ceux de **Paul Valéry**, **Pierre Bourdieu**, **Michel Foucault** et peut-être plus encore de **Roland Barthes**. Titulaire de la chaire de « Sémiologie littéraire » entre 1977 et 1980, l'écrivain-critique a vu son nom indéfectiblement lié à celui de l'institution autant en raison de sa mort, survenue accidentellement rue des Écoles alors qu'il était en chemin pour s'y rendre, que pour la qualité des cours qu'il y a dispensés, de sa leçon inaugurale prononcée le 7 janvier 1977 à son fameux développement sur *Le Neutre* (1978), en passant par ses leçons à propos de *La Préparation du roman*, livrées chaque samedi matin des hivers 1979 et 1980 et dont Sylvain Maurice a eu l'audace, et le bon goût, de s'emparer.

Contrairement à **Wajdi Mouawad** qui, dans quelques semaines, à La Comédie de Genève, reprendra le cycle de conférences qu'il a données au Collège de France dans le cadre de la chaire annuelle « L'invention de l'Europe par les langues et les cultures » (2024-2025) au long d'une performance de neuf heures intitulée *Les Verbes de l'écriture*, le metteur en scène ne livre pas *in extenso* le contenu du cours de Roland Barthes. Bien au contraire. À partir de la somme de 600 pages parue au Seuil, Sylvain Maurice a retranché, retranché, puis retranché encore – là où Proust, lui, ne cessait d'ajouter au grand dam de Gaston Gallimard – pour arriver à un chemin pavé d'une vingtaine de pages seulement et long, à l'épreuve du plateau, d'une petite heure, montre en main. Ainsi condensée, cette version scénique n'entend évidemment pas déployer la pensée de Barthes autour de la manière *« d'entrer en littérature, d'entrer en écriture »* dans sa plénitude et sa complexité, et ne prétend pas non plus, et c'est heureux, la résumer – d'une façon qui avait, en tout état de cause, de grandes chances d'être hasardeuse. **Avec simplicité, acuité et précision, elle offre plutôt une percée chirurgicale, une trouée malicieuse, dans la manière de penser et, ce faisant, de transmettre de Barthes**, dans sa capacité à transformer les digressions en fondements, dans sa manière de propulser l'individualité vers le général, dans cette façon, si particulière, de mêler accessibilité et exigence, et enfin dans sa propension à se dévoiler non pas par impudeur, mais pour venir nourrir et renforcer son propos, à l'image de cette tentation pour la *Vita Nova* – selon un terme qu'il emprunte à ce récit autobiographique, entre prose et poésie, que Dante a écrit à l'âge de 30 ans – qui trouve son origine dans le *« deuil cruel »* qu'il traverse à la suite de la mort extrêmement douloureuse de sa mère.

Sur le petit plateau de L'Échangeur de Bagnolet – qui, alors qu'il est toujours menacé de fermeture, propose, soulignons-le, ces derniers mois, l'une des programmations franciliennes les plus audacieuses et stimulantes – élégamment dépouillé, où ne subsiste qu'un modeste bureau où trône une tasse de café à moitié bu, une carafe d'eau, un verre, des allumettes, une boîte de cigarillos et un petit paquet de feuilles blanches accompagné de deux feutres rouge et bleu, Vincent Dissez a alors toute la latitude pour donner

corps à l'art et surtout à la manière de Barthes. Loin de chercher l'imitation ou de se contenter d'être un simple passeur d'idées, **le comédien, toujours aussi percutant et délicat dans son appréhension des rôles, révèle ce que ce texte a, évidemment, de pertinence intellectuelle et littéraire, mais aussi de charnel, de sensible et même de facétieux**. Sous la direction précise de Sylvain Maurice, qui, par le passé, lui avait déjà confié deux projets monologués à partir de *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal et de *Un jour, je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce, l'acteur fait reluire les différentes facettes de Barthes, et leur manière de se confondre les unes dans les autres pour mieux se nourrir. À l'image de l'intellectuel qui ne cesse de convoquer l'homme Jean-Jacques pour expliquer Rousseau, l'homme Marcel pour ausculter Proust, l'homme Franz pour décrypter Kafka ou l'homme Gustave pour analyser Flaubert, c'est bel et bien l'homme Roland que le tandem Maurice-Dissez fait émerger pour disséquer le monument Barthes. Un homme qui peut faire sourire lorsqu'il compare les *« ajoutages »* de Proust aux rajouts d'huile dans une mayonnaise réussie, mais qui peut aussi émouvoir lorsqu'il s'inquiète que la littérature ne soit plus soutenue que *« par une clientèle de déclassés »* et d'*« exilés sociaux »* et plus encore quand il déclare, dans un élan passionnel dont toute sa pensée transpire, aimer cet art à qui il aura dédié sa vie *« d'une sorte d'amour pénétrant et bouleversant, comme on aime et comme on entoure de ses bras quelque chose qui va mourir »*. Un homme dont Sylvain Maurice et Vincent Dissez donnent, en définitive, envie de (re)lire les mots, pour prolonger de façon encore plus vaste leur beau *Projet*.

cult.
news

17 mars 2026
par **Amélie Blaustein- Niddam**

« Le projet Barthès », le professeur parfait de Sylvain Maurice



Le metteur en scène retrouve sa muse, Vincent Dissez, pour un nouveau seul en scène. Cette fois, il devient professeur au Collège de France, dans la peau de l'un des principaux animateurs du post-structuralisme et de la sémiologie linguistique en France, pour un cours animé et délicieux sur « La préparation du roman ». Une déclaration d'amour folle à l'acte d'écriture.

« Je vais faire comme si j'allais faire un roman »

Dans la vraie vie, nous sommes entre 1979 et 1980. Barthes ne le sait pas, mais ses jours sont comptés. Il mourra à la suite d'un accident : il est renversé par un camion le 25 février 1980, et il s'éteint un mois après, le 25 mars. Et juste avant cela, il aura, un samedi matin de deux hivers successifs, professé auprès du public du Collège de France sur « La préparation du roman », qui est un cours sur le pourquoi de l'écriture. Sur scène, dans l'espace de la représentation, Sylvain Maurice laisse la lumière allumée. On voit une table, LA table de l'écrivain, sur laquelle trônent de l'eau, un verre, des olives, un carnet... Le comédien attaque debout son monologue d'une heure ; il s'adresse à nous en nous disant : « D'abord, une question pratique. » L'élégant professeur est attentif à ses étudiant·e·s et s'assure qu'un absent puisse récupérer le cours. Ensuite, il se lance, et nous voici, toutes et tous, en position d'écoute, tout ouïe face à la parole brillante de Barthes, « comme si » nous étions installé·e·s dans l'amphi.

« Tant que la langue vivra »

Le prétexte de « La préparation du roman » est l'occasion de dresser un panel précis et vivant sur la façon de faire des écrivains (seuls des hommes sont cités), sur le métier d'écrivain donc. Et nous avançons dans les obsessions et les manies qui fabriquent des textes devenus mythiques. « Sans se comparer mais en s'identifiant », répète-t-il ; il se regarde agir, ou plutôt ne pas agir, face à ses pairs. Car Barthes est à un moment de bascule : il a vécu un deuil qui l'a sidéré, il ne « peut plus ». Pour pouvoir encore, il se colle aux méthodes des autres ; mais voilà, ce que l'on apprend, c'est que le pluriel est réel : à chaque auteur ses trucs, mais ces trucs peuvent se rassembler dans des typologies. Par exemple, il insiste sur la table de l'écrivain, et la rend symbolique. La table, c'est peut-être un thé que vous posez avant de vous lancer ; cela peut être un bijou que vous enlevez, ou bien une montre. Chacun son truc.

« Le lien entre la littérature et la vie »

Vincent Dissez est de plus en plus habité par les mots puissants qui le traversent ; cette sensation est renforcée par le jeu de lumière qui se resserre en un découpage bleu sur le visage de l'acteur. Les mots et les noms des personnages deviennent des alliés du maintenant. Ils sont réels et vivants. Il faut se représenter le moment où Julien Sorel naît, le moment où le titre « Madame Bovary » naît : ce sont des évidences évidentes pour lui, et pour nous. La pièce nous rappelle que la littérature est l'art le plus libre. On écrit seul·e, à l'heure que l'on veut, dans le rythme que l'on veut. Ce sont des décisions. Le projet Barthes, qui nous avoue : « Au fait, il n'est même pas sûr que j'écrive encore », est de chercher sa *Vita nova* , ce point de bascule qui vous oblige à écrire, dans une urgence vitale.

17 mars 2026
par **Marie- Laure Barbaud**

Critique Le Projet Barthes

Au Théâtre de L'Échangeur, Sylvain Maurice et Vincent Dissez font de la parole fragile de Roland Barthes une traversée lumineuse. Celle d'un homme qui, à la *moitié* de son existence, ose encore croire qu'écrire, et surtout parler à l'autre, peut devenir un moyen de renaître à la vie.

Le Projet Barthes : Commencer une « Vita Nova »

Au tournant des années 1979 et 1980, chaque samedi matin, Roland Barthes se présente devant l'auditoire du Collège de France pour un séminaire intitulé *La préparation du roman* . Mais loin de la rigueur magistrale que l'on pourrait attendre d'un tel cadre académique, la parole du théoricien se déploie comme une méditation vivante, traversée de digressions et d'aveux. Le public n'assiste plus à un cours. Il découvre un homme en quête de sens, fragilisé par un deuil « *cruel* » , la perte de sa mère. Envisager d'écrire autrement, lui a permis de sortir de la forêt obscure dont il était prisonnier. Un désir de recommencement l'anime. L'idée d'une *Vita Nova* , empruntée à Dante Alighieri , devient le coeur d'une réflexion où la littérature se confond avec l'existence même.

C'est cette parole singulière que le spectacle *Le Projet Barthes* , conçu par Sylvain Maurice et porté par le comédien Vincent Dissez , choisit de réactiver sur scène. L'entreprise consiste à faire entendre un Roland Barthes intime, éloigné de l'image figée du théoricien structuraliste. Le cours devient matière théâtrale. La pensée en mouvement, adressée directement au public, oscille entre érudition et confidence. Ainsi se dessine moins une leçon de littérature qu'une véritable leçon de vie, où l'acte d'écrire apparaît comme la promesse d'une renaissance possible. Il s'agit d'écrire dans la joie. De faire « *comme si* » il faisait un roman.



© Christophe Raynaud-de-Lage

« J'écris parce que j'ai lu »

Le spectacle s'ouvre sans préambule, plongeant le spectateur au coeur d'une séance imaginaire au Collège de France. En quelques phrases, le dispositif est posé. La salle de théâtre se transforme en amphithéâtre et le public devient auditoire. Très vite, le théâtre reprend ses droits. La parole de Roland Barthes , loin de la linéarité académique, se déploie comme une sorte de performance orale. Se crée alors l'impression d'une pensée humble et libre, en train de se forger.

À partir d'un matériau textuel considérable, les quelque sept cents pages publiées de *La Préparation du roman ,* Sylvain Maurice opère une condensation dramaturgique vivace et joyeuse. Une quarantaine de pages suffisent à restituer l'essentiel du mouvement intellectuel de Roland Barthes. Ses interrogations sur l'écriture, ses références à Proust, Flaubert ou encore Chateaubriand, nourrissent sa réflexion. « *J'écris parce que j'ai lu* » dit-il. Quelques notes de piano ou de contrebasse, les frappes d'une machine à écrire, des rires d'enfants au loin (création sonore de Jean De Almeida) créent des respirations sans jamais rompre l'élan de la pensée.

Un défi délicat

Sur le plateau, un rectangle blanc, délimite l'espace de jeu. Une table en bois, quelques objets construisent « *la structure* » propice à l'écriture. Au centre du dispositif, Vincent Dissez relève un défi délicat : celui d'incarner Roland Barthes sans jamais chercher l'imitation. L'acteur ne reproduit, ni la silhouette, ni les tics du célèbre sémiologue. Il propose une présence contemporaine, traversée par la vitalité et la fragilité de cette parole. Mobile, précis dans le geste comme dans l'intonation, il fait résonner la langue de Barthes avec clarté, légèreté et musicalité.

Cette incarnation restitue surtout la dimension profondément humaine de la pensée de Roland Barthes. Derrière l'intellectuel reconnu apparaît un homme en proie au doute, hanté par la disparition de sa mère et animé par le désir de recommencer sa vie à travers l'écriture. Le spectacle trouve là sa plus grande justesse. Il révèle qu'au-delà des concepts et des références savantes, l'oeuvre de Barthes demeure traversée par une aspiration simple et vertigineuse, celle d'entrer enfin en littérature, comme si tout restait encore à écrire. La dernière image en témoigne. Dans le rectangle devenu bleu, Vincent Dissez ramasse les objets épars sur le sol et les replace. Tout est peut-être encore possible.

Dans Le Projet Barthes, Sylvain Maurice et Vincent Dissez composent un théâtre sans emphase, d'une grande justesse, où la pensée devient matière sensible. Surgit alors, presque à nu, l'instant fragile où une vie tente de se réécrire.

Les M de M La Scène : MMMM M

17 mars 2026
par **Jean-Marie Durand**

À Bagnolet, un spectacle sobre et puissant fait résonner la voix de Roland Barthes



© Christophe Raynaud de Lage

Sylvain Maurice adapte au théâtre les ultimes leçons de Roland Barthes au Collège de France. Porté par Vincent Dissez, le spectacle explore le lien entre langage, vie intérieure et création.

Il faut imaginer Roland Barthes en 1979 s'adressant de sa voix chaude et un peu triste à son public du Collège de France, dans ce qui sera le dernier cours de sa vie, *La préparation du roman* (après *Comment vivre ensemble* et *Le neutre).* Prélevant des moments dans les centaines de pages de ce cours extraordinaire, où le sémiologue s'attarde, par digressions successives, sur l'acte d'écrire, Sylvain Maurice a compris qu'il n'y avait pas plus théâtral que le professeur Barthes réfléchissant sur l'écriture, parlant de sa vie intime dans le miroir de sa passion romanesque. Cette théâtralité ne fut pourtant pas celle d'un cabotin soucieux de la mise en scène de lui-même et de ses effets de manche (quoique son sens de la formule est souvent saisissant). Son élégance intellectuelle et morale le tenait hors de toute volonté de faire le beau, quand bien même il fascinait son public à la manière d'une vraie star (ce statut aujourd'hui perdu dans le paysage intellectuel).

En invitant le comédien Vincent Dissez à se mettre dans la peau de Barthes, sans chercher à imiter sa posture et à dupliquer sa voix, le metteur en scène cherche à faire entendre d'abord la beauté d'une langue et l'inventivité d'une réflexion qui se déploie à un point d'intersection entre la transmission d'un savoir universel et l'expression d'une vie affective (son enfance au milieu des femmes, ses lectures marquantes de Kafka, Pascal ou Flaubert, sa pérégrination dans la *" forêt obscure* " au milieu du chemin de la vie, expression empruntée Dante qu'il cite au début de son cours...). La préparation du roman prépare Barthes à ce qu'il appelle une " *conversion littéraire*", c'est-à-dire à l'aveu d'un désir d'écrire (" *écrire est un désir de langage* "). Comme s'il voulait se rapprocher de Proust , dont il parle beaucoup, et avec lequel il partage tant de choses : le goût du style, l'observation fine de la société, le chagrin d'une mère disparue, et d'autres choses encore...

Le roman de Roland

Au théâtre de Bagnolet-L'Échangeur (en péril, après des baisses récentes de subventions), face au public qui s'imagine au Collège de France 47 ans plus tard, Vincent Dissez avance comme un écrivain dans la nuit. Magistral dans la sobriété de son adresse, habité par les mots du professeur, sans avoir besoin de s'agiter devant son petit bureau tant les mots suffisent à la cadence rythmée du spectacle, le comédien se saisit du plaisir du texte barthésien. À une mélancolie discrète qui vibre dans sa façon de ne pas se sentir de son temps, de suggérer que la littérature compte de moins en moins dans la vie des gens, mais aussi de son échec à devenir romancier lui-même, Barthes oppose une foi intense (et inactuelle) dans les pouvoirs de la langue. C'est sur cette bouleversante attraction que Sylvain Maurice concentre la narration de ce cours-spectacle sur le roman de Roland. Pour Barthes, l'écriture est ce qui " *stoppe l'hémorragie* " de la parole, de l'imagination. En une heure et dix minutes, le spectacle tendu comme le fil qui relie le vide et la vitalité, le deuil et le langage, rend plus vivante et contemporaine que jamais sa pensée. Le projet Barthes, ce fut de nous éclairer comment l'écriture solitaire reste la seule voie possible d'une vie parmi les autres. Comment vivre ensemble ?, se demandait-il dans sa leçon inaugurale. En croyant d'abord dans la littérature, dont *La préparation du roman* célèbre la promesse.

Le Projet Barthes* , L'Échangeur Théâtre - *Bagnolet , Jusqu'au 21 mars.

Édito initialement paru dans la newsletter Arts et Scènes du 17 mars 2026. Pour vous abonner gratuitement aux newsletters des *Inrocks* , c'est ici !

Libération Libé CULTURE

17 mars 2026
par **Anne Diatkine**

Au théâtre de l'Echangeur, «le Projet Barthes» à coeur ouvert

Changer sa vie, claquer la porte, s'extirper de la routine: c'est le sujet, ô combien partagé, des dernières leçons de Roland Barthes au Collège de France, porté par Vincent Dissez dans une mise en scène de Sylvain Maurice, qui adapte en toute beauté «la Préparation du roman».

Restituer la parole, les fulgurances, la pensée quand elle naît, les hésitations fertiles, les coqs à l'âne, les détours, et les émotions qu'ils suscitent, brusques moments d'abattement, découragements, éclaircie provoquée par un mot, une citation, un souvenir : ça a lieu parfois sur un plateau de théâtre, et totalement dans ce *Projet Barthes* porté à chaque fragment de seconde et jusqu'au bout des ongles et de ses jeux de main par Vincent Dissez.

Ce pourrait être austère, c'est l'inverse. Ce pourrait être abstrait, c'est au contraire merveilleusement concret et quotidien. Ce pourrait être réservé à celles et ceux qui connaissent de près ou de loin l'oeuvre de Roland Barthes, ça parle à tous. Enfin à tous : si l'on en croit le public de l'Echangeur, scène en danger, constitué le soir où l'on découvre ce *Projet Barthes* d'une assemblée à cheveux majoritairement gris. C'est dommage tant ce solo, qui ravive cependant un temps plus ou moins révolu où lire et écrire pouvaient être la passion d'une vie et en tout cas celle de Barthes, est a-générationnel, sans esprit de clan, sans enfermements référentiels, ouvert.

Claquer la porte

La Préparation du roman est une série de conférences qu'adressa pendant deux ans, aux publics variés du Collège de France, celui qui demeura un essayiste et n'écrira jamais le roman auquel il rêvait de se dédier en ce que cette *«conversion littéraire»* changerait sa vie. Sa mère est morte l'année d'avant, la tristesse décolore ses journées, et l'étreint cette nécessité : bifurquer. Comment ? Par l'écriture d'un roman. *«Je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle,* Vita Nova *comme dit Dante. Tout d'un coup, se produit cette évidence : je dois sortir de cet état ténébreux.»* Et comment ? Par l'écriture d'un roman.

Claquer la porte, fut-elle intérieure et invisible : faire ce dont tout le monde rêve et dont peu trouvent l'issue, quand bien même elle est à portée de main. L'acteur s'adresse à la salle, qui du coup se confond avec le public d'il y a presque un demi-siècle qui venait écouter les leçons de Barthes. Pour un peu, on prendrait des notes. Barthes voit son avenir proche jusqu'à la mort, comme une infinie répétition : *«Quoi ? Quand j'aurai fini ce texte, quand j'aurai fini ce cours, il n'y aura plus qu'à en recommencer un autre ?» «J'ai écrit il y a plus de vingt ans les* Mythologies *et ce qu'on me demande, ce sont toujours des mythologies. J'ai écrit* le Plaisir du texte *et ce que l'on me demande toujours, c'est de témoigner sur " le plaisir du texte". Ce qu'on me demande n'est pas du tout d'écrire du nouveau, mais de me faire répéter ce que j'ai déjà dit.»*

Quête de l'échappée

Tout l'intérêt du jeu de Vincent Dissez est de ne jamais jouer la dépression, mais son envers, la quête de l'échappée. Non pas le ressassement ou le chagrin, mais la recherche d'appuis, en l'occurrence textuels, pour escalader le gouffre. Non pas la nostalgie, mais le dégagement, la promesse d'un avenir. Au passage, le Barthes que ressaisit le comédien, qui lit et relit Proust et Flaubert pour mieux comprendre la préparation du roman, enchante par son acuité sur les oeuvres. Il s'étonne notamment que si l'on n'ignore rien de la phrase de Flaubert grâce à sa correspondance, il y ait si peu de traces sur la conception des plans de *Madame Bovary,* par exemple. Se faisant, c'est tout autant son écriture qui change par cette oeuvre orale, que sa position de lecteur, au côté, tout contre les écrivains bien aimés.

Une quinzaine d'années plus tard, une autre essayiste, la philosophe Sarah Kofman changea elle aussi radicalement d'écriture avec la publication de *Rue Ordener, rue Labat*, récit crucial de son enfance. Ce fut une poignée de mois avant de se donner la mort. Toute à la joie d'avoir dégagé les pierres qui ensevelissaient sa parole, elle disait en substance : *«Je n'écrirai plus jamais d'essai. J'ai l'impression d'une voie (ou voix) nouvelles.»* Roland Barthes également a disparu le 26 mars 1980, alors même qu'il forait encore cette transformation ou échappée radicale.

Le Projet Barthes, d'après *la Préparation du roman* de Roland Barthes, version scénique et mise en en scène par Sylvain Maurice. Jusqu'au 21 mars à l'Echangeur à Bagnolet et pendant le festival d'Avignon, dans le off, au Train bleu.



Vincent Dissez dans «le Projet Barthes».

© 2026 Libération. Tous droits réservés.

Le Canard enchaîné

18 mars 2026
par **Mathieu Perez**

Le Projet Barthes

JAMAIS Roland Barthes n'a paru aussi proche que dans cette adaptation de ses cours au Collège de France (1), donnés en 1979 et en 1980, que Sylvain Maurice porte à la scène. Débarrassée de tout jargon, sa parole conserve l'élan d'une pensée en direct (Barthes n'écrivait pas ses cours à l'avance, se contentant d'un plan) et chemine entre réflexions sur les raisons d'écrire, souvenirs d'enfance et anecdotes littéraires.

Vincent Dissez l'incarne avec une simplicité lumineuse : l'œil pétillant, complice avec la salle, il parle de Proust, de Flaubert, de Kafka comme de vieux amis et rend sensible la « *vita nova* » chère à Dante, ce moment où l'on quitte une vie ancienne pour en commencer une nouvelle, que l'écrivain et théoricien imagine, pour lui, consacrée à l'écriture d'un roman.

A L'Echangeur, l'idée prend un tour cruel : tandis que Barthes médite sur la « vie nouvelle », le théâtre, étranglé par la baisse des subventions, risque de fermer en juin prochain.

M. P.

● A l'Echangeur, à Bagnolet, jusqu'au 21/3.

(1) Seuil, 780 p., 15,90 €.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

18 mars 2026
par **Sylvie Boursier**

Le projet Barthes, d'après Roland Barthes, mise en scène de Sylvain Maurice, au théâtre de L'Échangeur, à Bagnolet



Le projet Barthes, petite merveille de délicatesse dont on savoure chaque phrase, telle une rencontre amoureuse, montre un Barthes intime, buissonnier au verbe sublime d'intelligence. Le cher homme se refusait à composer « une oeuvre », pas de but, c'est l'instant qui compte, il chemine de digression en anecdote sur la manière « d'entrer en littérature » de vivre...

Le projet Barthes, petite merveille de délicatesse dont on savoure chaque phrase, telle une rencontre amoureuse, montre un Barthes intime, buissonnier au verbe sublime d'intelligence. Le cher homme se refusait à composer « une oeuvre », pas de but, c'est l'instant qui compte, il chemine de digression en anecdote sur la manière « d'entrer en littérature » de vivre la littérature, dans la peau de Vincent Dissez. Une tristesse diffuse l'accompagne face au vide dépressif du deuil de sa mère, comme s'il pressentait sa fin prochaine sans avoir pu écrire son roman. A partir des 700 pages initiales du séminaire *La préparation du roman* , Sylvain Maurice et son comédien en ont sélectionné 40, judicieusement recomposées ; Roland Barthes associe acte littéraire et expérience quotidienne, le texte est une mayonnaise, ratée ou réussie, et Proust est comparé à un jardinier qui « *bouture* » ses personnages, les greffant d'une oeuvre à l'autre. Quand Flaubert cherche l'inspiration il « *marine* », allongé sur son lit, comme Roland Barthes, qui cherche un second souffle, une conversion littéraire, une « vita nova » à la manière de Dante. Ecrire, c'est éprouver un « *désir de langage [...] poser un doigt pour immobiliser l'imaginaire* », arrêter l'hémorragie de la parole, comme on mouille un bas pour éviter qu'il ne file.

On est aux antipodes du sémiologue « intello » machine à concepts, que l'on se représente parfois. Le verbe précède l'idée ou plutôt l'accouche, sa musique **,** son rythme, sa sensorialité. Ecrire c'est relier des mots entre eux comme le musicien compose sa symphonie.

Vincent Dissez, tel un danseur en équilibre sur un fil, porte avec grâce et simplicité l'amour de Roland Barthes pour le langage, « *une sorte d'amour pénétrant et bouleversant, comme on aime et comme on entoure de ses bras quelque chose qui va mourir* », on se reconnaît dans cette complétude si particulière à la lecture de certains textes, à l'écoute de certains auteurs qu'on traverse, qui nous aident à vivre tels des amis. « *Et si la littérature comptait de moins en moins ? Et si ceux qui en font leur passion étaient de plus en plus minoritaires, comme une espèce en voie de disparition ? ».* Que dirait Roland Barthes aujourd'hui ?

Une carafe d'eau, un verre, une table, des allumettes, une boîte de cigarettes, des feuilles blanches, des stylos roulés machinalement entre les doigts et un petit paquet de feuilles blanches accompagné de deux feutres rouge et bleu. Sylvain Maurice épure sa mise en scène, va à l'essentiel, tout ajout eut été superflu. Vincent Dissez, à pas feutrés, déplace les objets, s'avance, nous regarde, il se glisse dans la peau de l'écrivain, sans pipe ni foulard de soie, tel qu'il est, la pensée semble s'inventer devant nous, facétieuse, profonde, émouvante. Un rond de lumière ourle la pénombre, l'ombre d'une main, d'un bras suspendu au stylo, quelques carrés lumineux bleutés se déplacent sur le sol et au mur.

Un grand comédien rencontre un grand texte, avec sensibilité et pudeur pour un ultime chant du cygne de l'auteur fauché peu après par une voiture en se rendant au collège de France. Bravo et merci au théâtre de l'échangeur d'avoir coproduit ce voyage au bout de la nuit dans la chambre de l'écrivain pour qui écrire devient aussi nécessaire que manger ou dormir.



Le projet Barthes, d'après *La préparation du roman,* de Roland Barthes, Éditions du Seuil

Version scénique et mise en scène : Sylvain Maurice

Lumière Rodolphe Martin

Son : Jean de Almeida

Photos : © Christophe Raynaud de Lage

Avec : Vincent Dissez

Durée : 1 heure

Jusqu'au 21 mars à 20h et 14h30 le jeudi 19 mars, le samedi à 18h

Théâtre de L'Échangeur

Holybuzz

18 mars 2026
par **Pierre François**

Théâtre : « Le Projet Barthes », d'après « La Préparation du roman » de Roland Barthes au théâtre L'Échangeur, à Bagnolet.

Magistral !

« Le Projet Barthes » est, dans un décor archisobre - lumières blanches sur sol blanc occupé par une table et une chaise -, l'alliance du geste juste avec le ton juste. Le défi est pourtant de taille : le comédien interprète un professeur donnant un cours, ce qui limite l'éventail des attitudes possibles. Par ailleurs, interpréter un monument dont le vocabulaire particulier a donné lieu à un livre intitulé « Le Roland Barthes sans peine (pastiche, 1978) » est un autre défi. Parfaitement relevé ici, le comédien interprétant le cours sur « La préparation du roman » qu'il a donné en 1978 au Collège de France, peu avant d'être renversé et de décéder de cet accident.

L e ton est fluide, le vocabulaire est illustratif, qui fait référence aux puzzles, mayonnaises et autres illuminations pour traduire de manière imagée et concrète les affres du créateur. L'ambiance est à la confidence, dans la mesure où il évoque plusieurs fois un deuil récent pour expliquer comment il se sent « au milieu de [sa] vie ». De cet ensemble se dégage un grand sentiment d'humanité. Le plus remarquable, de ce point de vue, étant sans doute la première réplique du spectacle : « Avant toutes choses, je dois vous dire que... », et l'on attend le message rituel sur l'extinction des téléphones, mais c'est une instruction aux élèves-spectateurs qui arrive. Magistral ! Le comédien a accroché le public, il ne lâchera qu'au salut final des spectateurs ravis d'avoir été ainsi captivés.

Pierre FRANÇOIS

« Le Projet Barthes », d'après « La Préparation du roman » de Roland Barthes. Version scénique et mise en scène : Sylvain Maurice. Avec Vincent Dissez. Lumière : Rodolphe Martin. Son : Jean De Almeida. Régie : Daniel Feirreira. Du lundi au vendredi à 20 heures, samedi à 18 heures, supplémentaire le jeudi 19 à 14 h 30 au théâtre L'Échangeur, 59, avenue du Général de Gaulle, 93170, Bagnolet. Réservations : 0143627120, reservation@lechangeur.org . https://lechangeur.org/programmation/spectacles/le ***- projet - barthes***

Arts-chipels.fr

19 mars 2026
par **Mireille Davidovici**

Le Projet Barthes, un solo magistral.



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

Sylvain Maurice adapte* La Préparation du roman *de Roland Barthes, transcription de ses derniers cours donnés au Collège de France : une déclaration d'amour à la littérature émaillée de confidences. Portée par Vincent Dissez, cette partition théâtrale dense et délectable traduit les fulgurances de la pensée et l'immense sensibilité du maître.

Une pensée magistrale ressuscitée

Entre décembre 1978 et février 1980, chaque samedi matin, Roland Barthes s'adresse au public du Collège de France avec pour sujet *La Préparation du roman,* espérant, à partir de ses cours, en faire une oeuvre romanesque. Il n'en aura pas le temps : la mort le fauche le 25 février1980, au sortir d'un déjeuner, rue des Écoles, en face du Collège de France. Il est renversé par une camionnette quelques jours après la parution de *La Chambre claire* , qui traite tout particulièrement de la relation de la photographie avec la mort. Un thème qui traverse son ultime séminaire, entamé peu après le décès de sa mère. À partir de ce deuil douloureux et comme s'il pressentait sa propre disparition, l'auteur du *Degré zéro de l'écriture* (1953) et de *Fragments d'un discours amoureux* (1977), titulaire de la chaire de sémiologie littéraire au Collège depuis 1977, dit vouloir changer de vie.

Avec une table, une chaise pour tout décor, Vincent Dissez se donne la contenance d'un conférencier et, pendant une heure dix, loin d'un *best of* de ces deux hivers de conférences, il nous entraîne dans la pensée butineuse de Roland Barthes : des fragments d'analyse littéraire ponctués de digressions, de souvenirs d'enfance, de remarques triviales. « C'est l'intime qui veut parler en moi, faire entendre son cri, face à la généralité », avouait Barthes à son auditoire lors d'une conférence, quelques semaines avant le début du séminaire. Sylvain Maurice compose une pièce sur mesure pour le comédien, réduisant à 40 pages cette publication posthume de 706 pages, transcription des enregistrements de ces ultimes leçons.



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

La Vita Nova

Vincent Dissez entame avec entrain ce voyage. Sans imiter Roland Barthes, il se glisse dans la peau de son discours. À commencer par une confidence du maître à son auditoire. « Je n'ai plus le temps d'essayer plusieurs vies, il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle, *Vita Nova* comme dit Dante. Tout d'un coup se produit cette évidence : je dois sortir de cet état ténébreux . » À l'instar du poète de la *Divine Comédie* qui, « arrivé au milieu de sa vie », se trouve perdu « dans une forêt obscure », le sémiologue, dévasté par le deuil, dit vouloir rompre avec ses contraintes d'universitaire et se consacrer entièrement à la réalisation d'un roman. Concevant son cours comme la quête d'« une nouvelle écriture », le maître va s'appliquer à la trouver en cheminant avec ses romanciers favoris : Proust, Tolstoï, Flaubert... dont il dissèque les textes, en émaillant ses analyses d'exemples concrets, très personnels.

Mayonnaise et marcottage

Barthes voudrait faire comme la couturière à domicile de ses grands-parents, qui « coupe, assemble, faufile » au gré des maisons qui l'emploient. Il rappelle que Proust, comme lui, ne savait pas, au début de l'écriture d' *À la recherche du temps perdu* , s'il était en train d'écrire un roman ou « autre chose ». Pour Roland Barthes, *La Recherche* serait plutôt une « tierce forme », à l'instar de celle qu'il souhaite pour lui-même. Entre essai et roman, mais dialectiquement au-dessus de ces deux genres. Il conçoit la fabrique de *La Recherche* « comme une mayonnaise qui se lie, et n'a plus des fois qu'à augmenter peu à peu ». Ça prend ! Proust procède par « marcottage » par ajout indéfini, offrant un feuilletage sans fin.



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

La scène, comme la table de l'écrivain

Dans l'un de ses cours, Roland Barthes s'interroge sur les conditions d'écriture du roman et parle de sa table comme d'une structure qui lui permet de concrétiser ses projets. Le prenant au mot, c'est à sa table, déplacée un peu en retrait, que, dans un deuxième temps, Vincent Dissez va s'assoir, comme si on suivait Roland Barthes dans son laboratoire d'écriture.

Mettant leurs pas dans ceux de Roland Barthes, le metteur en scène et l'acteur nous communiquent surtout son amour immodéré pour la littérature : « Moi j'écris par plaisir parce que j'ai lu ». Ils nous font partager ce plaisir dans un parcours sensible à travers *La Préparation d'un roman* . « Nous considérons notre version scénique comme une nouvelle partition. Nous créons "notre" Roland Barthes », dit Sylvain Maurice qui poursuit avec le comédien sa collaboration autour du monologue, déjà éprouvée avec *Réparer les vivants* de Maylis de Kérangal et *Un jour je reviendrai* de Jean-Luc Lagarce.

Dans ce solo, Vincent Dissez , avec une précision d'horloger, nous offre un festin d'intelligence où l'on perçoit les bruissements de la langue. Il épouse avec une infinie délicatesse, sans un geste de trop, la pensée en mouvement du sémiologue, avec ses digressions, ses traits d'esprit surprenants et ses anecdotes littéraires ou intimes. Il nous emmène au bord du Nil, avec un Gustave Flaubert en panne d'écriture, quand lui apparaît le nom de l'héroïne de son prochain roman : « Emma Bovary ». C'est le déclic. Il jalouse Proust qui « écrit au galop, directement du cerveau à la main ».

Et tant que la langue vivra !

On découvre aussi, au fil du spectacle, le perroquet de Chateaubriand : « Des peuplades de l'Orénoque, il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres par des perroquets redevenus libres. [...]. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes, débris ».

Le théâtre se fait ici l'écho des craintes du conférencier : voir la littérature marginalisée, « s'abolir dans un monde d'images ». « Et tant que la langue vivra... ! », écrivait Flaubert. Vive la langue !, nous dit *Le Projet Barthes.* Il nous invite à retourner aux oeuvres du sémiologue et de son aréopage d'auteurs. Il faut souhaiter que le spectacle créé au Théâtre de l'Échangeur fasse carrière. Il n'y a rien d'aride et beaucoup de finesse dans ce joyau d'intelligence. Avis aux programmateurs...



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

Le Projet Barthes d'après *La Préparation du roman* de ***Roland Barthes*** (éd. du Seuil)
S Version scénique, scénographie & mise en scène **Sylvain Maurice** S Avec **Vincent Dissez** S Lumières **Rodolphe Martin** S Son **Jean De Almeida** S Régie **Daniel Ferreira** S Administration de production **Delphine Teypaz** S Production-diffusion **Yolaine Flament** S **Production c** ompagnie [Titre Provisoire] S **Coréalisation et soutien en résidence** Théâtre L'Échangeur - Cie Public Chéri S Durée 1h10 S Dès 15 ans

Du 11 au 21 mars 2026
L'Échangeur Théâtre de Bagnolet - 59 av du Général de Gaule, 93170 Bagnolet
T. 01 43 62 71 20

Le Canard enchaîné

19 mars 2026
par **Mathieu Perez**

« Le Projet Barthes » ou les raisons d'écrire

Sylvain Maurice a adapté « La Préparation du roman », le dernier cours donné par Roland Barthes, l'écrivain-critique au Collège de France, et en a confié le récit à Vincent Dissez. L'acteur s'en est emparé, révélant avec grâce et simplicité le début d'une nouvelle vie rêvée...

Jamais Roland Barthes n'a paru aussi proche que dans cette adaptation de ses cours au Collège de France (Seuil, 780 p., 15,90€), donnés en 1979 et en 1980, que Sylvain Maurice porte à la scène. Débarrassée de tout jargon, sa parole conserve l'élan d'une pensée en direct (Barthes n'écrivait pas ses cours à l'avance, se contentant d'un plan) et chemine entre réflexions sur les raisons d'écrire, souvenirs d'enfance et anecdotes littéraires.

Vincent Dissez l'incarne avec une simplicité lumineuse : l'oeil pétillant, complice avec la salle, il parle de Proust, de Flaubert, de Kafka comme de vieux amis et rend sensible la *«vita nova»* chère à Dante, ce moment où l'on quitte une vie ancienne pour en commencer une nouvelle, que l'écrivain et théoricien imagine, pour lui, consacrée à l'écriture d'un roman.

A L'Echangeur, l'idée prend un tour cruel : tandis que Barthes médite sur la «vie nouvelle», le théâtre, étranglé par la baisse des subventions, risque de fermer en juin prochain.

-

A l'Echangeur, à Bagnolet, jusqu'au 21/3.

Le Projet Barthes. Sylvain Maurice.
Schauspiel.
Sylvain Maurice. La Compagnie [titre provisoire] im Théâtre L'Echangeur, Paris.
Die Stimme der Kritik für Bümpliz und die Welt, 19. März 2026.

> Der Schauspieler Vincent Dissez tritt vors Publikum, und schon ist der andere da: der Mythos Roland Barthes, seines Zeichens Philosoph, Literaturwissenschafter, Semiotiker, Strukturalist und Poststrukturalist, Literaturkritiker, Schriftsteller, Professor an den Elitehochschulen Collège de France und Ecole des hautes études en sciences sociales. Doch der Gelehrte mit dem ehrfurchtgebietenden Status hat nichts Ehrfurchtgebietendes an sich. Charmant und zugänglich entwickelt er vor dem Theaterpublikum, das die Stelle seiner Pariser Hörer im Wintersemester 1979/80 einnimmt, was das Schreiben ausmacht. Für die Genossen der Zunft werden die Ausführungen zu einem Fest des Geistes und für die Denkfreudigen zu einem hinreissenden Trip. <

Die Aufführung, nein: die Vorlesung beginnt ganz beiläufig, sozusagen von unten her. Mit bescheidener Stimme übermittelt der Professor die Bitte einer rumänischen Hörerin. Sie musste früher abreisen und wäre dankbar, wenn ihr jemand seine Vorlesungsmitschrift zur Verfügung stellen würde. Mit diesem Einstieg stellt sich ein Hochschulalltag ein, an dem der Lehrer Solidarität und Gleichrangigkeit vorlebt. Als Mensch aber exponiert er sich durch das Projekt: "La préparation du roman". Barthes verwendet die Gedanken, die in ihm bei der Anfertigung eines Textes aufkommen, als Objekt der wissenschaftlichen Recherche.

Besondere Sorgfalt verlangt die Frage: Wie kommt man ins Schreiben hinein? Ab wann ist man drin? Wie bleibt man im Fluss? Welche Methoden haben die Vorbilder Proust, Flaubert, Mallarmé angewandt? Wie schützten sie den verletzlichen Akt des Schreibens? Durch Isolation? Durch eine strenge Tagesstruktur? Durch News-Askese? Durch Flucht in eine Krankheit, an der die Forderungen des sogenannten normalen Lebens abprallen mussten? Und schliesslich: Wie beginnt sich ein Roman zusammenzufügen? (Comment la mayonnaise prend-elle?)

Der Professor schenkt sich ein Glas Wasser ein. Während er es zu den Lippen führt, drängt sich ein ergänzender Gedanke auf. Roland Barthes hält mit der Bewegung inne und setzt die Ausführungen fort. Dann nimmt er das Glas wieder zur Hand.

© Michel Schaer, Burgdorf

théâtre(s)

20 mars 2026
par **Yves Perennou**



ANTOINE LE GALLO

Si c'est un homme,
par Gilbert Ponté.

SEUL AVEC UNE ÉCRITURE

L'auteur est un partenaire de l'ombre.

PAR **YVES PERENNOU**

Malgré le tourbillon du stand-up, une tradition de seul en scène résiste, celle des spectacles qui adaptent des œuvres littéraires.

Le texte est un partenaire de l'artiste seul en scène, comme disait Denis Lavant dans son entretien avec Arnaud Laporte (*Théâtre(s)* été 2021) : « *Seul avec les autres en face. Ce qui est intéressant. C'est un rapport qui est frontal, on ne peut compter sur personne d'autre que soi pour voir où on en est. On peut dire "ah bah non, là, je suis trop…", "je mets trop d'énergie", "c'est trop fort", "c'est trop… rien", "ça circule pas"… On se juge perpétuellement, il y a une sorte de pilote, vraiment, à l'intérieur, qui veille au grain. On est seul, mais porté par l'intelligence, l'esprit, la poésie d'un auteur.* »

L'automne 2025 a été marqué par deux créations remarquées à partir de la prix Nobel de littérature Annie Ernaux : *Mémoire de fille*, qui reviendra la saison prochaine à Paris et ailleurs, et la reprise de *L'Événement* au Théâtre de l'Atelier, par Marianne Basler, qui avait aussi adapté *L'Autre fille*. Il semble que souvent (peut-être sous l'influence du stand-up), le public apprécie qu'il y ait une

printemps à l'adaptation de *Si c'est un homme*, de Primo Levi. Comédien-conteur, seul sur scène, il multiplie les rôles, à la fois le témoin direct, l'analyste qui donne du sens, le survivant marqué par l'expérience, et le narrateur qui guide le public à travers le récit. On pourrait citer aussi les adaptations récentes de Nicolas Bouvier par le comédien suisse Samuel Labarthe. L'adossement à une œuvre littéraire permet d'emmener le public en voyage dans l'univers d'un auteur, par opposition au stand-up où les spectateurs restent sur le quai de l'« ici et maintenant », dans une relation au performer. On se souvient de Nicolas Bouchaud pour Serge Daney dans la *La Loi du marcheur* (2010, reprise en 2023). L'interprétation de l'acteur installe une nouvelle distance dans le récit autobiographique. L'auteur connu offre aussi la sécurité de sa notoriété. Certains spectacles de cette catégorie tournent parfois pendant plusieurs années. Inutile de rappeler le succès des adaptations à la scène de Daniel Pennac.

d'animer la parole d'un grand professeur ou d'un philosophe. À la mi-mars a été créé à Paris *Le Projet Barthes*, avec Vincent Dissez, dans une mise en scène de Sylvain Maurice. Il s'agit d'une interprétation de deux séminaires de Roland Barthes au Collège de France, en 1979 et 1980, au cours desquels il a beaucoup improvisé sur la littérature et qui ont ensuite donné un texte de 700 pages, *La Préparation au roman*. Sylvain Maurice poursuit sa collaboration avec Vincent Dissez, après *Réparer les vivants* (de Maylis de Kerangal) et *Un jour, je reviendrai* (de Jean-Luc Lagarce). Le spectacle sera dans le Off d'Avignon 2026. On ne manquera pas de signaler la venue d'Étienne Minoungou à Liège, puis à la MC 93 de Bobigny en avril avec *Le Tremblement du monde*, d'après l'œuvre d'Édouard Glissant, où le comédien conteur explore la pensée poétique et utopique du philosophe, spectacle créé au Théâtre Joliette, à Marseille, en 2024. ◆

SUZANNE DE BAECQUE

Mémoire de Fille est l'adaptation d'un récit où Annie Ernaux raconte sa défloraison, à 17 ans, par le directeur d'une colonie où elle était monitrice. Créé d'abord à la Schaubühne, le spectacle est un solo dans lequel l'actrice (Veronika Bachfischer dans la version originale) raconte elle aussi sa première fois. Pour la version française, c'est Suzanne de Baecque qui se prête au jeu, et son récit ressemble d'ailleurs à celui d'Ernaux : même âge, même contexte estival, même ambiguïté du désir… Mais nul besoin d'attendre ce passage pour être frappé par la façon dont l'actrice, d'emblée, fait sienne la partition d'Ernaux. Cela tient à un art subtil : un éclat dans le regard, une façon de dire le texte tout en manifestant discrètement son amusement à jouer ce qu'elle joue… Et cela produit un effet de double présence qui fonde toute la réussite du spectacle.



MARIE CLAUZADE

Mémoire de fille, mise en scène de Sarah Kohm.

13 mars 2026
par **Joshka Schidlow**

Le Projet Barthes
D'après La préparation du roman de Roland Barthes
Mise en scène Sylvain Maurice

Le metteur en scène Sylvain Maurice et le comédien Vincent Dissez se sont emparés du dernier cours donné au Collège de France par Roland Barthes. Le maître d'œuvre a réussi le prodige de rassembler en une heure un cours qui s'étalait sur quatre mois.
Peu de comédiens auraient comme Vincent Dissez été capables de restituer avec autant de grâce les phrases de cet intellectuel de haute volée.

Il évoque au début Jacques Brel qui, se sachant condamné, changea du tout au tout le cours de son existence. Barthes qui venait de subir un deuil douloureux tenta lui aussi de donner à sa vie un élan nouveau. Pour ce faire, il aborda des pans de sa réflexion sur lesquels il s'était jusqu'alors peu penché. Il s'attaqua essentiellement à la structure qui lui permettait de mettre son esprit en action. Il lui fallait donc trouver un lieu favorable à la mise en mots de sa pensée. Il s'y attela si bien que le travail auquel il se consacra l'amena à trouver des réponses qui continuent de nous galvaniser.

Ce qui est plus surprenant est que le désir profond de Barthes était de passer à l'écriture d'un roman, mais que, plus fidèle à lui-même qu'il ne l'aurait souhaité, il continua d'explorer les méandres de la pensée.
Rappelons que cette exploration achevée, il trouva la mort. Peut-être la perte de sa mère, survenue peu de temps avant qu'il ne se lance dans cette nouvelle aventure, eut-elle raison de lui. Reste un écrit testamentaire, ici sublimement mis en valeur.
Le drame qui avait esquinté son destin a contribué à faire de cet homme au croisement de différentes disciplines une figure tutélaire pour nombre de représentants des générations suivantes.

Le spectacle est court, mais procure un ineffable plaisir. La parole devient, grâce à l'interprétation de l'acteur, aussi puissante qu'abordable.
Une représentation qu'on craignait aride et qui se révèle délectable.

Au Théâtre L'Échangeur de Bagnolet
Jusqu'au 21 mars

UBU
Scènes d'Europe
European stages

26 mars 2026
par **Chantal Boiron**

Le Projet Barthes ou le plaisir du texte…

Avec Le Projet Barthes, le metteur en scène Sylvain Maurice et le comédien Vincent Dissez nous font durant une heure oublier les tumultes et les angoisses de l'actualité, et prendre un peu distance pour réfléchir à des questions plus existentielles. Entre décembre 1979 et février 1980, chaque samedi, Roland Barthes fait un séminaire au Collège de France sur La Préparation du Roman. Ce seront ses derniers cours. Le 25 février 1980, alors qu'il se rend justement au Collège de France, il est renversé par une camionnette en traversant le rue des Écoles. Il meurt un mois plus tard, à 64 ans. Dès lors, on peut voir dans La Préparation du Roman une parole testamentaire. Mais aussi, et c'est ce que l'on ressent fortement en voyant l'adaptation scénique, dense et percutante, que nous en proposent Sylvain Maurice et Vincent Dissez, une magnifique leçon de vie. C'est brillant, drôle et bouleversant car Roland Barthes multiplie les digressions et mêle sans cesse à sa réflexion philosophique des exemples qu'il tire d'expériences personnelles. On pénètre alors dans une forme d'intimité qui nous touche profondément.

La scénographie est très simple : sur un sol blanc, une table blanche sur laquelle sont posés des textes et différents objets quotidiens, et une chaise rouge. Quelques mots d'introduction où Barthes fait allusion à une étudiante roumaine absente, à qui il faudra faire passer les notes du cours, suffisent à nous plonger dans l'ambiance studieuse, fervente de ses séminaires au Collège de France. De temps à autre, on entend, très discrets, des bruits de frappe sur une machine à écrire, des fragments de voix, des notes de musique, son autre passion.

Sous prétexte d'un roman qu'il voudrait écrire, Roland Barthes analyse les liens complexes et mystérieux qu'il y a entre la littérature et la vie. Le point de départ, c'est le premier vers de La Divine Comédie où Dante fait allusion au « milieu du chemin de notre vie ». Si pour Dante, ce serait vers trente-cinq ans, selon Barthes, « le milieu de la vie n'est pas mathématique ». Et, pour étayer sa thèse, l'auteur des Mythologies, qui s'est toujours intéressé aux arts populaires, va chercher un exemple dans la chanson française. Le milieu de de la vie pour Jacques Brel, explique-t-il, c'est quand, se sachant condamné par la maladie, il décide de tout plaquer et d'aller vivre dans les îles Marquises. Ce départ marque son choix d'une nouvelle vie, d'une Nova Vita, comme disait Dante. Roland Barthes nous confie que le milieu de sa propre vie serait également une tragédie, le deuil d'un être proche. Il ne le précise pas mais on sait qu'il s'agit du décès de sa mère en 1977, soit trois ans avant sa propre mort. Parce que, justement, elle se mêle à l'intime, sa réflexion littéraire prend le ton de la confidence. C'est ce qui donne à La Préparation du roman quelque chose d'unique qu'on retrouve comme une évidence dans l'interprétation de Vincent Dissez. Il ne joue pas. Il est Roland Barthes, ce professeur, vêtu de façon ordinaire avec son pull, qui nous parle, ou plutôt qui semble réfléchir à voix haute devant nous, comme si l'on assistait à la construction de sa pensée. Il y a chez Vincent Dissez une sorte d'humilité que l'on se plaît à imaginer être celle de Roland Barthes face à son public. C'est comme si ce grand essayiste, ce grand philosophe était d'abord un homme qui se pose à lui-même des questions sur ce que c'est que vivre et écrire, et qui nous les fait partager. On est loin d'un cours ex cathedra. Le voilà qui puise dans ses souvenirs d'enfance pour évoquer une vieille couturière à domicile ou pour parler des femmes de sa famille qui, autrefois, posaient sur leur bas un doigt avec un peu de salive afin

de stopper la maille qui filait. Ce sont comme des petites scènes qu'il recrée pour nous. Barthes était un merveilleux conteur de la vie quotidienne. Et, avec Vincent Dissez, il a trouvé l'interprète qu'il lui fallait.

Barthes parle comme un amoureux des écrivains qui ont dû l'accompagner tout au long de sa vie : Pascal, Rousseau, Tolstoï, Châteaubriand, Kafka, Proust, Mallarmé … Son érudition littéraire éclate à chacune de ses phrases, mais il y a aussi son humour qui perce dans ses comparaisons et ses citations. Ainsi, de « la marinade » flaubertienne quand il nous explique que la Vita Nova, pour l'auteur de Madame Bovary, ce serait justement sa conversion littéraire vers « une nouvelle écriture ». Pour parler des multiples « détours » de Proust dans La Recherche du temps perdu, il évoque le « marcottage », une technique de bouture qu'utilisent les jardiniers. Ou bien, il compare ses incessants rajouts à l'huile que l'on rajoute au fur et à mesure quand on fait une mayonnaise. Et, il nous aide même à percevoir le secret de ce chef-d'œuvre quand il nous fait remarquer qu'à la fin de La Recherche, Proust explique pourquoi il a décidé d'écrire, de « faire comme si ». On se dit que, pour vraiment comprendre le mystère de cette œuvre, il faudrait pouvoir la lire en commençant par la dernière phrase du dernier volume pour remonter jusqu'à la toute première phrase d'Un amour de Swann… Remonter le temps « retrouvé ». L'un des moments les plus bouleversants du spectacle, c'est quand il analyse comment Proust raconte la mort de sa grand-mère, en nous faisant vivre au présent chacune des « étapes du mourir » de la vieille femme. Par exemple, quand Françoise lui peigne les cheveux : « Le présent est vivant. Pas l'actuel » nous dit Barthes. Et, il y a forcément pour lui un lien très fort avec le décès de sa mère.

Le spectacle s'achève sur un doute. Pour Barthes, il n'est pas certain qu'il écrira ce roman qui marquerait pour lui une Nova Vita. Une renaissance ?… Peu importe. Ce qui compte, c'est cet infini « plaisir du texte» que Vincent Dissez a su merveilleusement nous faire partager.

Le Projet Barthes : création au Théâtre de L'Échangeur à Bagnolet du 11 au 21 mars 2026. Le spectacle se jouera au Théâtre du Train Bleu cet été, pendant tout le festival d'Avignon Off (4-23 juillet 2026)